CSP

Chatterton
Jeffrey

ÉTRENNES
LYRIQUES,

ÉTRENNES LYRIQUES, ANACRÉONTIQUES,

POUR L'ANNÉE 1784.

PRÉSENTÉES A MADAME,

Pour la quatrième fois, le 25 Décembre 1783.

Les Vers sont Enfans de la Lyre,
Il faut les chanter, non les lire.
LAMOTTE HOUD.

A PARIS,

Chez l'Auteur, rue des Nonaindieres, No. 31.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

BIBLIOTHECA

CSP

PQ
1177
.C46
1784

AVIS.

C'est à M. *Cholet de Jetphort*, Avocat, rue des Nonaindieres, au coin de celle de la Mortellerie, qui a obtenu le Privilége du Roi pour les Etrennes Lyriques, qu'il faut adreſſer, port franc, & ſignées, les Piéces qu'on voudra faire inſérer dans ſon Recueil. Il avertit Meſſieurs les Auteurs qui voudront bien toujours y contribuer, de ne lui en faire parvenir que de nouvelles, & qui n'aient jamais été imprimées. Comme ſon but eſt de changer tous les ans la Gravure, & qu'elle ſera choiſie parmi les Piéces qui prêteront le plus au crayon du célèbre *M. Cochin*, il prie MM. les Auteurs de lui envoyer au plus tard dans le courant d'Août, celles qu'ils deſtineraient à en fournir le ſujet.

La Collection des Etrennes Lyriques forme actuellement 4 volumes.

M. *Cholet de Jetphort* prévient le Public qu'il en a fait tirer une cinquantaine d'exemplaires

en papier d'Hollande, où les épreuves de l'Estampe sont avant la lettre.

L'Année 1785, qui fera le cinquième Volume de la Collection, paraîtra le lendemain de Noël prochain 1784.

Lettre de M. de Piis au Rédacteur des Etrennes Lyriques.

De Fontainebleau, ce 27 Octobre 1783.

Il eſt bien vrai, Monſieur, que je m'occupe depuis quelques mois, & que je m'occuperai long-temps encore, d'un Poëme conſéquent ſur l'harmonie imitative de la Langue Françaiſe; mais cela ne m'empêche point de ſonger aux Etrennes Lyriques, dans leſquelles je me ferai toujours un vrai plaiſir de dépoſer les Chanſons détachées qui m'échappent de fois à autre.

Comment ſerait-il poſſible que j'euſſe perdu de vue votre joli Recueil? Je vous dirai, ſans flatterie, que, dans mon dernier voyage (d'environ quatre cent lieues), je l'ai vu, ainſi que l'Almanach des Muſes, près de la bouteille du franc Bourguignon, ſur le comptoir de l'induſtrieux Lyonnais, dans la Bibliothéque du Génevois réfléchi, & ſur la toilette de la ſpirituelle Marſeilloiſe.

Eh! comment n'aurais-je pas compoſé quel-

ques Chanfons dans ces différens climats ? J'avais le cœur content. L'indulgence, exilée sans doute au fond des Provinces, fouriait sans exception à toutes les bagatelles dramatiquess que j'ai données de concert avec l'amitié. Je n'entendais plus bourdonner cet essaim de petits Auteurs & de grands Amateurs qui se croyent fort au-dessus de ce qu'ils appellent un chétif Chanfonnier ; je ne lisais plus ces brochures où l'on rabaisse avec un acharnement puérile, le genre du Vaudeville, contre lequel il est plus important qu'on ne pense, que la Dramomanie ne prévale pas.

Excusez, Monsieur, si j'ose vous donner ici le signalement du Vaudeville. Je crois avoir approfondi & vérifié tous les déguisemens de ce Prothée. Puissiez-vous le saisir & vous l'approprier, de préférence à tous ces Recueils où on le mutile, partout où vous le retrouverez conforme aux renseignemens que j'ai pris sur sa personne.

Il est toujours petit ; il est toujours enfant ; aujourd'hui, à califourchon sur un tonneau, couronné de pampre & les joues barbouillées de lie, on le prendrait pour l'abrégé de Bacchus : il multiplie les cadences & les roulades,

en chantant avec le Menuisier de Nevers: *Aussitôt que la lumière vient redorer nos côteaux;* & il boit à la santé de tous ceux qui l'écoutent.

Demain, vous ne le reconnaitriez plus; a le chapeau, la houlette & le chalumeau d'un Pâtre adolescent; tendre, espiégle & sérieux, selon les circonstances, il fait redire aux échos; *Un ruisseau qui dans la plaine, Dans un verger Colinette*, &, *Le connais-tu, ma chère Eléonore?*

Une autre fois il s'affuble du crêpe de Melpomène; il met une sourdine à son luth, & prend les accens de la douleur dans une complainte mélodieuse, *Charmante Gabrielle;* ou, *O ma tendre Musette!* sont alors ses modèles

Une autre fois il prend le rire & le masque de Momus. Il persifle les ridicules, il fronde les vices; il ose même, se présenter dans les Cours, pour y dire la vérité. Mais ne nous y trompons point; si ce petit drôle manie les serpents; si, à l'imitation d'un Buffy-Rabutin, ose tremper ses fléches dans le poison de la calomnie, pour les lancer ensuite contre les

astres ; c'est un monstre ; il mérite d'être étouffé

Je ne me flatte point, Monsieur, d'appuyer ces réflexions par de bons exemples. Quoique les Chansons que je vous envoie, soient travaillées, autant que des Chansons méritent de l'être, je crains fort que signées de moi, elles ne nuisent à votre Recueil.

L'Année Littéraire, qui a pris à tâche de voir des calembourgs dans tout ce que je fais, comme Dom Quichotte voyait par-tout des moulins à vent pour les combattre, ne manquera pas de tomber sur mes Couplets.

Le Journal de Paris lui-même, dans lequel je verse, de préférence, les Poésies fugitives que je me permets de temps en temps, ne m'épargnera peut-être pas plus que l'an dernier, & me fera un crime des licences qu'on passait à Vadé & à Pannard.

Et que diront de vous, l'Auteur de l'Epitre énigmatique & mordante contre *les Voyages de Rosine*, insérée six mois après le succès de la Pièce, dans ce même Journal de Paris, & l'Auteur d'un Poëme de Marlborough, *mort &*

enterré comme son Héros? Ces Messieurs soutiendront que mes Chansons sont détestables, pitoyables, &c. &c.; il est vrai que vous pourrez leur répondre, comme j'ai fait, en vers blancs, & si blancs, que personne ne les a lûs & ne les lira jamais, quoiqu'ils rempliſſent les marges de tous les Livres possibles.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR;

Votre très-humble & très-obéiſſant serviteur, DE PIIS,

Secrétaire de Mgr. COMTE D'ARTOIS.

N. B. Quoique cette Lettre ne fût pas destinée à l'impression, j'ai présumé qu'elle pourrait tenir lieu de Préface, à un Recueil Périodique de Chansons, dont les différens genres y sont caractérisés.

Jours croissent de 31' le mat. & de 32' le soir.

Pleine Lune le 7. | Nouv. Lune le 22.
Dern. Quartier le 15 | Prem. Quart. le 29.

Jours de la Sem.	*du M*	*Noms des Saints.*	*Lev. du S.*	*Cou. du S.*	*Lev. de la Lune.*	*Cou. du la Lune.*
					H. M	*H. M.*
jeud	1	*Circoncision.*	7h52	4h 8	*Matin.*	*Matin.*
vend	2	s. Macaire	7 52	4 8	11 55	1 53
sam	3	*Ste. Geney.*	7 51	4 9	● Soir. 18	3 8
Di	4	s. Tite	7 51	4 9	0 40	4 26
lund	5	s. Simeon.	7 50	4 10	1 12	5 31
mar	6	*Les Rois.*	7 50	4 11	1 56	6 35
mer	7	*Nôces.*	7 49	4 12	2 49	7 28
jeud	8	Lucien.	7 48	4 12	3 53	8 8
vend	9	s. Pierre, Ev	7 47	4 13	4 58	8 47
sam	10	s. Paul, Her.	7 46	4 14	6 9	9 3
1 *Di.*	11	s. Théodose	7 45	4 15	7 21	9 16
lund	12	s. Hilaire, E	7 44	4 16	8 25	9 36
mar	13	s. Furci.	7 44	4 17	9 34	9 50
mer	14	No. de Jes.	7 43	4 18	10 42	10 3
jeud	15	s. Maur, Ab.	7 42	4 19	11 52	10 22
vend	16	s. Guillaum.	7 40	4 20	1 Matin. 10	10 34
sam	17	s. Antoine.	7 39	4 21	2 28	10 53
2 *Di.*	18	Ch. S Pier.	7 38	4 22	3 50	11 18
lund	19	s. Sulpice, E	7 37	4 24	5 13	11 48
mar	20	s. Sébastien	7 36	4 25	6 23	0 Soir. 29
mer	21	ste. Agnès	7 35	4 26	7 18	1 35
jeud	22	s. Vincent	7 33	4 27	7 57	2 56
vend	23	s. Emérent.	7 32	4 28	8 25	4 28
sam	24	s. Timothée	7 31	4 30	8 46	5 59
3 *Di.*	25	Con. S. Paul	7 30	4 31	9 4	7 29
lund	26	ste. Paule	7 28	4 32	9 19	8 52
mar	27	s. Jean Ch.	7 27	4 34	9 34	10 12
mer	28	s. Charlem.	7 25	4 35	9 51	11 29
jeud	29	s. Fr. de Sa.	7 24	4 37	10 10	○ Matin. 46
vend	30	ste Bathilde	7 23	4 38	10 33	2 2
sam	31	s. Pierre N.	7 21	4 40	11 4	3 Matin. 15

Jours croissent de 47' le mat. & de 47' le soir.

Pleine Lune le 6. | Nouv. Lune le 20.
Dernier Quar. le 14. | Prem. Quartier le 27.

Jour de la Sem.	du M	Noms des Saints.	Lev. du S.	Cou. du S.	Lev. de la Lune H.	Lev. de la Lune M.	Cou. de la Lune. H.	Cou. de la Lune. M.
4 Di.	1	s. Ignace, Ev	7h20	4h41	11	54	4	20
lund	2	*Purificat.*	7 18	4 43	0	34		15
mar	3	s. Blaise.	7 16	4 44	1	35	6	2
mer	4	s. Gilbert.	7 15	4 46	2	42	6	34
jeud	5	s. Agathe	7 13	4 47	3	51	7	0
vend	6	s. Vaast, Ev.	7 12	4 49	5	3	7	19
sam	7	s. Amand	7 10	4 50	6	14	7	38
Di.	8	*Septuagé.*	7 9	4 52	7	19	7	54
lund	9	ste Apoline	7 7	4 54	8	29	8	6
mar	10	ste Scolast.	7 5	4 55	9	40	8	19
mer	11	s. Severin.	7 4	4 57	10	53	8	33
jeud	12	s. Eulalie.	7 2	4 59	*Matin.*		8	49
vend	13	s. Etienne.	7 0	5 0	0	10	9	8
sam	14	s. Valentin	6 59	5 2	1	30	9	36
Di.	15	*Sexagésim.*	6 57	5 4	2	49	10	15
lund	16	ste Julienne	6 55	5 5	4	1	11	8
mar	17	s. Fulcran	6 54	5 7	5	3	0	18
mer	18	s. Simeon	6 52	5 9	5	47	1	47
jeud	19	s. Barbat.	6 50	5 11	6	20	3	20
vend	20	s. Fucher.	6 48	5 12	6	44	4	52
sam	21	s. Merault	6 47	5 14	7	4	6	20
Di.	22	*Quinquages.*	6 45	5 16	7	22	7	31
lund	23	ste Isabelle.	6 43	5 18	7	36	9	4
mar	24	*Mardi gr.*	6 42	5 19	7	52	10	24
mer	25	*les Cendres*	6 40	5 21	8	12	11	43
jeud	26	s. Alexand.	6 38	5 23	8	34	*Matin.*	
vend	27	ste Honor.	6 36	5 25	9	2	0	59
sam	28	s. Romain.	6 34	5 26	9	42	2	10
1 Di.	29	*Quadragés.*	6 33	5 28	10	31	3	22

Jours croissent de 54' le mat. & de 54' le soir.

Pleine Lune le 7. | Nouv. Lune le 21.
Dern. Quart. le 14. | Prem. Quart. le 28.

Jou. de la Sem.	*du M*	*Noms des Saints.*	*Lev. du S.*	*Cou. du S.*	*Lev. de la Lune.*	*Cou. de la Lune.*
					H. M.	*H. M.*
lund	1	s. Aubin.	6h31	5h30	11 29	4 2
mar	2	ste. Cunég.	6 29	5 32	*Soir.* 0 32	4 39
mer	3	4 *Tems.*	6 27	5 34	1 41	5 8
jeud	4	s. Patrice	6 25	5 35	2 51	5 30
vend	5	s. Virgile	6 24	5 37	4 2	5 49
sam	6	s. Colette.	6 22	5 39	5 11	6 8
2 *Di.*	7	*Reminisc.*	6 20	5 41	6 22	6 22
lund	8	s. J. de D.	6 18	5 43	7 32	6 31
mar	9	ste. Franç.	6 16	5 44	8 47	6 45
mer	10	s. Dostrové	6 15	5 46	10 4	7 1
jeud	11	s. Nicephas	6 13	5 48	11 22	7 21
vend	12	s. Lubin	6 11	5 50	*Matin.*	7 45
sam	13	s. Edouard	6 9	5 52	0 41	8 17
3 *Di*	14	*Oculi.*	6 7	5 53	1 57	9 7
lund	15	s. Abraham	6 6	5 55	3 1	19 9
mar	16	ste Cat. de S.	6 4	5 57	3 50	11 27
mer	17	s. Eucher	6 2	5 59	4 23	*Soir.* 0 56
jeud	18	s. Joseph	6 0	6 1	4 53	2 22
vend	19	s. Joachim	5 58	6 2	5 13	3 53
sam	20	*Lætare*	5 57	6 4	5 31	5 17
4 *Di.*	21	Paul, évêq.	5 55	6 6	5 57	6 41
lund	22	s. Rupert	5 53	6 8	6 21	8 4
mar	23	s. Eutase	5 52	6 10	6 23	7 2
mer	24	s. Gontrand	5 49	6 11	6 44	10 43
jeud	25	*Annonc.*	5 48	6 13	7 10	*Matin.*
vend	26	s. Acase.	5 46	6 15	7 45	0 0
sam	27	s. Jean, Her.	5 44	6 17	8 30	1 6
5 *Di.*	28	*Judica*	5 42	6 19	9 23	2 2
lund	29	s. Benoit	5 40	6 20	10 26	2 44
mar	30	s. JeandeM	6 39	6 22	11 24	3 17
mer	31	ste Balbine.	5 57	6 24	0 *Soir.* 45	3 43

AVRIL. *Signe*, le TAUREAU.

Jours croissant de 50' le mat. & de 50' le soir.

Pleine Lune le 5. | Nouv. Lune le 19.
Dern. Quart. le 12. | Prem. Quartier le 27.

Jeu. de la Sem.	*du M*	*Noms des Saints.*	*Lev. du S.*	*Cou. du S.*	*Lev. de la Lune* H.	M.	*Cou. de la Luna.* H.	M.
jeud	1	s. Hugues	5h35	6h26	1	Soir. 56	4	Matin 2
vend	2	s. Fr. de Paul	5 33	6 28	3	0	4	18
sam	3	s. Richard	5 31	6 29	4	16	4	34
6 *D.*	4	*Rameaux.*	5 30	6 31	5	27	4	46
lund	5	s. Ambroise	5 28	6 33	6	40	5	0
mar	6	s. Vinc. Fer.	5 26	6 35	7	57	5	15
mer	7	s. Jules, Pa	5 24	6 37	9	16	5	33
jeud	8	s. Hegesippe	5 23	6 38	10	26	5	57
vend	9	*Vend. Saint*	5 21	6 40	11	54	6	27
sam	10	s. Fulbert	5 19	6 42	*Matin.*		7	11
D.	11	*PASQ.*	5 17	6 44	1	2	8	11
lund	12	s. Procope	5 16	6 45	1	56	9	24
mar	13	s. Cesar.	5 14	6 47	2	35	10	48
mer	14	Fructueu.	5 12	6 49	3	4	0	Soir. 14
jeud	15	s. Druon	5 10	6 50	3	25	1	39
vend	16	s. Anicet	5 9	6 52	3	43	3	1
sam	17	s. Clet, pap	5 7	6 54	3	59	4	23
1 *D.*	18	*Quasimodo*	5 5	6 56	4	16	5	46
lnud	19	s. Léon, Pape	5 4	6 57	4	33	7	6
mar	20	s. Anselme	5 2	6 59	4	47	8	27
mer	21	s. Tiburce	5 0	7 1	5	18	9	44
jeud	22	ste Opport.	4 59	7 2	5	49	10	55
vend	23	s. George.	4 57	7 4	6	28	11	56
sam	24	s. Robert	4 55	7 6	7	20	*Matin.*	
2 *D.*	25	s. Léon P.	4 54	7 7	8	21	0	46
lund	26	s. Marc, abbé	4 52	7 9	9	28	1	24
mar	27	s. Antime.	4 50	7 11	10	36	1	50
mer	28	s. Policarpe	4 49	7 12	11	45	2	12
jeud	29	ste. Marie	4 47	7 14	0	Soir. 56	2	29
vend	30	s. Eutrope	4 46	7 15	2	5	2	44

MAI. *Signe*, les GEMEAUX.

Jours croissent de 38' le mat. & de 38' le soir.

Pleine Lune le 5. | Nouv. Lune le 19.
D. Q. le 12. | Pr. Quart. le 27.

Jo. de la Sem.	du M	Noms des Saints.	Lev. du S.	Cou. du S.	Lev. de la Lune. H.	M.	Cou. de la Lune. H	M.
sam	1	s. J. s. Ph.	4h44	7h17	3	15	2	58
3 *Di*	2	s. Athanase	4 42	7 18	4	28	3	12
lund	3	Inv. Ste Cr.	4 41	7 20	5	42	3	27
mar	4	ste. Moniq.	4 39	7 22	6	59	3	43
mer	5	Co. s. Aug.	4 38	7 23	8	22	4	9
jeud	6	*S. J. P. L.*	4 36	7 25	9	44	4	32
vend	7	s. Stanislas	4 35	7 26	10	57	5	15
sam	8	Ap. S. Mic	4 33	7 27	11	53	6	8
4 *Di.*	9	Tr de S. N.	4 32	7 29	*Matin.*		7	18
lund	10	s. Gordien	4 31	7 30	0	43	8	47
mar	11	s. Mamert.	4 29	7 32	1	18	10	9
mer	12	s. Nérée	4 28	7 33	1	34	11	36
jeud	13	s. Servais	4 26	7 35	1	53	0	53
vend	14	s. Pacôme	4 25	7 36	2	9	2	12
sam	15	s. Victorin	4 24	7 37	2	25	3	34
5 *Di.*	16	s. Honoré	4 22	7 39	2	42	4	52
lund	17	*Rogations.*	4 21	7 40	3	0	6	10
mar	18	s. Félix.	4 20	7 41	3	21	7	25
mer	19	s. Yves	4 19	7 42	3	50	8	41
jeudi	20	*Ascension*	4 17	7 43	4	26	6	46
vend	21	s. Bernard	4 16	7 45	5	11	10	39
sam	22	s. Hospice.	4 15	7 46	6	8	11	20
6 *Di*	23	s. Ausanin.	4 14	7 47	7	17	1	52
lund	24	s. Didier	4 13	7 48	8	23	*Matin.*	
mar	25	s. Donatien.	4 12	7 49	9	31	0	16
mer	26	ste. Julie.	4 11	7 50	10	40	1	34
jeud	27	Gan. A.	4 10	7 51	11	48	0	49
vend	28	s Germain.	4 9	7 52	0	57	1	4
sam	29	*Vig. Jeûne.*	4 8	7 53	2	6	1	15
Di.	30	*Pentecôte.*	4 7	7 54	3	18	1	29
lund	31	ste. Petronil.	4 6	7 55	4	36	1	46

Jo. cess. jusq. 21 *de* 17' *& dim. de* 4' *jusq.* 30.

Pleine Lune le 3. | Nouv. Lune le 17.
Dern. Quartier le 10. | Prem. Quartier le 25.

Jou. de la Sem.	*du M*	*Noms des Saints.*	*Lev. du S.*	*Cou. du S.*	*Lev. de la Lune.*	*Cou. de la Lune.*
			H. M.	*H. M.*	*H. M.*	*H. M.*
mar	1	s. Probat	4h 5	7h55	5 Soir 54	2 Matin 5
mer	2	4 *Tems.*	4 5	7 55	7 18	2 29
jeud	3	ste. Clotilde	4 4	7 56	8 36	3 5
vend	4	s. Optat, Ev.	4 4	7 57	9 42	3 54
sam	5	s. Boniface	4 3	7 58	10 34	5 1
1 *Di.*	6	*Trinité.*	4 2	7 58	11 10	6 21
lund	7	s. Pomin	4 1	7 59	11 35	7 49
mar	8	s. Médard.	4 1	8 0	11 56	9 14
mer	9	s. Liboire	4 0	8 1	*Matin.*	10 38
jeud	10	*Fête Dieu*	3 0	8 1	0 13	11 59 Soir
vend	11	s. Emmelie.	3 59	8 1	0 30	1 18
sam	12	s. Landry	3 59	8 2	0 44	2 36
2 *Di.*	13	s. Ant. de P.	3 58	8 2	1 2	3 54
lund	14	s. Rufin.	3 58	8 2	1 22	5 9
mar	15	s. Basilide	3 58	8 2	1 48	6 24
mer	16	s. Ph. de N.	3 57	8 3	2 19	7 31
jeud	17	*Oct. F. Dieu*	3 57	8 3	3 1	8 29
vend	18	s. Babolin	3 57	8 3	3 55	9 14
sam	19	ste Marine.	3 57	8 3	4 56	9 47
Di.	20	s. Avit, *Abb.*	3 57	8 3	6 5	10 3
lund	21	s. Lantranc	3 57	8 3	7 13	10 33
mar	22	s. Paulin.	3 57	8 3	8 22	10 49
mer	23	*Vigile jeûne*	3 57	8 3	9 30	11 3
jeud	24	*N. s. J. Bap.*	3 57	8 3	10 37	11 18
vend	25	s. Eloy.	3 57	8 3	11 44	11 30
sam	26	s. Claude.	3 57	8 3	0 Soir 56	11 44
4 *Di.*	27	s. Agoard.	3 57	8 2	2 8	*Matin.*
lund	28	*Vig. Jeûne.*	3 58	8 2	3 16	0 1
mar	29	*s. P. s. P.*	3 58	8 2	4 44	0 21
mer	30	C. des. P.	3 59	8 1	6 5	0 50

JUILLET. *Signe*, le LION.

Jours d'main de 29' le matin & de 29' le soir.

Pleine Lune le 3. | Nouv. Lune, le 17.
Dern. Quartier le 9. | Prem. Quart. le 25.

Jou. de la Sem.	*du M*	*Noms des Saints.*	*Lev. du S.*	*Cou. du S.*	*Lev. de la Lune.* H. M.	*Cou. d. la Lune.* H. M.
jeud	1	s. Martial	3h59	8h 1	7 Soir. 8	1 Matin. 33
vend	2	Visit. N. D.	3 59	8 0	8 17	2 32
sam	3	s. Anatole,	4 0	8 0	8 59	3 48
5 *D*	4	Tr. s. Mart.	4 0	7 59	9 31	5 16
lund	5	ste. Zoé, M.	4 1	7 59	9 54	6 48
mar	6	s. Goar, Pr.	4 1	7 58	10 14	8 14
mer	7	s. Aubierge	4 2	7 58	10 29	9 40
jeud	8	ste Elisab.	4 3	7 57	10 46	11 1
vend	9	s. Cyrille	4 4	7 56	11 2	0 Soir. 19
sam	10	Sept Fr. M.	4 4	7 55	11 23	1 37
6 *D*	11	Tr. s. Benoît	4 5	7 54	11 46	2 57
lund	12	s. Turiaf	4 6	7 54	*Matin.*	4 10
mar	13	s. Jean, Abbé	4 7	7 53	0 15	5 19
mer	14	s. Bonavent.	4 8	7 52	0 55	6 20
jeud	15	s. Eustate	4 9	7 51	1 41	7 8
vend	16	s. Henri	4 10	7 50	2 45	7 45
sam	17	s. Sperat	4 11	7 49	3 51	8 14
7 *D*	18	s. Clair, M.	4 12	7 48	4 58	8 36
lund	19	s. Vinc. de P.	4 13	7 47	6 9	8 52
mar	20	ste. Marg.	4 14	7 46	7 16	9 6
merc	21	s. Victor	4 15	7 44	8 22	9 18
jeudi	22	ste Magdel.	4 16	7 43	9 31	9 33
vend	23	s. Apollin.	4 17	7 42	10 38	9 45
sam	24	*Jours Canic.*	4 19	7 41	11 48	10 2
8 *D*	25	s. J. s Christ.	4 20	7 40	1 Soir. 2	10 20
lund	26	Tr. s. Marc.	4 21	7 38	2 38	10 45
mar	27	s. Pantaleon	4 22	7 37	3 53	11 20
mer	28	ste. Anne	4 24	7 36	4 54	*Matin.*
jeud	29	ste. Marthe	4 25	7 34	6 1	0 9
vend	30	s. Ours	4 26	7 33	6 49	1 15
sam	31	s. Ger. Aux.	4 28	7 32	8 29	2 30

AOUST. *Signe*, la VIERGE.

Jours dimin. de 48' le mat. & de 48' le soir.

Pleine Lune le 1. | Nouv. Lune le 16.
Dern. Quartier le 8 | P. Q. le 23 P. L. le 30.

Jour de la Sem	du M	Noms des Saints.	Lev. du S.	Cou. du S.	Lev. de la Lune. H.	M.	Couc. de la Lune. H.	M.
9 D	1	s. Pier. ès L.	4h29	7h30	7	52	4	10
lund	2	s. Etien. P.	4 30	7 29	8	13	5	41
mar	3	Inv. s Et.	4 32	7 27	8	31	7	11
mer	4	s. Domin.	4 33	7 26	8	50	8	36
jeud	5	s. Yon, Mr.	4 35	7 24	9	7	10	1
vend	6	Tr. de N. S	4 36	7 23	9	26	11	22
sam	7	s. Gaëtan	4 38	7 21	9	47	0	42
10	8	s. Justin	4 39	7 20	10	18	1	59
lund	9	s. Domit.	4 41	7 18	10	54	3	14
mar	10	s. Laurent.	4 42	7 17	11	4	4	17
mer	11	s. Tiburce	4 44	7 15	*Matin.*		5	1
jeud	12	ste Claire	4 45	7 14	0	3	5	48
vend	13	s. Hypol.	4 47	7 12	1	41	6	19
sam	14	*Vigile jeune*	4 49	7 11	2	50	6	42
11 D	15	*Assomption*	4 50	7 9	4	10	7	1
lund	16	s. Roch.	4 52	7 7	5	8	7	16
mar	17	s. Mamès	4 53	7 6	6	16	7	31
mer	18	ste. Helene	4 55	7 4	7	24	7	44
jeud	19	s. Louis, Ev.	4 57	7 3	8	23	7	57
vend	20	s. Bernard	4 58	7 1	9	38	8	11
sam	21	s. Privat	5 0	6 59	10	52	8	29
12 D	22	s. Symphor.	5 2	6 58	0	57	8	50
lund	23	s. Fricu, Ev.	5 3	6 56	1	24	9	20
mar	24	s. Barthel.	5 5	6 54	2	39	10	2
mer	25	s. *Louis*, R.	5 7	6 52	3	49	10	59
jeud	26	*Fin J. Cen.*	5 8	6 51	4	44	*Matin.*	
vend	27	s. Celaire	5 10	6 49	5	24	0	14
sam	28	s. Augustin	5 12	6 47	5	55	1	27
13 D	29	s. Mederic	5 14	6 46	6	22	3	10
lund	30	s. Fiacre	5 15	6 44	6	42	4	42
mar	31	s. Ovide.	5 17	6 42	7	0	6	6

SEPTEMBRE. *Signe*, la BALANCE

Jours dimin. de 51' le matin & de 51' le soir.

☾ Dernier Quart. le 6. | ☾ Pr. Quart. le 22.
☽ Nouv. Lune le 14. | ☾ Pleine Lune le 28.

Jou. de la Sem.	*du M*	*Noms des Saints.*	*Lev. du S.*	*Cou. du S*	*Lev. de la Lune.* H. M.	*Cou. de la Lune.* H. M.
mer	1	s. L. s. Gil.	5h19	6h40	7 soir 17	7 Matin 38
jeud	2	s. Lazare	5 20	6 39	7 36	9 7
vend	3	s. Grégoire	5 22	6 37	7 58	10 27
sam	4	ste Rosalie	5 24	6 35	8 23	11 48
24D	5	s. Victorin	5 26	6 33	8 57	1 Soir 6
lund	6	s. Onesipe	5 27	6 31	9 43	2 24
mar	7	s. Cloud	5 29	6 30	10 37	3 12
mer	8	*Nat. Vierg.*	5 31	6 28	11 39	3 57
jeud	9	s. Adrien	5 32	6 26	*Matin.*	4 29
vend	10	s. Nicol. T.	5 34	6 25	0 47	4 55
sam	11	s. Patient	5 36	6 23	1 56	5 16
25D	12	ste. Leonce	5 38	6 21	3 6	5 33
lund	13	s. Maurille	5 40	6 19	4 15	5 47
mar	14	Exal. steCr	5 42	6 18	5 22	6 0
mer	15	4 *Tems*	5 43	6 16	6 31	6 13
jeud	16	s. Nicodêm	5 45	6 14	7 39	6 27
vend	17	s. Lambert	5 47	6 12	8 50	6 44
sam	18	s. Porphire	5 49	6 10	10 11	7 4
26D	19	s. Chrys.	5 50	6 9	11 22	7 31
lund	20	s. Eustache	5 52	6 7	0 soir 38	8 8
mar	21	s. Mathieu	5 54	6 5	1 48	8 58
mer	22	s. Maurice	5 56	6 3	2 46	10 4
jeud	23	s Tecle	5 58	6 2	3 32	11 12
vend	24	s. Andoche	5 59	6 0	4 6	*Matin.*
sam	25	s. Firmin	6 1	5 58	4 32	0 50
27D	26	ste. Justine	6 3	5 56	4 52	2 19
lund	27	s. C. s. Da.	6 5	5 54	5 10	3 47
mar	28	s. Ceran	6 7	5 53	5 27	5 14
mer	29	s. Michel.	6 8	5 51	5 47	6 40
jeud	30	s. Jérôme.	6 10	5 49	6 2	8 5

OCTOBRE. *Signe*, le SCORPION.

Jours dimin. de 52' le mat. & de 51' le soir.

☾ Dernier Quart. le 6. | ☽ Prem. Quartier le 21.
● Nouv. Lune le 14. | ○ Pleine Lune le 28.

Jou. de la Sem.	*du M*	*Noms des Saints.*	*Lev. du S.*	*Cou. du S.*	*Lev. de la Lune.* H. M	*Cou. de la Lune.* H. M.
vend	1	s. Remi	6h12	5h47	6 ♏ 22	9 ♐ 30
sam	2	ss. Ang. G.	6 14	5 45	7 ♏ 5	10 ♐ 22
18D	3	s. Denis, Ab	6 16	5 44	8 45	0 ♑ 7
lund	4	s. François	6 17	5 42	8 39	1 11
mar	5	ste. Aure	6 19	5 40	9 38	2 0
mer	6	s. Bruno	6 21	5 38	10 45	2 39
jeud	7	s. Serge	6 23	5 37	11 56	3 4
vend	8	ste. Brigite	6 24	5 35	*Matin*	3 29
sam	9	*S. Denis*	6 26	5 33	1 5	3 46
19D	10	s. Telchide	6 28	5 31	2 12	4 0
lund	11	s. Natalie	6 30	5 30	3 30	4 14
mar	12	s. Pion	6 32	5 28	4 27	4 28
mer	13	s. Geraut	6 33	5 26	5 36	4 42
jeud	14	s. Caliste	6 35	5 24	6 48	4 54
vend	15	ste. Thereſe	6 37	5 22	8 1	5 17
sam	16	s. Bertrand	6 39	5 21	9 18	5 44
20D	17	s. Cerbonet	6 40	5 19	10 33	6 17
lund	18	s. Luc Eva.	6 42	5 17	11 48	7 4
mar	19	s. Savinien	6 44	5 15	0 ♑ 45	8 5
mer	20	s. Caprais	6 46	5 14	1 37	9 18
jeud	21	ste. Urſule	6 47	5 12	2 14	10 41
vend	22	s. Mellon	6 49	5 10	2 39	*Matin.*
sam	23	s. Hilarion	6 51	5 9	3 1	0 6
21D	24	s. Magloire	6 52	5 7	3 19	1 29
lund	25	s. Cr. s. Cr.	6 54	5 5	3 36	2 54
mar	26	s. Ruſtique	6 56	5 4	3 53	4 17
mer	27	s. Sigisbaud	6 57	5 2	4 12	5 40
jeud	28	s. S. s. Jude.	6 59	5 0	4 35	7 3.
vend	29	s. Narciſſe	7 1	4 59	5 4	8 29
sam	30	*Vigile jeûne*	7 2	4 57	5 41	9 49
22D	31	s. Lucain	7 4	4 55	6 29	11 0

NOVEMBRE. *Signe*, LE SAGITTAIRE

Jours dimin. de 39' le mat. & de 39' le soir.

☾ Dern. Quartier le 5. | ☽ Prem. Quartier le 20.
☽ Nouv. Lune le 12. | ☾ Pleine Lune le 26.

Jou. de la Sem.	du M	Noms des Saints.	Lev. du S.	Cou du S.	Lev. de la Lune. H.	M.	Couc. de la Lune. H.	M.
lund	1	*Toussaints*	7h 6	4h54	7 Soir.	27	11 Matin.	57
mar	2	*Trepassés*	7 7	4 52	8	33	0 Soir.	41
mer	3	s. Marcel.	7 9	4 50	9	53	1	12
jeud	4	s. Charles	7 11	4 49	10	50	1	36
vend	5	s. Bertilde	7 12	4 47	*Matin.*		1	55
sam	6	s. Leonard	7 14	4 46	0	2	2	11
23D	7	s. Achille	7 15	4 44	1	8	2	25
lund	8	Stes Reliq.	7 17	4 43	2	16	2	39
mar	9	s. Mathurin	7 18	4 41	3	20	2	52
mer	10	s. Quintil.	7 20	4 40	4	33	3	7
jeud	11	s. Martin	7 21	4 38	5	47	3	26
vend	12	s. René, Ev.	7 23	4 37	7	1	3	48
sam	13	s. Brice, Ev.	7 24	4 35	8	19	4	18
24D	14	s. Balsamin	7 26	4 34	9	35	5	0
lund	15	s. Malo, Ev.	7 27	4 32	10	40	5	55
mar	16	s. Edme	7 28	4 31	11	33	7	6
mer	17	s. Agnan	7 30	4 30	0 Soir.	14	8	27
jeud	18	s. Odon	7 31	4 28	0	43	9	51
vend	19	ste. Elisab.	7 32	4 27	1	6	11	16
sam	20	s. Mandé	7 34	4 26	1	23	*Matin.*	
25D	21	Pr. de N.D.	7 35	4 25	1	41	0	36
lund	22	ste. Cecile	7 36	4 23	1	58	1	57
mar	23	s. Clement	7 37	4 22	2	16	3	18
mer	24	s. Chrysost.	7 38	4 21	2	35	4	39
jeud	25	ste Cather.	7 40	4 20	3	0	6	6
vend	26	ste. Gen. A.	7 41	4 19	3	31	7	19
sam	27	s. Maxime	7 42	4 18	4	12	8	32
1D	28	*Avent.*	7 43	4 17	5	16	9	34
lund	29	s. Saturnin	7 44	4 16	6		10	26.
mar	30	s. André.	7 45	4 15	7	18	11	2

DECEMBRE. *Signe*, le CAPRICORNE.

Jours dim. de 20' juſq. 20 & croi. de 4' juſq. 31.

☾ Dern. Qu. le 4. | ☽ Prem. Quartier le 19.
● Nouv. Lune le 12. | ○ Pleine Lune le 26.

Jour de la Sem.	*du M*	*Noms des Saints.*	*Lev. du S.*	*Cou. du S.*	*Lev. de la Lune.*	*Cou. de la Lune.*
					H. M.	*H. M.*
mer	1	s. Eloi	7h47	4h14	8 ♑ 29	11 ♑ 30
jeud	2	s. Fic. Ch.	7 47	4 13	9 ♑ 36	11 ♑ 51
vend	3	*Jeûne.*	7 47	4 12	10 47	● 8
ſam	4	*Jeûne.*	7 48	4 12	11 53	0 23
2 *Di.*	5	s. Sabat	7 49	4 11	*Matin.*	0 36
lund	6	s. NICOLAS	7 50	4 10	0 59	● 50
mar	7	s. Ambroiſ.	7 50	4 9	2 7	1 3
mer	8	*Con. N. D.*	7 51	4 9	3 17	1 19
jeud	9	s. Gorgone	7 51	4 8	4 30	1 38
vend	10	*Jeûne.*	7 52	4 8	5 56	2 5
ſam	11	*Jeûne.*	7 52	4 7	7 4	2 42
3 *D.*	12	ste. Valery	7 53	4 7	8 13	3 33
lund	13	ste. Eulalie	7 53	4 6	9 16	4 42
mar	14	s. Damaſe	7 53	4 6	10 0	6 1
mer	15	*Quat. Tems*	7 54	4 6	10 35	7 20
jeud	16	s. Liberat	7 54	4 5	10 59	8 52
vend	17	Timoléon	7 54	4 5	11 19	10 15
ſam	18	s. Philogo.	7 54	4 5	11 35	11 34
4 *D.*	19	s. Honorat	7 55	4 5	11 50	*Matin.*
lund	20	ste. Victoir.	7 55	4 5	0 ♒ 9	0 52
mar	21	s. Thomas	7 55	4 5	● 28	2 18
mer	22	s. Nicaiſe	7 55	4 5	0 49	3 32
jeud	23	ste. Luce V.	7 55	4 5	1 18	4 50
vend	24	*Vig. jeûne*	7 55	4 5	1 55	6 6
ſam	25	*NOEL.*	7 55	4 5	2 44	7 12
Dim	26	s. *Etienne*	7 55	4 6	3 43	8 8
lund	27	*S. Jean E.*	7 54	4 6	4 51	8 48
mar	28	ss. Innocens	7 54	4 6	6 1	9 17
mer	29	s. Thom. C.	7 54	4 7	7 10	9 41
jeud	30	s. Sabin, Ev.	7 53	4 7	8 17	10 ●
vend	31	s. Sylveſtre	7 53	4 8	9 26	10 15

« Puiſſe-t-il de ſa Cendre
« Renaître un jour !

MARECHAL. Ebvn.
176

ÉTRENNES LYRIQUES, ANACRÉONTIQUES.

LE TOMBEAU DE L'AMOUR.

AIR : *Charmante Gabrielle.*

GRACES! pleurez un frere,
Au sortir du berceau,
La faute de sa mère
Le mit dans le tombeau :
Avant d'être nubile,
Si jeune encor,
Dans Paris, la grand'Ville,
Amour est mort.

Du Hameau, sa Patrie,
Sa mère l'attira,
Et par étourderie
Lui fit voir l'Opéra:
Cruelle départie!
Malheureux jour!
Il en couta la vie
Au jeune Amour.

Mercure, du Novice
Déroba le flambeau,
Et puis dame Justice
S'adjugea son bandeau:
L'on vit toutes les Belles,
Et Mars aussi,
Se parer de ses ailes,
Sans nul souci.

On le fit entrer Page
Au Palais de Plutus;
Là, dans un dur servage,
Il comptait des écus:
Un beau jour, sur la brune,
Sans nul sujet,

Des mains de la Fortune
Il eût le fouet.

Amour dans la misère,
Pour sortir d'embarras,
Droit à l'Hymen, son Frere,
Courut tendre les bras:
Jamais, sa destinée
On ne peut fuir;
Amour, chez l'Hymenée,
Devait mourir.

Rancune fraternelle
Dure jusqu'au tombeau:
Pour vuider sa querelle,
L'Hymen l'avait trop beau;
Dans son lit, sans mystère,
Le traitre, hélas!
Fit étouffer son Frère
Entre deux draps.

Qui pourrait se défendre
D'arroser son tombeau,
Et même d'y suspendre

Ce funèbre écriteau:
« Lis, Voyageur né tendre;
» Ci git Amour!
» Puisse-t-il de sa cendre
» Renaître un jour!

Par M. MARÉCHAL.

LE BOSQUET CHERI.

AIR: *Rien n'eſt ſi doux, ſi touchant que Silvandre.*

VOILA ce lieu que chériſſait ma belle:
Quel ſouvenir il me rappelle!
Témoin de nos tendres aveux,
Quel ſouvenir il me rappelle!
Vit-il jamais deux amans plus heureux?
Ces jeux, cette ardeur mutuelle.
Quel ſouvenir il me rappelle!
Vit-il jamais deux amans plus heureux?

Réduit charmant, témoin de mes allarmes,
Tu ne peux plus m'offrir ſes charmes;
Tu ne peux rallumer ſes feux.
Tu ne peux plus m'offrir ſes charmes;
Il faut, hélas! te voir ſans être deux.
Je t'arroſe en vain de mes larmes,
Tu ne peux plus m'offrir ſes charmes;
Il faut hélas! te voir ſans être deux.

Par M. DE SAINT-FLOSCEL.

LES RONDEURS,

COUPLETS PHILOSOPHIQUES.

AIR : *Ton humeur eſt Catherine.*

Toi qui, de la longitude
Cherches toujours le degré,
Qui veux à force d'étude
D'un cercle faire un quarré ;
Longitude & quadrature,
Si tout cela te confond :
Dis-moi donc, dans la nature,
Dis-moi pourquoi tout eſt rond ?

Ce que le Soleil éclaire
Sur la terre & dans les cieux,
Sous la forme circulaire,
S'offre partout à nos yeux :
Le firmament eſt en voute ;
Mille globes lumineux

En cercle y tracent leur route
Et nous tournons avec eux.

Les cailloux sur le rivage,
Les arbres, les végétaux,
L'être qui vole ou qui nage,
L'homme & tous les animaux;
Ce qui végete ou respire,
De toute espèce & grandeur;
O problême que j'admire,
Suit les loix de la rondeur!

Sous cette forme charmante
Une belle a mille appas;
Tout en elle nous enchante,
Le cou, les mains & le bras.
Une claire mousseline
Couvre, mais sans la cacher,
Sa gorge ronde & divine
Qu'elle dérobe au toucher.

Une taille longue & plate
Déplait au Dieu des amours;
De la Beauté qui nous flatte,

Il a formé les contours.
Si tout eſt rond dans ce monde,
Triſte & froid calculateur,
Crois-moi, rend ta femme ronde,
C'eſt la loi du Créateur.

Par M. CROIZETIÈRE, de la Rochelle.

LA GÉNÉALOGIE DES LANTERNES,

Plaiſantes bagatelles qui ont été précédées des Guéridons ; leſquels ont été engendrés par les Paniers qui ont eu pour pères les Janſéniſtes, dont les nobles ancêtres ſe perdent dans la nuit des modes, &c.

AIR : *Avec les jeux dans le Village.*

JE veux, Amis, quoiqu'on en penſe,
Perſiffler le ſexe en mes vers ;
Je veux, des modes de la France,
Dire les changemens divers :
Je demande pardon aux belles,
Si, trop libre dans mes chanſons,
J'oſe chanter ces bagatelles
Qu'elles voilent ſous leurs jupons.

Vous euſſiez vu nos élégantes,
Jadis, d'un air humble & fervent,

Porter sous leurs jupes flottantes
Un *janséniste* (1) séduisant.
Celles dont le trio des Grâces
Refusait de suivre les pas,
Avaient, pour calmer leurs disgraces,
La grace sous leurs falbalas.

Quand les *jansénistes* cessèrent,
Les *paniers* naquirent soudain ;
Des Dames qui les inventèrent,
Je conçois quel fut le dessein.
Elles croyaient, la chose est claire,
Que les Amours, avec leurs nids
Devèrs la saison printannière,
Y transporteraient leurs petits.

Dans leur espérance frustrée,
On vit ces énormes *paniers*
Dont leur taille était entourée
Estropier les cavaliers.

---

(1) Le Janséniste était une espèce de panier en mode pour lors.

Un des Chanſonniers (1), nos confrères,
Les perſiffla fort plaiſamment.
Eh, bien! alors ces beautés fières
S'en vengerent: voici comment.

Non contentes des tours immenſes
Qu'ils faiſaient faire à leurs jupons;
Sur ces paniers, en forme d'anſes,
Elles poſent deux *guéridons* (2).
Ah! ſans doute elles les y mirent
Pour porter les flambeaux d'Amour;
Bientôt ces flambeaux s'éteignirent:
Et les *lanternes* ont leur tour.

Nouveaux Diogènes, nos Belles,
Maintenant la lanterne en main,
Recrutant les hommes pour elles,
Les arrêtent ſur leur chemin.
Qu'arrive-t-il? ſur la lanterne

(1) Il parut dans le tems ſur les paniers une Chanſon très-ſi juante.

(2) Les *Guéridons* étaient des additions faites aux paniers ſur leſquelles les coudes étaient ſoutenus.

L'amour se jette fréquemment,
Souffle la chandelle, les berne,
Et les laisse-là brusquement.

Pour cause, passons sous silence,
Et les *drôles*, & les *bouffons* (1).
Du sexe peignons l'inconstance,
Mais jamais ne le censurons.
Des dames respectons la gloire
Et ne faisons point leur tourment:
De *Jean de Meun* (2), je fais l'histoire;
Aussi me tais-je prudemment.

Ah! croyez-moi, sexe adorable,
Quittez ces goûts capricieux;
Il ne vous faut, pour être aimable,
Qu'un doux maintien & deux beaux yeux.

---

(1) Les *drôles* & les *bouffons* sont, dit-on, d'une invention admirable. (Voyez les Gazettes des Modes.)

(2) On sait de quelle manière il échappa à la peine qui lui était destinée par les Dames outragées dans ses vers.

Une Nymphe plaît davantage
Vêtue avec simplicité.
La parure au contraire outrage,
Et la nature & la beauté.

Par M. REGNAULT DE CHAOURCE.

L'APOLOGIE DU SIECLE,

VAUDEVILLE.

AIR : *On compterait les diamans.*

QUOIQU'EN disent tous les Savans,
Notre siècle ressemble aux autres;
De nos ayeux les sentimens
Ne différaient en rien des nôtres.
Nos airs guindés, notre bon ton,
Jadis s'appellaient imposture:
Les défauts ont changé de nom
Et n'ont point changé de nature.

Si le grave auteur du lutrin
Pouvait repasser le Cocyte,
Il verrait bien plus d'un Cotin
Vendre leur muse décrépite.
Tous ces oisifs à noir manteau,
Du Tartuffe seraient les maîtres;

Les successeurs de Brigandeau
Ont bien surpassé leurs ancêtres.

N'avons-nous pas des Turcarets
Et des Chevaliers qui les pillent;
Le monde est plein de ces bénêts
Qui donnent pour que d'autres brillent.
La femme du moindre commis
Pour Phœbus quittant son ménage,
Dans nos poétiques taudis
Va s'ériger en *Dubocage*.

De Racine l'heureux pinceau
D'un plaideur traça les chimères:
Eh, bien! ce Monsieur Chicaneau
Trouve aujourd'hui bien des confrères.
Rappellons ici Petit-Jean
Dont ont voit par fois le modèle;
Plus d'un Avocat ignorant
Peut lui servir de parallèle.

Les secrets de nos Medecins
Aux vieux usages sont conformes,
Et ces destructeurs des humains

Font encor mourir dans les formes.
Par ſes drogues, Monſieur Purgon
Fit plus d'une mortelle cure;
Ces drogues ont changé de nom,
Mais n'ont point changé de nature.

Par M. DUCHOSAL.

COUPLETS BACHIQUES.

AIR : *Un Chanoine de l'Auxerrois,*

JE veux aujourd'hui dans mes vers
Donner l'exemple à l'Univers
Et leçon de sageſſe :
Le vin conſerve la ſanté,
Il alimente la gaieté,
Ranime la tendreſſe :
Il m'inſpire ces doux accens ;
Car je bois & chante en tout tems,
Et bon, bon, que le vin eſt bon,
A ma ſoif j'en veux boire.

Si dans Luxeuil (1), comme à Cana,
L'eau ſe changeait en Malaga,
Adieu la Médecine :
Le malade dans ce ſéjour,
Chantant Bacchus, faiſant l'amour,

(1) Endroit en Franche-Comté, célèbre par ſes eaux minérales.

Aurait l'humeur badine :
Les eaux une fois auraient tort
Et l'on chanterait tout d'accord,
Et bon, bon, &c.

Je ne vois que des buveurs d'eau,
A la guerre, comme au barreau;
Auſſi point de courage :
Etait-ce ainſi que nos Gaulois,
De ces bons ſiècles d'autrefois,
Chantaient leur avantage.
Près d'un tonneau, tous réunis,
Ils fixaient les jeux & les ris
Et chantaient : bon, que le vin eſt bon, &c.

Diogène dans ſon tonneau,
N'eſt dans le fond qu'un vrai nigaud:
La preuve en eſt notoire.
Au lieu de s'enfermer dedans,
Il eut mieux fait de tems en tems
D'en tirer & d'en boire;
Moins cynique, mais plus charmant,
Il aurait dit en le buvant :
Et bon, bon, &c.

Mahomet dans son Alcoran,
N'est qu'un Prophète mécréant;
Il en proscrit l'usage.
Pour moi, sans vin, point de plaisirs;
Lui seul fait naître les desirs,
J'en veux boire à tout âge.
En dépit de ce Mahomet,
Buvons, & chantons ce couplet;
Et bon, bon, que le vin est bon,
A ma soif j'en veux boire.

Par M. S. C. R. à Provins.

L'AMOUR AU COLLEGE.

AIR: *Du Confiteor.*

DANS le collège des Amours,
Venez, venez, belle jeunesse!
Accourez pour mettre au concours,
Prenez vos places, le tems presse:
Au beau milieu de vos discours
Gardez-vous bien de rester courts.

Dans les écoles de Cypris,
On va d'abord en Rhétorique,
Mais la Logique a peu d'amis;
Toute la foule est en Physique:
Pour passer maître en fait d'amour,
Soutenez thèse nuit & jour.

Dans la grammaire des amans,
Sachez conjuguer sans bésicle;
Sachez bien distinguer les *tems*,
Surtout soyez fort sur l'*article*:

Le tems *passé* sert rarement,
Tachez toujours d'être au *présent*.

Maris! prenez garde au *futur*;
Craignez le verbe *auxiliaire*:
Dans votre style toujours pur
Pendant longtems voulez-vous plaire;
N'usez jamais d'*impératif*;
Soyez toujours à l'*optatif*.

L'usage des conjonctions
Veut beaucoup d'art & de mystère;
Prenez garde aux déclinaisons,
Quand vous aurez un thême à faire:
Il faut mettre en jeu force *actifs*,
Point de *neutres*, peu de *passifs*.

Et vous, Messieurs les Bacheliers,
Quand vous entrerez en licence,
Ne soyez pas trop réguliers;
N'usez pas trop de réticence:
Au beau milieu de vos discours,
Gardez-vous bien de rester courts,

Hélas ! pourquoi, dans ma Chanſon,
Peindre encor l'Amour au College;
Depuis long-tems ce Dieu fripon
Eſt reçu maître à tendre un piége :
Depuis longtems il a paſſé
L'âge heureux de ſon A B C.

Par M. MARÉCHAL.

L'HEUREUSE RESSEMBLANCE (1).

AIR : (de Florine) *Ce fut par la faute du sort.*

D'UN Amant qui fut te charmer,
Mes traits, dis-tu, t'offrent l'image :
C'eſt une raiſon de m'aimer
Et j'en accepte le préſage.
Mon bonheur ſerait plus complet
Peut-être ſans la reſſemblance ;
Mais qu'importe comment on plaît,
Pourvu qu'on ait la préférence?

Cet Amant heureux & chéri
T'inſpira tous ſes goûts ſans doute ;
Il eſt fringant, leſte & *Fleuri*,
Moi je ſuis ſimple, mais écoute :
S'il fut infidèle à l'amour,

(1) Ces Couplets furent adreſſés à la Dlle D.... de la part d'un jeune-homme qu'elle aimait à cauſe de ſa reſſemblance avec le ſieur F..... Acteur des Français.

Tu dois punir son inconstance,
Tu dois infidèle à ton tour,
Exercer par moi ta vengeance.

Mais telle est, sexe trop charmant,
L'erreur qui chez vous nous étonne;
Vous aimez dans un autre amant
Le cruel qui vous abandonne.
En vain vous en dites du mal,
C'est un ingrat que l'on adore:
Et dans les bras de son rival
Vous lui restez fidèle encore.

Par M. DU CREST.

LE RENDEZ-VOUS NOCTURNE, ROMANCE.

AIR : *Alexis depuis deux ans.*

DANS l'enclos silencieux
D'un Château gothique,
Vivait un Comte orgueilleux
Du rang de ses ayeux;
Mais Angèle, sa fille unique,
La nuit devait sacrifier
Les droits de sa Noblesse antique,
A ceux d'un Amour roturier.

Autour du triste Chatel,
Règne un bois sauvage,
Dont le calme paraît tel,
Qu'il cause un froid mortel :
Lindor y suit avec courage,
Un long & pénible détour,
Eclairé des feux d'un orage,
Et guidé par ceux de l'Amour.

Il eſt enfin parvenu
Au ſéjour d'Angèle:
Le ſigne entr'eux convenu,
Eſt ſoudain répondu.
« De mes ſurveillans, lui dit-elle,
» Le ſommeil va fermer les yeux;
» Attens que pour prix de ton zèle
» Je vienne te joindre en ces lieux. »

Le Ciel n'eſt plus en fureur;
La timide Amante
Ne peut bannir de ſon cœur,
Le trouble & la frayeur:
Elle fait Lindor dans l'attente,
D'un Père elle craint le courroux;
Mais il dort, & toute tremblante,
Elle s'en vient au rendez-vous.

Par ſes tranſports amoureux,
Lindor la raſſure:
Un réduit voluptueux,
Favoriſe leurs feux.
De la bonne & ſimple Nature

Lindor plaida si bien les droits,
Que l'Amour a mis l'avanture
Au rang de ses plus beaux exploits.

Dans de doux embrassemens,
L'Aurore nouvelle,
Surprit nos jeunes amans,
Qui scellaient leurs sermens.
Des suites de l'amour d'Angèle,
Le Comte mourut de chagrin:
Aujourd'hui le couple fidèle,
Jouit du plus heureux destin.

Par M. LABLÉE.

L'AMOUR PORTIER.

AIR : *Jupiter un jour en fureur.*

L'AMOUR connaît plus d'un métier ;
Tous les jours on voit qu'il en change ;
Ce Dieu, par un caprice étrange,
Aujourd'hui s'eſt fait Portier ;
Comment éviter les bleſſures
Que vont faire ſes traits vainqueurs ;
Puiſqu'il a la clef des cœurs
Et celle des ſerrures.

Il fuit des faſtueux Palais
Les apparences magnifiques :
Leurs Colonnades, leurs Portiques ;
Pour l'Amour n'ont point d'attraits
Peu verſé dans l'Architecture,
Ce Dieu qui méconnaît Manſard,
Préfère au Temple de l'art,
Celui de la Nature.

Il s'eſt fait un glaive guerrier
De ſa flèche la plus aigue ;
Le bandeau qui couvrait ſa vue
Lui tient lieu de baudrier ;
Du Dieu la peau blanche & vermeille,
Gagne encor à ce changement ;
Mais devenu clairvoyant,
Il fait la ſourde oreille.

Des trompeurs, des préſomptueux,
Ecartant l'affreuſe cohorte,
Au nez il leur ferme ſa porte,
En ſilence il ſe rit d'eux ;
Aucun ne ſe le rend propice,
Ni par or, ni par beaux diſcours,
Et ſa deviſe eſt toujours,
Point d'Amour, point de Suiſſe.

Pour déconcerter tous les jours,
Les Sots dont la viſite abonde,
Il fait mieux que perſonne au monde,
Uſage de doubles tours ;
Bien fin eſt celui qui l'attrape,

Il eſt attentif, méfiant,
Et n'ouvre que rarement,
Au premier coup qu'on frappe.

Comme il éconduit les Jaloux!
Comme il trompe leur vigilance!
Qu'il ſait avec intelligence
Ouvrir, fermer les verroux!
Rufé, ſoigneux, doué de zele
Et d'eſprit bien plus qu'il n'en faut;
Ce Portier n'a qu'un défaut,
C'eſt qu'il n'eſt pas fidèle.

S'il pouvait chez vous s'établir,
Malgré la laideur de ſon vice,
Et s'il y faiſait ſon ſervice
Au gré de votre deſir,
Vous que j'adore ſans le dire,
Belle Eglé le chaſſeriez-vous,
Si juſques à vos genoux,
Il oſait m'introduire?

Par M. LE GROS.

COUPLET AU RUISSEAU.

AIR : *Charmantes fleurs, &c.*

JOLI Ruisseau, ton onde est vive & pure;
Ton lit est frais, ton murmure est divin!
Mais cher Ruisseau, jamais, je t'en conjure,
Ne viens mêler tes eaux avec mon vin.

Par M. BEAUNLER.

LE ROI DE LA FEVE.

AIR : *Dansez, chantez, amusez-vous.*

J'AIMERAIS assez être Roi,
Mais seulement Roi de la Fève ;
Ce gai métier, ce doux emploi,
Donne au moins des momens de trève ;
Mais pour être Roi tout de bon,
(Même en France), je dirais non !

Qu'un Roi de la Feve est heureux !
Le dos au feu, le ventre à table,
Un verre plein d'un vin fumeux,
Est son sceptre peu redoutable :
Mais pour, &c.

Ses loix ne sont que des bons mots ;
Il boit à gauche, il baise à droite ;
Et toujours les meilleurs morceaux,
Sont siens, sitôt qu'il les convoite ;
Mais pour, &c.

Sur des convives délicats,
Il est plus doux d'avoir l'empire,
Que de régner sur des ingrats
Toujours tout prêts à contredire;
Car pour, &c.

Quand par la Fève on devient Roi,
On peut se choisir sa compagne,
Sans craindre qu'un voisin fournoi,
Conduise une armée en campagne:
Mais pour, &c.

De la Fève la Royauté,
Ne rompt pas comme à l'ordinaire
Cette touchante égalité,
Qui n'existe plus sur la terre:
Mais pour, &c.

Par M. MARÉCHAL.

LE LENDEMAIN

VAUDEVILLE.

AIR : *Il n'eſt pas de bonne fête ſans lendemain.*

LINDOR ſans voir ſa perte,
Des repas les mieux choiſis
A ſa table couverte,
Et raſſemble trente amis:
Qu'un jour le ſort l'abandonne,
Qu'il perde au jeu tout ſon bien;
Il ne verra plus perſonne
Le lendemain.

Un fat, quand il babille,
Quelquefois ſemble étonnant;
Par ſes grands mots il brille,
On voit qu'il eſt éloquent:
Il ſoumet tout à ſa gloſe,
Vraiment cet homme eſt divin;

Mais il dit la même chose
Le lendemain.

Au sein de l'opulence,
Cloé nageait autrefois,
Exaltait la finance,
Et méprisait les Bourgeois.
Des ans la faux meurtrière
A moissonné son beau teint;
Elle était dans la misère
Le lendemain.

Zulmé feint d'être tendre;
Et ne parle que d'honneur:
On dirait à l'entendre,
Qu'elle a beaucoup de pudeur:
Comme Zulmé que de belles,
Sur l'Amour diffèrent bien,
Hélas! sont-elles fidèles
Le lendemain?

N'est-ce pas une rage?
Chacun perdant la raison,
Veut s'ouvrir un passage

Au sommet de l'Hélicon.
Les Poëtes sans génie
Sont arrêtés en chemin:
Il en est bien qu'on oublie
Le lendemain.

Par M. DUCHOSAL.

LE PRINTEMS.

AIR : *O ma tendre Musette.*

DANS sa roche profonde,
L'Hiver au front glacé,
Des valons qu'il inonde,
S'enfuit d'un pas pressé.
Zéphir étend ses aîles,
Il reprend ses attraits,
Et de feuilles nouvelles,
Ombrage les forêts.

Ses baisers font éclore
Par leurs douces ardeurs,
Sur le beau sein de Flore,
Les plus vives couleurs.
L'œil avide découvre
Le germe renfermé
Dans le bouton qui s'ouvre
Sur l'arbre ranimé.

L'épi d'un ſuc fertile
Par degré ſe nourrit.
Sur ſa tige fragile
Il s'agite & mûrit.
La Vigne ſe marie
A l'Ormeau complaiſant,
Et la grappe fleurie
Promet un doux préſent.

Aurore de l'année,
Saiſon du tendre Amour,
Mon ame fortunée
Célebre ton retour.
Amour, ſois mon ſeul Maître
Et vole m'enflammer ;
Le Printems vient de naître,
C'eſt le moment d'aimer.

Par M. DE LA GRANGE.

LES CŒURS.

Pièces de MM. de BOUFFLERS *&* *de* VOLTAIRE, *mises en Chanson.*

AIR : *Chantez, dansez, &c.*

TANTÔT vaincu, tantôt vainqueur ;
Le cœur est tout, disent les femmes ;
Mais en parlant toujours du cœur,
Qu'est-ce donc qu'entendent ces Dames ?
Un mot décent qu'en bien des cas
On prend pour un qui ne l'est pas.

Sur le lien des cœurs, Platon
Envain differte, il déraisonne :
Suivons la meilleure leçon,
C'est la Nature qui la donne.
O vous qui cherchez le bonheur,
Sachez tirer parti du cœur.

C'est le plus joli des Joujous ;
Partout, à tout âge, il amuse ;

Mais hélas ! à ce jeu si doux,
Au bout de quelque tems il s'use ;
Et chacun finit en tout lieu
Par en avoir toujours trop peu.

Il est des cœurs de deux façons ;
Eh ! que deviendraient les familles,
Si les cœurs des jeunes garçons
Etaient faits comme ceux des filles ?
Les uns pour les autres sont faits,
A s'unir ils sont toujours prêts.

« Par intérêt, par amitié,
» Bien plus d'un cœur se laisse prendre :
» Mais il ne cede qu'à moitié,
» C'est à l'Amour qu'il veut se rendre ;
» Et pour faire un heureux hymen,
» Il faut l'unir avec la main. »

Telle femme de qualité,
Savante & même très-profonde,
Souvent sous un air de fierté
Cache le meilleur cœur du monde ;
Universelle dans ses goûts,
Son grand cœur est ouvert pour tous.

La prude Iris n'a plus d'appas ;
Son cœur pourtant lui parle encore ;
Lorſque quelqu'un lui dit tout bas,
Mon petit cœur, je vous adore ;
Elle répond, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

Liſe n'eſt encor qu'un enfant,
Mais l'Amour l'inſtruit en cachette ;
A faire ce qu'on lui défend,
Et déjà la jeune indiſcrette,
Dans ſon cœur, malgré ſa maman,
Donne une place à ſon Amant.

Eglé dans un accès d'humeur,
Peſtant tout haut contre les hommes ;
Diſait hier avec douleur :
Hélas ! dans le ſiècle où nous ſommes,
Tous les amis ſont mous ou froids,
On ne trouve plus de cœurs droits.

Quand une femme & ſon ami
Sont enſemble, ils ſont dans leur centre ;
Leurs cœurs s'éntendent à demi ;

Mais alors si le mari r'entre,
Le cœur transi, l'air étonné,
Ils ont chacun un pied de nez.

L'époux au mot, *as-tu du cœur?*
Répond: toute autre que ma femme,
L'éprouverait sur mon honneur,
L'amant répond: j'en ai, Madame:
L'époux souvent n'est qu'un poltron,
Et l'amant n'est qu'un fanfaron.

Mesdames, quand nous vous chantons,
C'est votre cœur qui nous inspire;
Quand vous cédez à nos chansons,
C'est notre cœur qui vous attire:
L'un, est le foyer du desir,
L'autre, est la source du plaisir.

Par M. CROIZETIERE, de la Rochelle.

LES TROIS INFORTUNES.

AIR : *Mon Courſier, &c.*

Du Village d'Anière,
(Que dira, que dira ſa mère!)
Une jeune Laitière
Au marché s'en allait.

Au marché s'en allait,
Pour y vendre ſon lait;
Par haſard le gros Pierre,
(Que dira, que dira ſa mère!)
Regagnant ſa chaumière,
Sur le chemin paſſait.

Sur le chemin paſſait,
Il apperçoit Babet;
Puis contre une bruyère,
(Que dira, que dira ſa mère!)
Pour lorgner ſa Bergère,
Va ſe mettre en arrêt.

Va se mettre en arrêt,
A peine il respirait....
La gentille Laitière,
(Que dira, que dira sa mere!)
D'un saut met pied à terre,
Laisse là son baudet.

Laisse là son baudet,
S'enfonce en un bosquet;
Dieux! qu'allait-elle y faire!
(Que dira, que dira sa mere!)
Et que fera gros Pierre,
Qui sur le champ paraît.

Qui sur le champ paraît,
Il vole vers Babet,
En lui disant ma chère,
(Que dira, que dira sa mere!
Viens-t'en sur la fougère
Cueillir du serpolet.

Cueillir du serpolet,
Pour former un bouquet.
Ils étaient à le faire,

(Que dira, que dira sa mère!)
Quand l'âne vint à braire
Et décampa tout net.

Et décampa tout net.
Le Berger disparaît:
Babet se désespère;
(Que dira, que dira sa mère!)
Adieu l'âne! adieu Pierre!
Adieu le pot au lait!

Par M. DE ROZANCOURT.

LE NIGAUD.

AIR : *C'est un Enfant.*

UN jeune Amant plein d'innocence,
Chaque jour demande mon cœur;
Il l'obtiendrait sans résistance,
S'il savait s'en rendre vainqueur:
Mais ce personnage,
Si simple & si sage,
Ne sait pas l'emporter d'assaut;
Oh! le nigaud!

Quand il me dit que sur ma bouche
Il voudrait cueillir un baiser,
J'affecte alors un air farouche,
Et je feins de le refuser:
Mais ce personnage,
Si simple & si sage,
Ne sait pas le prendre d'assaut;
Oh! le nigaud!

Son esprit jamais ne devine,
Et lorsqu'il m'entend soupirer,
Qu'est-ce, dit-il, qui vous chagrine;
N'osez-vous me le déclarer?
Ah! ce personnage,
Si simple & si sage,
Ne risquera jamais d'assaut;
Oh! le nigaud!

Quand près de lui, sur l'herbe assise,
J'ôte un fichu lorsqu'il fait chaud,
Craignez, dit-il, craignez la bise;
Moi je le remets aussi-tôt;
Mais ce personnage,
Si simple & si sage,
Ne sait pas l'enlever d'assaut;
Oh! le nigaud!

Au bois s'il me trouve endormie,
Sans bruit il s'éloigne aussi-tôt:
Dormez, dit-il, dormez ma mie,
Je reviendrai vous voir tantôt:
Et ce personnage,

Si ſimple & ſi ſage,
Ne ſait pas m'éveiller d'aſſaut ;
Oh ! le nigaud !

L'autre jour que dans la bruyère ;
Je feignis de m'évanouir,
Il courut vîte chez ſa mère,
La chercher pour me ſecourir :
Et ce perſonnage,
Si ſimple & ſi ſage,
N'oſa pas haſarder l'aſſaut ;
Oh ! le nigaud !

Par M. DAVESNE.

LA TOURTERELLE INDISCRETTE.

AIR : *J'aurais chargé l'Amour.*

QU'AVEZ-VOUS à gémir, heureuse Tourterelle?
Vous possédez en paix l'objet de votre amour :
Vous partagez, avec lui, chaque jour
Les biens d'une ardeur mutuelle.

A vos tendres desirs vous vous livrez sans craindre;
Chaque jour a pour vous de nouveaux agrémens:
Finissez donc ces vains gémissemens:
Hélas! c'est à moi de me plaindre.

Que mon triste destin n'est-il semblable au vôtre!
Que n'ai-je, comme vous, ce que j'aime en ces lieux!
Un bien si doux comblerait tous mes vœux.
Hélas! je n'en forme point d'autre.

Par M. DE SAINT-FLOSCEL.

LA MIGRAINE DE JOSEPHINE.

AIR : *Des Bergères du hameau.*

JOSEPHINE, le desir
Tourmente votre sageſſe,
Se bat-on avec rudeſſe
Contre l'appât du plaiſir ?
Un mal de tête vous gêne,
Si votre époux n'eſt pas préſent ;
Que ne ſuis-je l'heureux abſent
Qui vous donne la migraine ?

Ayez caprices, langueurs,
Ma pratique eſt des plus ſûres ;
Car je ſuis, grace à mes cures,
Le Médecin des vapeurs.
A vous guérir tout m'invite :
Mais je me ſens plus mal que vous,
Dès que je vous tâte le pouls,
C'eſt le mien qui bat plus vite.

Au remede ayons recours,
Le même mal nous opprime,
N'étendons pas le régime
Sur les baiſers des amours.
Pour moi, votre indifférence
Eſt la cauſe de mon chagrin;
Car vous voyez le Médecin
Sans ſuivre ſon ordonnance.

Par M. COQUART.

LE SILENCE.

AIR : *Boire à son tire-lire, &c.*

JE sens naître pour toi
Mille feux dans mon ame ;
Ah ! Colette, dis-moi,
Approuves-tu ma flame ?
Non, non, Colin,
Tu sais fort bien
Qu'une fille aime au fond du cœur
D'un Berger l'hommage flatteur,
Mais n'en dit rien.

Je vois que mon amour
Te touche, te plaît même ;
Dis-moi donc à ton tour :
Mon cher Colin, *je t'aime.*
Non, non, Colin,
Tu sais fort bien,
Que ce mot coûte à la pudeur ;

Qu'une fille donne son cœur,
Mais n'en dit rien.

Eh! quoi, faut-il parler
Pour dire: *je vous aime*,
Ah! Colette un baiser,
Parle assez de lui-même;
Non, non, Colin,
Tu sais fort bien,
Qu'une fille n'en donne pas,
On lui donne, elle rit tout bas;
Mais n'en dit rien.

Colin le lui vola,
Elle n'eut rien à dire;
Le fripon redoubla,
Elle se mit à rire;
Oui, oui, Colin,
Tu prouves bien,
Qu'en amour on peut aisément
Faire l'aveu le plus charmant,
Sans dire rien.

ANONIME.

ÉLOGE D'IRIS.

AIR : *Je le tiens ce nid de Fauvette.*

AUJOURD'HUI plus de tendres flames,
Saint Preux eſt fou par ſes langueurs ;
Il faut le brûler, car les Dames
En le liſant ont des vapeurs.
Adieu les miſſives diſcrettes,
Les métaphyſiques ardeurs,
Les jeux d'amour ſont des bluettes ;
L'eſprit ſeul enflamme les cœurs.

Ah ! quel ennui, diſent nos Belles,
De ſoupirer ſous des ormeaux,
Toujours des Bergères cruelles
Et des rendez-vous paſtoreaux.
L'aimable tendreſſe eſt bannie ;
La mode en déteſte l'emploi ;
L'homme ſimple & ſenſible ennuie,
D'un cercle le fat eſt le roi.

On veut perſuader la conſtance,
Aimer eſt l'affaire d'un jour.
Les goûts ſont dans la convenance;
L'intérêt eſt le Dieu d'Amour.
On ne voit qu'erreur, impoſture,
Juſqu'aux charmes de nos Laïs.
Je gémis à cette peinture,
Courons l'oublier près d'Iris.

Par M. COURTOIS DE LONGUION.

L'ÉPREUVE DE LA ROSE.

AIR : *D'un Bouquet de Romarin.*

LE voile obscurci des airs,
Déja se colore :
Les oiseaux, par leurs concerts,
Eveillent l'aurore.
Elle paraît, & la nuit
A ses feux cède & s'enfuit ;
La terre s'épanouit
Sous les pas de Flore.

Elle parcourt, au matin,
Son riant empire.
Zéphire tendre & badin,
Près d'elle soupire.
Dans ces amoureuses fleurs,
Quelles brillantes couleurs !
Quelles suaves odeurs
Dans l'air qu'on respire !

Viens, Lucile, allons cueillir
Le bouton de roſe.
Sa fleur au gré du deſir
Eſt à peine écloſe.
Viens, pardonne ſi ma main
Se trompe dans ſon larcin.
Les roſes qu'offre ton ſein
En ſeront la cauſe.

Couronne-t-elle un amant
Diſcret & fidèle ?
La roſe, comme en naiſſant,
Paraît toujours belle ;
Sur le front d'un inconſtant,
Elle ſe fane à l'inſtant,
Et ſon volage penchant
Eſt trahi par elle.

Lucile, conſulte toi,
N'es-tu point parjure ?
Viens, approche, & ſans effroi
Tente l'aventure.

Tu la tiens ... Dieux! quel bonheur!
Elle a toute sa fraîcheur!
Charmante rose, mon cœur
Accepte l'augure.

Par M. TARTERON.

AMPHIGOURY.

AIR : *Menuet d'Exaudet.*

LE Sultan
Très-souvent
En cachette ;
S'énivre de vin clairet ;
Et se moque tout net
De la loi du Prophète.
Madherbal
Au Vaux-hal
Vit Mérope,
Qui le long du carnaval,
Avait fait bacchanal
Chez Pope.

Le Grand Mogol à Venise,
Sur sa fenêtre en chemise,
Déjeunait
Et fumait
Une pipe ;

Tandis que Pantagruel
Faisait à Raphaël,
La lipe.

Arlequin
En patin
Sur la glace,
Prétendit que les Chinois,
Des peuples Illinois,
Avaient détruit la race;
Mais Samson,
Ce garçon
Redoutable,
Assurait le Grand Visir,
Qu'on n'avait de plaisir,
Qu'à table.

Par le trou de ses lunettes
La Lande vit des comètes;
Et Roland
En buvant
Le rogomme,
Apperçut que Mahomet,

Dans la lune faiſait
Un ſomme,

Cependant,
Alikan
Chez Zelmire;
En forçant un quinola,
Soutenait qu'Attila
N'était qu'un pauvre ſire.
Fermement,
A préſent,
Moi je penſe
Que le Pere Barnabas
N'a jamais fait un pas
De danſe.

Par M. DEVILLE.

C'EST SITOT FAIT.

AIR : *De Romonde.*

UN soir Lison au Village
A grands pas s'en retournait ;
Mais voilà sur son passage
Le beau Colin qui l'aimait.
Il l'eut bientôt arrêtée :
Lise un seul mot s'il vous plaît?
Colin je suis trop pressée :
Ah ! Lison c'est sitôt fait.

Il fait l'aveu de sa flamme
Et d'un air si séduisant,
Que Lise sent dans son ame
De l'amour le feu naissant.
Comment était-il possible
Que Lise évitât ce trait?
Pour un cœur jeune & sensible
S'enflamer c'est sitôt fait.

Lise avoua sa défaite,
Et puis voulut s'en aller.
De nouveau Colin l'arrête;
Pour gage il veut un baiser.
Non Colin, laisse moi vîte,
Car Maman me gronderait.
Lise, pourquoi cette fuite?
Un baiser c'est fitôt fait.

Cette faveur accordée
Le rend plus entreprenant.
Lison était bien pressée,
Mais Colin est bien pressant.
Elle finit par se rendre
De peur d'un trop long délai;
C'est si long de se défendre,
Et céder c'est fitôt fait.

Par M. DE CRAMAYEL.

A AURELIE,

Le jour de sa fête, en lui présentant une rose.

AIR : *Loin de toi tendre Thémire.*

Si ma rose t'intéresse,
Prends garde au moins que ton cœur
Ne mesure ma tendresse
Au court éclat d'une fleur.
Elle est fraiche, elle est fleurie;
Mais ce qui ne vit qu'un jour,
Ne saurait être, Aurélie,
L'emblême de mon amour.

L'astre qui sur notre tête
Se promène chaque nuit,
A depuis ton autre fête,
Douze fois fait son circuit;
Mais n'en sois point affligée,
Ton esprit & tes talens
Seuls ont acquis une année,
Tes yeux ont toujours quinze ans.

Par M. BOURDON.

LE BONHEUR DES CHAMPS.

AIR : *Avec les jeux dans le Village.*

ORGUEILLEUX Habitans des Villes;
O vous qui dédaignez les champs,
Restez dans vos bruyans asiles,
Cœurs insensibles ou méchans:
Ici vous verrez la Nature
Dans toute sa simplicité;
A son innocente parure
Cachez votre éclat emprunté.

Que vous importe la verdure
De nos bosquets délicieux?
Que vous fait l'onde fraiche & pure
De nos ruisseaux harmonieux?
Le sentiment sous ces ombrages
Ne pourrait point vous égarer;
L'amour en vain sur ces rivages
Voudrait vous faire soupirer.

Sur nos troupeaux dans la prairie,
Votre œil craindrait de s'abaiſſer;
De nos oiſeaux la mélodie
Ne ſaurait vous intéreſſer:
Le plaiſir pur qui nous enchaîne,
Eſt trop ſimple pour vos deſirs,
Et dès qu'on les obtient ſans peine,
Vous ne goutez plus les plaiſirs.

N'apportez pas dans nos retraites
Tous ces beaux arts nés parmi vous;
Gardez pour les lieux où vous êtes
Votre ſcience & vos dégoûts;
Chez nous, ſans ſavoir tant de choſes
Les cœurs ſont toujours ſatisfaits:
Et vous laiſſant chercher les cauſes,
On eſt heureux par les effets.

Par M. JAMET.

LE CHALUMEAU VOLÉ.

AIR : *Ah ! q'c'eſt joli ! ah ! q'c'eſt joli !*

LUCAS, un matin, par malice,
Feignait de dormir ſous l'ormeau ;
Liſon, en fait d'amour novice,
Vint lui voler ſon chalumeau :
Il la pourſuit ſous la coudrette,
L'atteint & la prend dans ſes bras ;
Elle veut crier, la pauvrette,
» Paix donc, doucement, dit Lucas ;
» Un peu plus bas,
» Un peu plus bas.

Du vol que tu viens de me faire ;
Je prétens, dit-il, me venger ;
Pour mon chalumeau, ma Bergère,
Il me faut, au moins, un baiſer ;
Il preſſe, on craint, on s'effarouche ;
Enfin, après bien des débats,

Il cueille un baiſer ſur la bouche ;
Puis il paſſe à d'autres appas,
Un peu plus bas,
Un peu plus bas.

Sa victoire fut bien complette,
Il ſoumit le cœur de Liſon,
Et le couple heureux, ſur l'herbette,
Trois fois répéta la leçon ;
La Bergère peu ſatisfaite
Voulut pouſſer plus loin le cas,
Mais elle trouva, la pauvrette,
Le degré d'amour de Lucas,
Un peu plus bas,
Un peu plus bas.

Par M. LALLEMAND.

A MON AMI,

Le jour de son Mariage.

AIR : *Du Serin qui te fait envie.*

TOI dont l'heureuse destinée,
Voit s'élever en ce beau jour
La tendre rose d'Hymenée,
Sous le souffle ami de l'amour;
De cette fleur timide encore,
Apprens à bien savoir jouir:
Hâte-toi de la faire éclore,
Empêche-là de se flétrir.

Pour cette rose fortunée,
N'épargne ni travaux, ni soins,
Ne les plains pas dans la journée,
Dans la nuit plains les encor moins;
Cette épine qui l'environne,
Ne te défend pas d'en jouir;
C'est une peine quelle donne,
Mais pour ménager un plaisir.

Qu'au matin l'Aurore nouvelle
Ait des pleurs pour la rafraichir,
Qu'au ſoir le Zéphyre fidèle
Ait des baiſers pour l'en couvrir :
Embellis ſa tige chérie
De quelques tendres rejettons,
Roſe toute ſeule eſt jolie,
Elle eſt belle avec ſes boutons.

A ton ſort ſi je porte envie,
Ami, tu me pardonneras.
Fille jeune & de plus jolie,
Eſt fort de mon goût ici bas ;
Et ſi l'amitié, pour te plaire,
Remplace l'amour dans mon cœur ;
J'enrage de priver le frère
De ce que je donne à la ſœur.

Par M. COLIN.

LA CHOSE ET LE MOT.

AIR : *Du Corsaire.*

POUR plaire à ce siècle fallot ;
Un Auteur à beau faire, il n'ose
Dire un seul mot, qu'il ne s'expose
A voir arriver aussi tôt
Tout le peuple sot ;
Et soudain la critique gloſe ;
Et sur la choſe, & sur le mot.

Des Prudes, tout l'essaim dévot ;
Feignant de rougir à merveille,
Au moindre mot faintement s'éveille ;
Leur pudeur s'allarme sitôt,
Qu'on les voit bientôt
Baissant les yeux, ouvrant l'oreille ;
Trouver la choſe au premier mot.

Ce faſte de vertu si sot,
Qui pourtant jamais n'en impoſe ;

Blâme le mot, se permet la chose;
Femme dont l'honneur est le lot,
Sans crier si haut,
Et sans craindre que l'on en glose,
Laisse la chose & rit du mot.

L'esprit s'amuse d'un bon mot,
Dont la gaze n'est pas trop claire,
Et d'un mot ne fait pas une affaire.
Celles dont le tympan plus sot,
S'offense plutôt,
Sont celles pour qui d'ordinaire,
La chose vaut mieux que le mot.

Par M. DE LA CHABEAUSSIERE.

LE

L'IMPATIENTE ET L'IMPATIENTÉE,

VAUDEVILLE.

AIR : *Nanon dormait.*

AU rendez-vous,
Quoi ! je suis la première !
Dit en courroux
Zulmis la minaudière ;
Mais comment donc ? j'attends ;
J'attends, j'attends ;
Mais attendrai-je encor longtems ?

Ah ! vous voilà,
Je retiens ma colère :
Laissons cela,
Nassès, parlons d'affaire !
Ne perdons point de tems !
J'attends, &c.

Zulmis, pardon !
Mais qu'est-ce qui nous presse ?

Attendez donc
Que l'on se reconnaisse !
Eh ! mais... Monsieur j'attends,
J'attends, &c.

Vous m'excédez !
Quels airs insoutenables !
Vos procédez,
Monsieur, sont détestables !
Encore un peu de tems !
J'attends, &c.

A vos amis,
Pour une bagatelle,
Faut-il, Zulmis,
Aller chercher querelle !
Accordez-moi du tems !
J'attends, j'attends,
J'attends le retour du Printems.

Par COLLÉ

L'ACCIDENT.

AIR : *Philis demande son Portrait.*

CES grands yeux noirs & langoureux,
Ne semblent-ils pas dire :
Que Philis partage les feux
Que son minois inspire ?
Hélas ! Philis, par un malheur
D'espece peu commune,
Peut cent fois donner le bonheur,
Mais non le sentir une.

C'est bien la mère des desirs,
C'est la reine des grâces,
Jamais la troupe des plaisirs
N'a pu quitter ses traces ;
Mais, pour se mêler à leurs jeux,
Quand Philis les appelle,
Tous ces fripons, sourds à ses vœux,
Sont endormis pour elle.

En vain Philis reçut des Cieux ;
Cent tréfors en partage ;
Si Philis, du plus précieux,
Ne peut avoir l'uſage ;
Des tributs qu'on vient y porter,
En vain ſon autel fume ;
La Déeſſe ne peut goûter
L'encens qu'on y conſume.

Peignez-vous un lieu plein d'appas ;
Grotte étroite & profonde,
Mais où l'Amant ne trouve pas
D'écho qui lui réponde ;
Frégate où l'Amour vient cacher
Sa plus riche dépouille ;
Mais qui, malgré l'art du Nocher ;
Au port jamais ne mouille.

Pour celui qui, de la guérir,
Remportera la gloire :
L'Amour en un point veut unir
Le prix & la victoire ;

L'instant où Philis sentira
Des effets salutaires,
Est l'instant où sur lui pleuvra
Le plus doux des salaires.

Par M. GAR***.

LA PARFAITE INDIFFÉRENCE,

Imitation de Métaſtaſe.

AIR : *Avec les jeux dans le Village.*

GRACE, grace à tes artifices ;
Enfin, je reſpire, ô Zulmé.
Enfin les Dieux me ſont propices ;
Et mon déſeſpoir eſt calmé ;
Je le ſens, dans tes rudes chaînes ;
Non, mon cœur n'eſt plus arrêté ;
Ce ne ſont plus bravades vaines,
Ni ſonges que ma liberté.

C'en eſt fait : ma flâmme eſt éteinte
Et je n'en crains plus le retour ;
Ma froideur n'eſt plus une feinte,
Un dépit qui cache l'amour.
J'entends, ton nom que l'on prononce
Sans le moindre frémiſſement,

Sans qu'un trouble ſubit annonce
Que je ſois encor ton Amant.

Dans le ſommeil quand je me plonge,
Tu ne troubles plus mon ſommeil,
Je ne te vois plus dans un ſonge,
Dont je m'occupe à mon réveil.
Je ne te ſuis, ni ne t'évite,
L'abſence ne me peut toucher.
C'eſt ſans te fuir que je te quitte;
Je te trouve ſans te chercher.

Je me repréſente tes charmes,
Et je ne ſuis point attendri;
Je penſe à tes torts, à mes larmes,
Et mon cœur n'en eſt point aigri.
Je te vois ſans plaiſir ni peine,
Te placer à côté de moi,
Et ſans amour, comme ſans haine,
Je parle à mes rivaux de toi.

Que tu feignes d'être ſenſible,
Ou que ton œil ſoit irrité,
Rien n'émeut mon ame paiſible,

Ni ta langueur, ni ta fierté.
Tes levres n'ont plus cet empire,
Qui faisait aimer ta rigueur :
Tes yeux si surs de me séduire,
Ne pénètrent plus dans mon cœur.

De mon sort tu n'es plus maitresse :
Que mon front soit triste ou serein,
Je ne te dois plus mon ivresse,
Je ne te dois plus mon chagrin.
Les bois, les riantes campagnes,
Tout ce qui plait, me plait sans toi.
Un désert où tu m'accompagnes,
N'est pas moins un désert pour moi.

Je me dis encore : elle est belle :
Je rends justice à tes attraits ;
Mais, ô Zulmé, tu n'es plus celle
Qu'au monde entier je préférais.
Pardonne, à présent mes yeux s'ouvrent ;
Mes yeux trop longtems enchantés ;
Et quelques défauts se découvrent,
Où je ne voyais que beautés.

Quand il fallut rompre mes chaînes,
Je ſentis mon cœur ſe briſer.
Je crus, accablé de mes peines,
Que ma vie allait s'éclipſer;
Mais fuir un Tyran qu'on redoute,
Mais recouvrer ſa liberté,
Un tel bonheur, quoiqu'il nous coute,
Eſt-il jamais trop acheté?

Aux dépens de ſon beau plumage,
Quand, dans un piege, il eſt ſurpris,
L'imprudent oiſeau s'en dégage,
Heureux d'être libre à ce prix;
Mais paré de plumes nouvelles,
Il ſe ſouvient de ſon malheur,
Et ne va plus riſquer ſes ailes
Dans les filets de l'Oiſeleur.

Tu croiras que l'indifférence
Eſt encor bien loin de mon cœur:
Je ne puis garder le ſilence,
Je parle trop de ma froideur;
Mais on parle avec complaiſance
Des dangers que l'on a courus;

Des flots on peint la violence,
Quand au port on ne les craint plus.

Rentrés dans leurs foyers paisibles,
Ainsi des guerriers généreux,
Racontent leurs marches pénibles,
Peignent la mort volant près d'eux.
Tel loin d'un despote qu'il brave,
Commençant des jours fortunés,
Fier de sa liberté, l'esclave
Montre les fers qu'il a trainés.

Je m'entretiens de ma victoire;
Non pour rabaisser ta fierté;
J'en parle, mais tu peux me croire
Soumis encore à ta beauté.
J'en parle, & ne m'informe guère
Si mes discours vont jusqu'à toi,
Si tu les entends sans colere,
Et comment tu parles de moi.

Je perds une Amante volage,
Tu perds le plus tendre Berger,
Je ne sais qui doit davantage,

Ou s'applaudir, ou s'affliger.
Je sais qu'un Amant si sincère,
Ne t'aimera plus, ô Zulmé ;
Et d'une autre Amante légère,
Il m'est facile d'être aimé.

Par M. LEGAY.

LE DEMI SCRUPULE.

AIR : *Pour une fois ce n'eſt pas la peine.*

MAMAN dit que l'on s'enrhume
Quand on reſte tard au bois,
Et qu'il ne faut pas que j'hume
Trop de nectar Champenois.
Pour une fois n'eſt pas coutume,
Pour une fois
Je ris, je bois.

Vénus nâquit de l'écume
Des vins de Beaune & d'Arbois;
Le feu que leur ſève allume,
Met la ſageſſe aux abois:
Pour une fois n'eſt pas coutume,
Pour une fois
Je ris, je bois.

A mon âge je préſume
Qu'il ne faut pas faire un choix,

En eſt-il ſans amertume ?
On peut s'en mordre les doigts.
Pour une fois n'eſt pas coutume.
Pour une fois
J'aime ſans choix.

Un vieux, plus ſourd qu'une enclume,
M'offre cent ducats par mois ;
En deſirs il ſe conſume,
Il le jure, & je le crois.
Pour une fois n'eſt pas coutume.
Pour une fois
Je le reçois.

Pour moi l'Abbé ſe parfume ;
Le Militaire eſt courtois ;
J'agace l'homme de plume
Qui me lorgne en tapinois.
Pour une fois n'eſt pas coutume.
Pour une fois
Je les reçois.

Par M. DE LA LOUPTIERE.

LE TRIOMPHE DU SENTIMENT.

AIR : *Du Seigneur bienfaisant.*

PAR devant la Cour de Cythère,
Le sentiment & la beauté
Voulaient chacun dans l'art de plaire,
Sur l'autre avoir la primauté.
Pour prononcer sur cette affaire,
Du fils de Vénus on fit choix;
La beauté parla la première,
Et fit ainsi valoir ses droits.

Si tu fais oublier l'hommage
Qu'on doit aux autres immortels;
Amour, ta gloire est mon ouvrage;
Sans moi, tu n'aurais point d'autels.
Je ramene à ton sanctuaire,
Tes sujets les plus inconstans;
Et d'une main octogénaire,
Quand je veux, tu reçois l'encens

Je conviens de vos avantages,
Dit à son tour le sentiment;
Par vous les cœurs les plus sauvages
Deviennent soumis en aimant.
Seule vous étendez l'empire,
Du Dieu dont nous briguons la voix;
Mais vous ne faites que séduire,
C'est moi qui fais chérir ses loix.

La beauté qui vit que sa gloire
Allait souffrir de ce discours,
Pour se procurer la victoire,
A la finesse eut prompt recours;
Par le plus séduisant sourire,
Le Juge allait être surpris,
Le sentiment le voit, soupire,
Et l'Amour lui donne le prix.

Par M. DUAULT.

LES TROIS IVRESSES,

Chanson de table.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le Monde.*

CHANTEZ, Messieurs, chantez ces Femmes!
Portez, élevez jusqu'aux cieux,
Ces Femmes, le bonheur des ames,
Ces Femmes, le charme des yeux!
Chantez cette forme angélique,
Cet esprit naturel & fin,
Et ce cœur tendre & sympathique,
Qui composent ce tout divin!

Et vous aussi, mes belles Dames!
Chantez, sans crainte des caquets,
Ces hommes dont les vives flammes
Sont l'ouvrage de vos attraits!
Du préjugé levez l'écorce!
Dans vos cœurs vous verrez gravé :
» La beauté peut aimer la force,
» Comme la force la beauté.

Chantons ce faiſeur de miracles,
Ce jus ſi puiſſant & ſi doux;
A ſon pouvoir point n'eſt d'obſtacles;
Bouche, eſprit, cœur, il ouvre tout:
J'en pourrais prendre à témoignage
La vénérable antiquité,
Qui dès-lors diſait en adage,
« Dans le vin gît la vérité. »

Si l'on pouvait rimer en *erâre*,
J'ajouterais qu'à s'énivrer,
Quand les méchans ont tout à perdre,
Les bons ont donc tout à gagner?
Que du vin la douce torture,
Montre nos cœurs dans tout leur beau;
Et pour les cœurs contre nature,
Laiſſons la queſtion de l'eau.

Et toi, dernier bien d'un cœur tendre,
Lorſqu'il eſt muri par les ans,
Douce Amitié, daigne m'entendre!
Daigne embellir auſſi mes chants;
Parmi la plus folle jeuneſſe,

On peut encor sentir ton prix ;
Qui sait bien aimer sa maîtresse,
Peut aussi chérir ses amis.

Viens y donc ; ta beauté durable
Saura bien t'y faire une cour ;
Oui, viens siéger à notre table
Avant Bacchus, après l'Amour.
Par tes plaisirs purs & solides,
Viens régner avec eux sur nous ;
Viens charmer les momens lucides
Que nous laisseront ces deux fous.

Fais plus encore, à ton empire
Soumets l'ivrogne & l'amoureux ;
Fais à l'un régler son délire,
A l'autre fais cacher ses feux ;
Fais que, jusqu'au fort de l'ivresse,
Le buveur épargne l'ami,
Et qu'en dépit de sa tendresse,
L'amant ménage le mari.

Que tout ici, tout se confonde,
Les cœurs, les chants, les vins, les mets ;

Oui, laissons à d'autres la ronde;
Nous, troublons tout hormis la paix:
Ivre d'amour, bois à ta Dame,
Bois même à son heureux mari;
Ivre de vin, aime ta femme,
Aime jusqu'à son favori.

Chers amis, dans ces trois ivresses,
Que tous nos jours coulent sans soins;
Du vin, des amis, des maîtresses,
Le cœur n'a pas d'autres besoins:
Et qu'à dater de cette orgie,
Chacun prenne pour son refrein:
« Pour moi tout roule dans la vie,
» Sur l'amour, l'amitié, le vin. »

Par M. MARTINOT.

MES INSOUCIANCES.

AIR d'Albaneze: *Eh ! qu'eſt-c'qu'ça m'fait à moi.*

QUE l'aquilon en furie,
Epouvante nos climats;
Qu'eſcorté de ſes frimats,
L'hyver vienne en compagnie:
Eh ! qu'eſt-c'qu'ça m'fait à moi?
Quand j'embraſſe ma Julie:
Eh ! qu'eſt-c'qu'ça m'fait à moi?
Quand je chante & quand je boi.

Que la femme de Valère
S'amuſe avec ſon voiſin;
Que du forgeron Vulcain,
Soit mari ſoit le confrère:
Eh ! qu'eſt-c'qu'à m'fait à moi?
Je ſuis un célibataire:
Eh ! &c.

Qu'Hypocrate & ſa brigade,
S'emparent du vieux Damon;

Que Clyſtorel & Purgon,
L'abreuvent de liqueur fade :
Eh ! qu'eſt-c'qu'à m'fait à moi ?
Jamais je ne ſuis malade :
Eh ! &c.

Que l'inſipide Glycère,
Paſſe ſes jours à plaider ;
Que ce dégoutant métier
Lui coute juſqu'à ſa terre,
Eh ! qu'eſt-c'qu'ça m'fait à moi ?
Je ne plaide qu'à Cythère :
Eh ! &c.

Que pour grimper au Parnaſſe,
Un Auteur s'épuiſe en vain ;
Qu'un Journaliſte inhumain,
Le déſeſpere & le laſſe :
Eh ! qu'eſt-c'qu'çà m'fait à moi ?
L'hypocrène eſt dans ma taſſe :
Eh ! qu'eſt-c'qu'çà m'fait à moi.
Quand je chante & quand je boi.

Par M. LE CAT D'ABBEVILLE.

A UNE COQUETTE.

AIR : *Du Vaudeville des deux Jumeaux.*

SERAIT-IL vain, belle Sophie,
Ce projet si cher à mon cœur,
De t'adorer toute ma vie,
De fixer par toi mon bonheur?
Ah! d'un avenir qui m'afflige,
Ecarte l'importun tableau,
Et laisse durer un prestige,
Si doux à la fois & si beau.

Quelle gloire, quel avantage
De baloter le sentiment?
Ah! le tourment d'un cœur volage,
Vaut-il la paix d'un cœur constant?
Reserve la coqueterie
Pour tous nos merveilleux du jour:
Et garde à mon ame attendrie,
La foi du véritable amour.

Jouis de l'hommage sincère
Que tout cœur rend à la beauté ;
La nature te fit pour plaire,
Ce n'est qu'un tribut acquité.
Partage ainsi la récompense
Qu'on doit obtenir en aimant :
Aux autres donne l'espérance,
Et le plaisir à ton amant.

Mais je te vois rire, friponne ;
De mes desirs intéressés :
Et peut-être, quand j'en raisonne,
Déja mes beaux jours sont passés.
Eh bien, suis la loi qui t'entraîne
Aux erreurs de la nouveauté,
Mais laisse moi baiser la chaîne
Où j'attache ma liberté.

Sois coquette, ingrate, infidèle ;
Sensible & tendre tour-à-tour :
Mes yeux te verront toujours belle ;
Ils ont le bandeau de l'amour.

Des tourmens de la jalousie,
Tache au moins de me soulager;
Et daigne m'avertir, Sophie,
Un quart d'heure avant de changer.

Par M. SIMON, de Troyes.

L'ÉLOGE

L'ÉLOGE DU REGARD.

AIR : *Ah ! sans vous, sans vous ma Lisette.*

LES femmes vantent ma figure,
On dit mes traits intéressans :
Mon air, ma taille, ma stature,
Ont aussi mille partisans ;
Mon esprit, ma voix, mon sourire,
Obtiennent leur éloge à part ;
Mais ce que surtout on admire :
C'est la beauté de mon regard.

Vous, Philosophe atrabilaire,
Pour qui rien ne se peint en beau ;
Vous à qui la nature entière,
Ne semble qu'un vaste tombeau :
Je vous plains de ne voir en elle,
Que les jeux d'un triste hasard,
Qu'elle est pour moi touchante & belle ;
Mais vous n'avez pas mon regard.

Nos champs reprennent leur parure ;
Quel ſpectacle délicieux :
Quand je regarde la Nature,
Mon âme eſt toute dans mes yeux ;
A ce bien dont elle eſt ravie,
Mes autres ſens ont peu de part,
Les plus doux plaiſirs de ma vie,
Ah ! je les dois à mon regard.

Du goût, du toucher, le preſtige
S'annonce en me faiſant la loi :
Une odeur m'atteint & m'afflige ;
Le bruit me frappe malgré moi ;
Sur mes ſens, chaque objet, chaque être ;
Commande, agit, ſans nul égard ;
Mais du monde entier je ſuis maître,
Quand je jouis de mon regard.

Je pourrais braver l'infortune
L'envie & ſes efforts puiſſans ;
Je me verrais ſans plainte aucune,
Privé de quatre de mes ſens.

Tous les maux de cet hémiſphère,
Ne hâteraient point mon départ;
Mais que faire, hélas! ſur la terre,
Si j'avois perdu mon regard?

Par M. DE BEAUMARCHAIS.

BIBLIOTHECA

BOUTADE CONTRE LA RAISON.

AIR : *Avec les jeux dans le Village.*

ÉLOIGNE toi, raiſon cruelle,
Eh ! que t'importe mon erreur ?
Si mon amante eſt infidelle,
Tu dois le cacher à mon cœur.
Reſpecte mes douces chimères,
De l'amour j'aime le bandeau :
Trop malheureux ſi tu m'éclaires,
Ne m'offre jamais ton flambeau.

Tu vantes beaucoup la ſageſſe,
Où ſont les heureux qu'elle fait ?
Nous arrivons à la vieilleſſe,
Privés des biens qu'elle promet.
Les plaiſirs ſuivent la folie,
Le noir chagrin eſt ſur tes pas ;
Ah ! dans le chemin de la vie,
Heureux qui ne t'apperçoit pas.

Par M. CUINET D'ORBEIL.

REGRETS.

AIR : *Dans nos déſertes campagnes.*

LOIN de l'Amant que j'adore,
La nature eſt morte pour moi :
A regret je vois l'aurore ;
Les bois me cauſent de l'effroi.
Si je vois deux tourterelles
Se livrer à leurs deſirs,
Je ſens des peines cruelles ;
Mon cœur gémit de leurs plaiſirs.

Au don de plaire inſenſible,
Ma béauté cauſe mon ennui.
Je voudrais qu'il fut poſſible
De n'être belle que pour lui.
Mon cœur honteux de ſéduire ;
Tout autre que mon Berger ;
Regretterait un ſourire ;
Qu'un autre aurait ſu m'arracher.

Par Madame le Comteſſe de M***.

A MADEMOISELLE B***.

Qui, dans une partie de Campagne, s'était habillée en Cavalier.

AIR : *Mon petit cœur à chaque instant soupire.*

De notre sexe, usurpant la parure,
Tu viens t'asseoir au rang de nos bergers;
Et de Vénus tu laisses la ceinture,
Pour te couvrir d'ornemens étrangers.
Non. Tu n'es pas ce que tu veux paraître;
De ce secret perçons l'obscurité;
Mes yeux trompés peuvent te méconnaître;
Mon cœur ému, me dit la vérité.

Viens, en quittant ces parures légères,
(Filles du goût, du luxe & des beaux arts,
D'un sexe aimable, ornemens trop vulgaires;)
Sous le plumet t'offrir à nos regards:
Tes agrémens, cet heureux don de plaire,

Qui, sur tes pas, attirent tous les cœurs,
Et tes beaux yeux ont trahi ce mystère,
Et démenti ces charmes imposteurs.

Une autre fois si tu veux nous surprendre,
Et t'amuser de tout notre embarras,
Sois plus prudente : & prend soin de défendre,
Aux ris, aux jeux, de voler sur tes pas:
On sent des Dieux la main toute-puissante,
Sans que nos yeux puissent les entrevoir;
Comme eux, sans doute invisible & présente,
La beauté doit exercer son pouvoir.

L'Amour se plaît à ces métamorphoses,
Tantôt Alcide, oubliant ses travaux,
Tresse en riant des guirlandes de roses,
Et près d'Omphale est armé de fuseaux;
Tantôt ce Dieu, de la tendre Herminie,
Couvre de fer les membres délicats;
Amour, amour, qu'elle étrange manie,
Fais la marcher à de plus doux combats.

Tu nous séduis, soit qu'avec nos bergères
Aux champs, aux bois tu ranimes nos jeux,

Soit qu'adoptant nos modes paſſagères,
En Cavalier tu ſurprennes nos yeux :
Jeune Aglaé, ſi ma muſe eſt ſincère,
Ce changement eſt tout en ta faveur ;
Car ſi l'amour doit y gagner un frere,
Tu dois priver les grâces d'une ſœur.

ANONIME.

LE TRAIN DE VIE D'UN CAMPAGNARD.

AIR : *La bonne aventure, ô gai, &c.*

DES Rois je me crois l'égal ;
Sous mon toît champêtre,
N'y voyant aucun rival,
Je ceſſe de l'être.
Sans biens & ſans dignité,
Je ne rends qu'à la beauté,
Ma foi, mon hommage, ô gai!

Où l'Amour eſt ſuzerain,
Tout eſt en franchiſe.
Sur les terres du voiſin
La chaſſe eſt permiſe ;
Mais chez le ruſé chaſſeur,
Le lendemain en douceur,
On prend ſa revanche, ô gai!

Chez nos égaux, l'amitié
Souvent nous raſſemble :

J'y vais ſans être prié,
Lorſque bon me ſemble;
Je plais ſans faire ma cour,
Et ie prétends qu'a ſon tour,
Mon voiſin voiſine, ô gai!

S'il conte ſes faits divers,
J'écoute & j'admire;
Mais s'il parle proſe ou vers,
J'ai ſoin de lui dire:
Voiſin, alte-là! tout doux!
On s'y connait mieux que vous.
Parlons bagatelle, ô gai!

Par M. DE LA LOUPTIERE.

LES BAISERS.

Imitation du Vivemus, mea Lesbia, &c. *De Catulle.*

AIR: *Il pleut, il pleut, Bergère.*

VIVONS, ô ma Julie!
Jurons d'aimer toujours;
Le printems de la vie
Est fait pour les amours.
Si l'austère vieillesse
Condamne nos desirs,
Laissons-lui sa sagesse,
Et gardons nos plaisirs.

L'astre dont la lumière
Nous dispense les jours,
Au bout de sa carrière,
Recommence son cours.
Quand le tems, dans sa rage,
A flétri les appas,

Les roſes du bel âge,
Ne refleuriſſent pas.

D'une pudeur farouche,
Fuis les déguiſemens:
Viens donner à ma bouche
Cent baiſers raviſſans....
Mille autres.... Poſe encore
Sur mes lévres de feu
Tes lévres que j'adore....
Mourons à ce doux jeu.

De nos baiſers ſans nombre,
Le feu rapide & doux,
S'échappe comme l'ombre,
Et paſſe loin de nous:
Mais le ſentiment tendre
D'un heureux ſouvenir,
Dans mon cœur vient reprendre
La place du plaiſir.

Si nos vives tendreſſes
Irritent les jaloux,
Par mille autres careſſes,

Rions de leur courroux :
Qu'Amour les multiplie,
Pour ne rien regretter,
Et que l'œil de l'envie,
Ne puisse les compter.

Par M. SIMON, de Troyes.

JADIS ET MAINTENANT, VAUDEVILLE.

AIR : *On compterait les diamans.*

Jadis rarement on donnait
Des préceptes sur la sagesse,
Et malgré cela l'on voyait
Chacun la pratiquer sans cesse ;
Maintenant en fait de vertus,
Nos Auteurs ne peuvent se taire,
Mais on ne les pratique plus.
C'est moins embarrassant à faire.

Jadis, les époux à trente ans,
Grands amis de dame Nature,
Avaient fait fix à sept enfans
D'une très-robuste encolure.
Maintenant, Messieurs nos maris,
Plus modestes sur cette affaire,
Sans le secours de leurs amis,
Ne peupleraient jamais la terre.

Jadis, le ris des Spectateurs,
De sœur Thalie ornait la scène;
A chacun arracher des pleurs,
Etait l'emploi de Melpomène:
Ce n'est plus cela *maintenant*,
(Car tout change dans notre empire;)
Notre comique est larmoyant,
Et notre tragique fait rire.

Jadis, on voyait nos ayeux,
Dans leurs repas pleins d'allégresse,
Souvent indécens, mais joyeux,
En chantant, narguer la tristesse.
Maintenant dans nos soupés fins,
Où toute indécence est bannie,
Avec des beaux esprits *divins*,
Spirituellement on s'ennuye.

Jadis, la très-grave Thémis,
Ne se servait de sa balance
Que pour mieux distinguer le prix,
Et du crime & de l'innocence.
Maintenant, variant ses mœurs,

Elle ne la met en uſage,
Que pour peſer l'or des plaideurs,
Qui veulent avoir ſon ſuffrage.

Jadis, tout bonnement, chacun
Deſirait tenir de ſon père,
Le ſens, qu'on appelle *commun*;
Quoiqu'hélas! il ne le ſoit guère.
Maintenant, mépriſant ſes loix,
Chacun pour *l'eſprit* l'abandonne;
Dans peu de tems même, je crois,
On ne le verra chez perſonne.

Les ſexagénaires, *jadis*,
Ignoraient la mélancolie,
Et fêtans les jeux & les ris,
Suivaient les loix de la folie.
Maintenant, que c'eſt différent!
A quarante ans las de la vie,
Nous voyons des ſots très-ſouvent,
Se tuer par philoſophie.

Jadis, le français, très-léger,
Regardait comme un eſclavage,

D'être un mois entier ſans changer
De ton, de modes & d'uſage.
Maintenant plus fidelle aux choix
Qu'il fait, & beaucoup moins volage,
Il chérit *Jeannot* ſix grands mois,
Et *Malbrough* encor davantage.

Par M. BODKIN.

LA DIFFÉRENCE.

AIR : *C'eſt un Enfant.*

FILLETTE avant le mariage
Eſt un exemple de vertu :
On la croit, à ſon maintien ſage,
Un Ange du Ciel deſcendu ;
Comme à la liſière,
Auprès de ſa mère,
La pauvre enfant baiſſe le ton ;
C'eſt un mouton.

Fillette après le mariage
Ne ſe borne plus aux ſoupirs :
On la voit, dans le fort de l'âge,
Donner l'eſſor à ſes deſirs ;
Rien qui la retienne,
Son cœur ſeul la mène,
Fillette alors hauſſe le ton :
C'eſt un dragon.

Par M. MARÉCHAL.

LE BAC.

AIR : *Dans ces déſertes campagnes;*

DÉJA la nuit, de ſes voiles
Avait enveloppé les cieux,
Et la clarté des étoiles,
Du ſoleil remplaçait les feux;
Dans le feuillage immobile,
Zéphir était arrêté,
Tout dormait, calme & tranquille;
Mon cœur ſeul était agité.

Sur la ſurface tremblante,
D'une onde paiſible en ſon cours,
Je voguais avec l'Amante
Qui peut ſeule embellir mes jours.
L'eau fugitive & volage,
De ſes traits pleins de douceur,
Ne préſentait point l'image,
Mais je la portais dans mon cœur.

De sa taille de Déesse,
Je pressais les contours heureux;
Je sus même, avec adresse,
Tromper les regards curieux,
Un baiser rempli de flâme
Rendit mes vœux satisfaits;
Il a passé dans mon âme,
Et c'est pour n'en sortir jamais.

A présent, en vain j'implore
Les douceurs d'un léger sommeil;
Ton baiser trop frais encore,
Jeune Eglé, hâte mon réveil;
De mon infortune extrême,
Quel est l'effet rigoureux?
Faut-il donc que plus je t'aime,
Plus je devienne malheureux?

Par M. LALLEMAND.

ROMANCE.

AIR : *Malbrough s'en va t'en guerre.*

AMOUR tu connais celle,
Que mon cœur, mon cœur me rappelle!
D'une ardeur mutuelle
Tu ſçus nous enflammer.

Tu ſçus nous enflammer,
Il eſt ſi doux d'aimer
D'entendre & de voir celle
Que mon cœur, mon cœur me rappelle!
Qu'à vivre éloigné d'elle,
Ne puis m'accoutumer.

Ne puis m'accoutumer,
Las! me ſens conſumer
Dans l'abſence de celle
Que mon cœur, mon cœur me rappelle!
D'une douleur mortelle
Amour viens la calmer.

Amour viens la calmer,
Et pour me ranimer,
Retourne près de celle
Que mon cœur, mon cœur me rappelle!
Dis que toujours fidelle,
Ne veux jamais changer.

Ne veux jamais changer,
Jamais me dégager,
De la chaîne de celle
Que mon cœur, mon cœur me rappelle!
Que n'ai loin de ma belle,
Plaisir que d'y songer.

Plaisir que d'y songer,
Pour me dédommager
Du mal de ne voir celle
Que mon cœur, mon cœur me rappelle!
Dis-lui, qu'un mot seul d'elle
Pourrait me soulager.

Pourrait me soulager,
Sois notre messager.

Cours annoncer à celle
Que mon cœur, mon cœur me rappelle!
Que tant douce nouvelle,
Saura me consoler.

Saura me consoler,
Tu vois mes pleurs couler;
Dis que meurs loin de celle
Que mon cœur, mon cœur me rappelle!
Puis viens à tire d'aile,
D'un mot me rassurer.

D'un mot me rassurer;
Mais sans plus différer,
Revole, Amour, vers celle
Que mon cœur, mon cœur me rappelle!
Plus longtems de ma belle,
Ne veux te séparer.

Par M. CROIZETIERE, de la Rochelle.

COUPLETS AU ROI.

Chantés dans une fête militaire.

AIR : *De Joconde.*

VOLTAIRE a chanté les Henris;
Sur le ton des Orphées;
Que ne puis-je chanter Louis,
Comme les doctes Fées.
Si je n'atteins pas les accords,
De ces Dieux du Parnasse;
Du moins sensible à mes efforts,
Son cœur me fera grace.

Il égale dans son printems,
Titus & Marc-Aurèle;
Comme eux, il marque ses instans
D'une faveur nouvelle:
Le desir de notre bonheur,
Jusques en ses yeux brille;
Et la France n'est pour son cœur,
Qu'une seule famille.

Sage

Sage, il a vu dans ses Etats,
Des portes de l'aurore,
Voler les plus grands potentats
Dont le trône s'honore (1),
Il a signalé ses bienfaits,
Sur la terre & sur l'onde:
Un Prince qui donne la paix,
Est le maître du monde.

Parmi les Héros immortels
Du nouvel hémisphère,
Il est placé sur des autels,
Comme un Dieu tutélaire:
De ces sages, de ces vainqueurs,
Surpassons les exemples;
Sujets fidèles, dans nos cœurs
Elevons lui des temples.

Portons ensemble & tour-à-tour
Une santé si chère;
La vérité comme l'amour,

(1) L'Empereur Joseph II, & le grand Duc de Russie.

Jaillit du fond du verre ;
Chantons ce tendre rejetton ;
L'eſpoir de cet empire ;
L'encens qu'on adreſſe au bouton ;
La roſe le reſpire.

Par M. l'Abbé DOURNEAU.

LES REGRETS DE LAMECH,

ROMANCE.

AIR : *Mon destin auprès de Climène.*

AVANT le déluge effroyable,
Qui jadis la terre inonda,
Lamech, au pied d'un vieil érable,
Regrettait ainsi Melida.

» Elle n'est plus la tendre épouse
» Digne objet du feu le plus beau :
» La mort, de mon bonheur jalouse,
» L'a précipitée au tombeau.

» Devais-tu donc, mort inhumaine,
» Terminer sitôt son destin ?
» Hélas ! de trois siecles à peine,
» Elle venait de voir la fin.

» Un demi siecle pour la belle,
» Mon cœur sensible soupira,

» Mais bientôt, distingué par elle,
» Un demi siècle il espèra.

» Pourquoi m'eut elle fait attendre?
» Mon hommage lui plut d'abord;
» Il ne s'agit que de s'entendre,
» Et l'on est promptement d'accord.

» Un siècle ensemble nous vécûmes;
» Un siècle, en aimant, n'est qu'un jour;
» Soixante & dix enfans nous eûmes,
» Et tous aussi beaux que l'amour.

» Mais cette jeune infortunée,
» Presque en naissant devait périr;
» Ainsi, dans une matinée,
» On voit la fleur naître & mourir.

» Faut-il que pour nous, de la vie,
» Brille si peu le clair flambeau?
» Faut-il qu'elle nous soit ravie,
» A peine sortis du berceau?

Chez nos Patriarches illustres,
Près de neuf siècles on vivait,

Sous le poids de quatre vingt lustres,
A son printems on se croyait.

Du bon Lamech, tel était l'âge,
Je ne blâme point sa douleur,
Ma muse, quoiqu'un peu volage,
N'insulta jamais au malheur.

Mais à la plus longue vieillesse,
Si l'on parvenait aujourd'hui,
On aurait le peu de sagesse
De se lamenter contre lui.

Par M. le Ch. DE CUBIERES.

LES DEUX SIECLES.

AIR : *Robin ture lure.*

Du siècle de nos ayeux,
Pour qui s'en fait la peinture;
Le nôtre doit à ses yeux,
Ture lure,
Sembler la caricature,
Robin ture lure, lure.

L'un fut grand, l'autre est petit;
C'est une vérité sure;
Le goût, le talent, l'esprit,
Ture lure,
Sont à petite mesure,
Robin ture lure, lure.

L'éloquence assez souvent,
Faisait tonner sa voix pure,
La nôtre n'est que du vent,
Ture lure,

Du babil & de l'enflure,
Robin turelure, lure.

Un air grave, un esprit droit,
Ornaient la magistrature,
Nos robins, quand on les voit,
Turelure,
Font dire par leur tournure,
Robins turelure, lure.

Par le savoir, les Abbés
Visaient à la prélature;
Mais nos jolis Sigisbés
Turelure,
Ne passent pas la tonsure,
Robin turelure, lure.

Sur notre scène étaient peints,
Héros de grande stature;
Mais les nôtres sont des nains,
Turelure,
Tout remplis de bouffissure,
Robin turelure, lure.

Molière fit des portraits,
Et les fit d'après nature,
Ce sont pour nous trop grands traits;
Turelure,
Nous peignons en mignature,
Robin turelure, lure.

L'Amour était un roman
De dix tomes de lecture,
Nous aimons le dénoûment,
Turelure,
Nous l'avons mis en brochure;
Robin turelure, lure.

Il n'est donc plus rien de grand;
C'est ce qu'il faut en conclure;
J'en excepte cependant....
Turelure,
Les boucles & la coëffure,
Robin turelure, lure.

Par M. DE LA CHABEAUSSIERE.

ROMANCE.

AIR : *Que ne suis-je la fougère.*

LIEUX que chérissait Hortense ;
Lieux témoins de mon bonheur,
Quelle affreuse différence,
Vous présentez à mon cœur !
Si vous voulez sur ma vie,
Répandre quelque douceur :
Offrez moi l'ombre chérie,
De l'objet de ma douleur.

C'est ici, sous cet ombrage ;
Que l'idole de mon cœur
Reçut le premier hommage ;
De la plus constante ardeur ;
Je soumis à son empire,
Mes sentimens & mes jours.
Souvenir qui me déchire !
Ah ! tourmentez-moi toujours.

Tu me promis, chere Hortenſe,
D'errer toujours près de moi.
Je crois ſentir ſa préſence...,
O toi que j'aime, eſt-ce toi?
Ce ſouffle qui me careſſe,
Qui fait treſſaillir mon cœur;
Eſt-ce vous, ô ma maîtreſſe!
Dieux laiſſez moi mon erreur.

Par M. DE FRESNEY, de Strasbourg.

LES CARACTERES DE L'AMOUR (1).

AIR : *On compteraie les diamans.*

L'AMOUR, cet aimable enchanteur,
Comme Janus, a deux visages,
Il change d'esprit, de couleur,
Avec l'objet de nos hommages;
L'Amant sensible & langoureux,
Dit qu'il est blond comme Louise;
Je le vois brun dans tes beaux yeux,
Et je souris de sa mépriſe.

C'est un simple & timide enfant,
Sous le mouchoir d'une Bergère,
Sous le tien, c'est un Dieu puissant
Qui brûle le cœur qu'il éclaire:

(1) Ces Couplets furent faits pour une jolie femme, qui démendait à l'Auteur si l'Amour était blond ou brun.

Cet enfant, Dieu si séduisant,
Est fier chez la Duchesse altière;
Triste & pompeux près d'un traitant.
Mais dans mon cœur il est sincère.

Par M. BOURIGNON DE SAINTES.

LE BUVEUR DE VIN AU BUVEUR D'EAU.

AIR : *Vive le vin, vive l'amour.*

VERSE Catau, verse du vin;
Buvons ensemble, & buvons plein;
Foin du rimeur mélancolique
Qui chante d'un gosier étique,
L'eau qu'il appelle son nectar:
Prêtez Langon, Beaune & Pomar;
Votre sève à mon chant bacchique.

Les Grecs, aux muses, pour voisin;
Ont donné le patron du vin;
Pegaze & l'âne de Silène,
S'abbreuvent dans l'eau d'Hipocrène;
Quand les neufs Muses & Phœbus,
Assis à table avec Bacchus,
Trinquent long & tout d'une haleine.

Avec Boileau, Chapelle allait,
S'énivrer dans un cabaret;

Voyez à Seaux où tout enchante,
Au sein d'une fête brillante,
Accourir la Fare & Chaulieu;
Ils célèbrent leur demi-dieu,
Et la Tocane pétillante.

Pourquoi parler de ces damnés,
D'Anaxagore & de Thalès?
Dans la Bible, moi je veux lire,
J'y vois que Dieu, dans un jour d'ire,
Noya dans l'eau le genre humain,
Et donna le secret du vin,
A Noë pour le reproduire.

Rimeur à l'eau, tu dis que l'eau
Servit à Vénus de berceau;
Un fait plus joyeux m'intéresse,
Lorsque Mars prit à la Déesse,
Ce que ne trouva plus Vulcain;
Mars était en pointe de vin,
Vénus ayait un grain d'ivresse.

Qu'on dise après que Cupidon,
Allume dans l'eau son brandon.

Ce Dieu de sa flamme érotique,
Avive la liqueur bacchique,
Et ses feux on hume en buvant,
Verse Catin, & dans l'instant,
Je te le prouve sans réplique.

Sais-tu pourquoi notre voisin,
L'Anglais met de l'eau dans son vin;
Moi je te résous ce problême,
En contrariant ton système,
C'est que Suffren & Rochambeau,
Dans leur vin n'ont pas mis de l'eau.
Amans, Guerriers, buvez de même.

Par M. GIRAUD.

LA POMME DU CLOS TOUTAIN.

C'eſt un Payſan qui raconte ſon avanture.

AIR : *Avec les jeux dans le Village.*

L'AUT-HIER, j'étais tout ſeul d'homme;
Avec ma mie au clos Toutain.
La, nos quat-zyeux ſus une pomme,
S'en vont ſ-ficher, com-par inſtinct.
Mais, palſembleu : c-bieau fruit à peinde;
L'item était de l'aller charcher.
Y ſemblait défendu d-l'aveinde :
L'ábre était haut com-un clocher.

Vla qu-tout d'abord j'-prends mon eſcouſſe;
Diſant: Mamour, faut la cueilli.
Nani ſ-fait-elle, & pi ſ-tremouſſe;
Non n-va pas là, tu m-fais frémi.
Nonobſtant ce, j-quitte, j-m'échappe;
J-fais peur à ſtell-là qui m'aim-bien.
J-grympe au pommier, j-vois le fruit, j-le happe,
Pi j-degringole, en moins de rien.

Mais n-vla-ti pas qu-ma tendre amie,
D-vers qui tout dret je m'achemini,
Eſt quaſi morte, en agonie,
Pour la frayeur que j-ly cauſi.
Alle était là toute étendue,
L-bras allongé, tourné vars moi;
D-mon ſeul côté portant la vue;
Diſant pour tout, mon Roi! mon Roi!

Moi que vla tout plein de rpentance,
Dans ſa main droite j-boute l-fruit;
En lui diſant: ma ptite Hortence,
R-viens à toi, prend, & n-fais pas d-bruit;
Là voyais com-alle eſt moutonne,
Et qui fait bon d'êt'-généreux!
Colin, m-dit-elle, j-te l-pardonne....
Et pour ma pomme j'en eus deux.

Par M. FÉLIX NOGARET.

A LA ROSE.

AIR : *Vermeille Rose.*

ROSE charmante
Crois sur ton arbuste agité ;
Pour mon Amante
Je t'ai planté ;
Glisse au fond de son cœur ;
Par ton odeur
Touchante,
Un sentiment de volupté ;
Si l'on te cueille,
A ses petits doigts faits au tour ;
Sous chaque feuille
Offre un Amour.

Par M. LALLEMAN.

LES VRAIS PLAISIRS.

AIR : *Il est toujours le même.*

JE ne veux point des faveurs de Bellone ;
Le jour, la nuit,
Trop de tourmens les suit :
Si l'Amour & Bacchus, lorsque Jupiter tonne,
Viennent à mon secours,
Raniment mes discours,
Je ne veux point des faveurs de Bellone.

Pour les Héros qui recherchent la gloire ;
Le seul honneur,
N'est pas le vrai bonheur.
S'il est beau d'être inscrit au temple de mémoire,
Il est d'autres desirs,
Et de plus doux plaisirs.
Pour les Héros, &c.

Boire à long traits & courtiser les belles ;
Ami, crois moi,

C'eſt leur plus bel emploi :
Tous les goûts deſtructeurs ſont des erreurs mortelle
Leurs exploits les plus doux,
Sont lorſqu'ils peuvent tous
Boire à longs traits, &c.

Si l'on me dit d'encenſer la fortune :
Tous ſes appas
Ne me ſéduiſent pas,
Son éclat eſt trompeur, ſouvent il importune ;
Je vois pour les mortels
De plus dignes autels,
Si l'on me dit, &c.

Loin de Bellone & l'aveugle Déeſſe ;
On eſt heureux,
Si l'on borne ſes vœux ;
Je n'aime point un ſort qui tourmente ſans ceſſe ;
Je préfère l'Amour
Et Bacchus à ſon tour,
Loin de Bellone, &c.

Si quelque ennui vient aſſaillir mon ame ;
Si la langueur

S'empare de mon cœur,
Je m'occupe aussi-tôt de l'objet de ma flame:
Et si je vois Eglé,
Je ne suis plus troublé,
Si quelque ennui, &c.

Si pour Eglé, trop de soin me fatigue;
Dans le repos
Je prends des sens nouveaux;
L'Amour cède un instant, & loin de toute intrigue;
Je trouve dans le vin,
Un restaurant divin,
Si, pour Eglé, &c.

Aimons, buvons & n'ayons d'autre envie;
A ces plaisirs
Bornons tous nos desirs;
C'est le plus doux destin que nous offre la vie;
Peut on s'y refuser?
Mais, sans en abuser,
Aimons, buvons & n'ayons d'autre envie.

Par M. PÉCARD, d'Avignon.

LA RÉSIGNATION ÉPICURIENNE.

AIR : *Que ne suis-je la fougère.*

RÉDÉ m'est presque ravie,
Mais je suis bien convaincu,
Qu'un sage au quart de sa vie,
Doit avoir déjà vécu:
Couché sur un lit de roses;
En paisible Epicurien,
Je desire peu de choses,
Et je ne regrette rien.

On ne voit plus de ma lyre,
Découler des vers d'amour:
Mais ceux qu'Ovide soupire,
Je les redis nuit & jour:
Rassasié sans ivresse,
Et fidèle par ennui,
J'aime à présent ma maitresse,
Sans aimer celles d'autrui.

Les deux coudes sur la table,
Vainement je me promets
De contenter l'hôte aimable,
Qui la surcharge de mêts;
Je guette une faim légère,
Comme un malade en repos;
Guette un rayon de lumière,
Au travers de ses rideaux.

Lorsque la goutte me frappe,
D'un invisible poignard,
Vers le buste d'Esculape,
Si je tourne un seul regard,
Ce n'est pas que je me livre
Au doux espoir de guérir;
Je ne cherche point à vivre,
Je cherche à ne point mourir.

Contrebandier d'Amathonte,
J'ai fait des larcins divers,
Mais Vénus fut par trop prompte,
A charger mes pieds de fers.
Qu'importe que je me traîne

Avec un peu plus d'effort?
Je trouve, en cachant ma chaîne,
A commercer dans le port.

Si la mort eſt aſſez bonne,
Avant de m'en dégager,
Pour ſouffrir qu'Amour me ſonne
Le quart d'heure du Berger;
Je deſcendrai d'un air brave,
Dans ma dernière maiſon,
Comme aujourd'hui dans ma cave;
Pour y perdre la raiſon.

Par M. DE PIIS.

LE MENTON.

AIR : *Avec les jeux, dans le Village.*

QU'UN Amant dans sa folle ivresse,
Du caprice écoutant les loix,
Vante le port de sa Déesse,
Ou les doux charmes de sa voix ;
Qu'un autre aime un sourire tendre,
Un nez en l'air, un air fripon :
Pour moi, mon choix va vous surprendre :
Rien ne me plaît tant qu'un menton.

Quand je vois, autour d'une table,
Vingt convives à l'unisson
Former un concert délectable,
Par le mouvement du menton ;
Cette cadence enchanteresse
Pénètre mon cœur malgré moi ;
Et je repete avec ivresse :
Menton, point de plaisir sans toi.

Je n'aime pas l'architecture
De ces mentons bien allongés,
Qui, par leur bizarre structure,
Semblent faire la guerre au nez;
Un menton, comme j'en souhaite,
Doit être arrondi par l'amour,
Pour que les ris, dans sa fossette,
Fixent à jamais leur séjour.

Est-il de plus tendre caresse,
Qu'un baiser pris sur un menton,
Où le duvet de la jeunesse,
Du lys imite le bouton?
Mais si ce baiser est trop tendre,
Que la bouche, témoin discret,
S'entr'ouvre alors pour l'aller prendre;
Et se ferme pour le secret.

Oui, c'est à la grâce piquante
Au contour moëlleux d'un menton;
Qu'une voix divine & touchante,
Doit tout le prix d'une chanson.
La bouche lui doit son sourire,

C'eſt par lui qu'il eſt plus flatteur ;
Pour moi, ſur le menton d'Elvire,
Je crois voir écrit mon bonheur.

De Pâris le tendre ſervage
Qui mit les murs de Troie en feu ;
D'un joli menton fut l'ouvrage,
D'un menton comme on en voit peu.
Moi, je connais plus d'une Héléne
Telle qu'Aſpaſie & Ninon,
Qui, dans la Grèce, auraient ſans peine
Immortaliſé leur menton.

Lorſque la jeune Coralline
Court interroger ſon miroir
Pour orner ſa peau blanche & fine
D'une mouche, d'un luiſant noir ;
Docile aux ſoins de ſa parure,
Sa main la place ſur le front ;
Mais l'art vient dire à la nature
Qu'elle ſied bien mieux au menton.

L'an paſſé, la fidèle Hortenſe
Choiſit le Chevalier Saint Fonds,

Séduite par la reſſemblance,
Des goûts, des cœurs & des mentons;
L'Amour fit les frais de la fête,
L'Hymen les vit-il ſans dépit?
Le cœur commença la conquête,
Et le menton ſeul la finit.

Par M. C. de Lyon.

A MA CLORIS.

AIR : *Daigne écouter.*

LE Dieu du jour eſt deſcendu dans l'onde,
Il eſt heureux dans les bras de Thétis,
Le Dieu de Gnide à préſent fait ſa ronde,
Gare à ton cœur, ma charmante Cloris.

Dans tes beaux yeux il a choiſi ſes armes,
Il a bleſſé l'inſenſible Daphnis,
Ce Berger cède au pouvoir de tes charmes,
Gare à ton cœur, ma charmante Cloris.

Daphnis ſait plaire, & la nuit eſt obſcure,
Le deſir naît, tu trembles, tu frémis,
Il eſt preſſant, il touche à ta ceinture,
Ton cœur eſt pris, ma charmante Cloris.

Daphnis heureux, l'Amour vole à Cythère
Chanter victoire au jardin de Cypris,
Il va reſter ſur le ſein de ſa mère,
Ton cœur eſt pris, ma charmante Cloris.

ANONIME.

INVOCATION A L'AMOUR.

AIR : *Nous étions dans cet âge encore, &c.*

DIEU d'Amour, accorde ma lyre;
A la tendre Elvire
Porte mes accens,
Rends lui bien tout ce qu'elle inspire;
Mets la volupté dans mes chants.

De tes feux peins-lui tous les charmes;
Tes tendres allarmes,
Tes brûlans desirs,
Ton souris & même tes larmes;
Sois l'écho de tous mes plaisirs.

De ma lyre encor plus touchante;
Que ta main brûlante
Tire ces accens,
Ces soupirs, cette voix mourante;
De tes voluptés doux garans.

D'un bonheur que je n'ose dire ;
Porte au cœur d'Elvire
Le raviſſement :
Que mon luth ſous tes doigts ſoupire,
Tout ce que doit taire un Amant !

Par M. B.

LA PUDEUR DE QUINZE ANS.

AIR : *C'est la fille à Simonette.*

APPRIVOISANT l'innocence,
Bravez sa timidité ;
A l'aide de la décence,
Peignez lui la volupté.
Les roses viennent d'éclore
Sur son minois agité,
Et sa bouche se décore
Du souris de la beauté.

Lui parler n'est plus un crime,
L'Amour nous l'a pardonné ;
Son sein palpite & s'anime
Sous la gaze emprisonné.
Tous ses feux se font entendre,
Ses penſers sont des desirs,
Sait-elle quel parti prendre
Sur la route des plaisirs ?

Si son cœur, encor farouche,
Désirait vous repousser,
Soudain, punissez sa bouche
Par le plus tendre baiser;
Dans une grotte isolée,
Recherchez un demi jour;
La pudeur prend la volée
Sur les ailes de l'Amour.

Par M. COQUART.

L'AMOUR ET LES PARQUES.

AIR : *Du Vaudeville des deux Jumeaux.*

Au tems heureux de l'innocence,
L'homme vivait des milliers d'ans,
Les crimes de l'humaine engeance,
Fâcherent les Dieux tout-puissans :
Des Cieux les suprêmes Monarques,
Au lieu d'employer leurs carreaux,
Ordonnerent que des trois Parques,
L'Amour aiguisât les ciseaux.

Depuis, comme un vrai Cannibale,
Se jouant des humains tremblans,
L'Amour, sur sa meule fatale,
Aiguise, Hélas ! la faulx du tems :
Dumoins si les Dieux débonnaires,
Daignaient, par un juste retour,
Ordonner aux Parques sévères
De couper l'aîle de l'Amour !

Par M. MARÉCHAL.

AU TROU DE MA BOUTEILLE.

AIR : *Mon petit cœur à chaque instant soupire.*

BEAU petit trou, mes plus cheres délices;
A te fêter je consacre mes jours.
Si de mon cœur tu n'as pas les prémices,
Serais tu moins pour cela mes amours?
Non, tu verras que je serai fidelle,
Est-il sans toi d'agréable loisirs?
Va, je te jure une ardeur éternelle,
Crois, qu'à jamais tu feras mes plaisirs.

Cher petit trou, ta charmante ouverture,
N'a pas besoin d'ornement étranger.
A tous les yeux plaît la belle nature,
Qui te connaît ne peut te négliger.
Dans tous les tems, du héros & du sage,
Tu fis l'espoir & la félicité;
Et le vieillard, déja glacé par l'age,
Retrouve encor par toi la volupté.

Pour être heureux, des deux mains il faut boire,
C'eſt-là vraiment jouir comme les Dieux ;
Le bon Horace a célébré la gloire,
Il chanta bien, mais il but encor mieux ;
Anacréon, à l'ombre d'une treille,
Chanta le vin, les ris & les amours.
J'aime le trou de ma chère bouteille,
En le chantant je finirai mes jours.

Par M. BRIAND.

LES PREMIERS DÉSIRS DE PULCHERIE.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

HUMBLE lylas qui couronnez
Le ruiſſeau de cette prairie,
Inclinez-vous & devenez
Le confident de Pulchérie.

Vos boutons s'ouvrent tour-à-tour
Aux premiers rayons de l'aurore,
Du premier ſouffle de l'amour,
Moi j'ai ſenti mon cœur éclore.

Sur vous le printems vient d'agir;
Au printems je dois me ſoumettre;
Comme vous il me faut rougir,
Lorſque ſa ſève me pénètre.

Dans l'eau, du matin juſqu'au ſoir,
Vous réfléchiſſez votre image.
Moi je conſulte mon miroir
Cent fois par jour & davantage.

Mille enfans vont vous assaillir,
Etant si près de la grand'route.
Vous respirer sans vous cueillir
N'est pas dans leurs projets sans doute.

Aux caprices d'un tendre enfant,
Le hasard m'expose de même ;
On dit qu'il peut en badinant
Me causer un dommage extrême.

Pour un moment, petit lylas,
Agitez moins votre feuillage,
Quelqu'un viendrait-il pas à pas?
J'entends du bruit dans le bocage.

Je vois au-dessus du taillis
Briller le fer d'une houlette,
La nature m'offre un treillis
Entre vos bras, pour ma retraite.

C'est peut-être mon frere. Oh ! non.
Examinons encor : je gage
Que c'est le jeune Lysimon,
Ce beau berger du voisinage.

Le Ciel a ſu tout arranger,
Car je riſquais, (ſoyons ſincère),
De voir mon frère en étranger,
Je vois cet étranger en frère.

Rameaux, l'un de l'autre jaloux,
Soyez pourtant ma ſauve-garde;
Quand je l'obſerve, écartez-vous,
Mais joignez-vous quand il regarde.

Par M. DE PIIS.

LA GRANDE NICHÉE.

Traduction libre d'Anacréon.

AIR: *Des simples jeux de son enfance.*

SALUT Hyrondelle chérie,
Toi qui viens & pars tous les ans:
Toi dont l'agréable patrie
Semble être celle du printems.
L'été, de ton aile légère,
Tu fais le nid ingénieux,
Où, sous les plumes de leur mère,
Eclosent tes petits joyeux.

Quand, sur le déclin de l'automne,
L'aquilon vient à dessécher
Les fleurs de l'unique couronne
Que Flore a pris soin de cacher,
Tu fends l'air, &, d'un vol rapide,
Tu vas au-delà de nos mers,

Chercher, où ton instinct te guide,
Un abri contre les hyvers.

Chez moi l'Amour niche sans cesse:
Oui, l'Amour même, & maint petit
(D'oiseaux la plus maligne espèce)
Dans mon cœur ont placé leur nid.
Aux uns déjà la plume pousse,
L'autre à peine encor est formé;
De l'un je ressens la secousse,
L'autre en sa coque est renfermé.

Tel tient encore à sa coquille,
Qui du bec me donne des coups:
A qui mieux mieux chacun babille;
Aucun d'eux ne craint mon courroux.
Dans mon cœur cet essaim fourmille;
Et tour-à-tour amours grandis,
Deviennent pères de famille,
Dont je garde encor les petits.

Oh! quelle terrible nichée,
Recèle donc ainsi mon cœur!
Quelle ame ne serait touchée

De mon tourment, de ma douleur!
Dieux! quel remède à mon martyre
Me laisseriez-vous espérer?
A les loger comment suffire?
Je ne saurais pas les nombrer.

ANONIME.

LA COLERE DE LISE.

Couplets dialogués.

AIR : *Du Vaudeville du Maréchal.*

VOULEZ-VOUS m'impatienter?
Sur moi qu'oſez-vous attenter?
Ah! Monſieur, finiſſez de grace,
Et ſongez à me reſpecter!
— Liſe, pour vous faire écouter,
Fâchez-vous avec moins de grace.
Le courroux
A chez vous,
Entre nous,
Mille charmes:
Comment réſiſter à ſes armes?

—Mais vous continuez, je croi,
A me témoigner votre foi!
Si vous ne me laiſſez ſur l'heure,
Je m'en vais appeller à moi:

Ciel! vous redoublez mon effroi.
Sortez, sortez de ma demeure.
— Le courroux
A chez vous,
Entre nous,
Mille charmes:
Comment réſiſter à ſes armes?

— Que le traître eſt audacieux!
Voyez où ſe portent ſes yeux;
Sa main les ſuit... quelle Inſolence!
Et bien! que fait-il? ah! grands Dieux!
— A merveille! courage! au mieux!
Défendez bien votre innocence;
Le courroux
A chez vous,
Entre nous,
Mille charmes:
Comment réſiſter à ſes armes?

— J'ai beau crier me déſoler;
Rien ne peut donc vous ébranler?
Vous n'écoutez que votre ivreſſe;
Monſieur, vous me faites trembler!

Ah! je sens mon cœur se troubler:
N'abusez pas de ma faiblesse....
— Le courroux
A chez vous,
Entre nous,
Mille charmes;
Comment résister à ses armes?

— C'en est fait! vous avez vaincu....
Mais je garderai ma vertu;
Je n'ai nul reproche à me faire:
Assez longtems j'ai combattu.
— Çà, Lise, plus de tems perdu;
Qu'Amour appaise la colère....
Le courroux
A chez vous,
Entre nous,
Mille charmes:
Mais il faut déposer ses armes.

Par M. JAME[illegible]

LA REVERBÉRATION DU MIROIR.

AIR : *O ! ma tendre Musette.*

O DIEUX, à sa fenêtre,
Ma fenêtre répond !
Cent fois j'y vois paraître
Son minois blanc & rond,
Et lorsque je lui jure
Qu'elle me met en feu,
Le bruit d'une voiture
Emporte mon aveu.

D'écrire un mot, je grille ;
Mais si, par accident,
Elle est encore fille,
Sa mère ira grondant,
Et si c'est une femme,
Je cours risque & demi.
J'irrite, par ma trame,
Et l'époux & l'ami.

L'exemple d'Archimede,
Embraſant des vaiſſeaux,
M'indique le remede
Qui convient à mes maux;
Ce miroir que j'incline
Par ſon reflet malin,
Peut dire à ma voiſine,
Que je ſuis ſon voiſin.

Père de la lumière,
Officieux Soleil,
Et vous, Dieu de Cythère,
Par un effort pareil,
Au fond de cette glace,
Uniſſez-vous tous deux;
Prêtez à ſa ſurface
Votre éclat & vos feux.

Partez lueur mobile,
Partez, & dès l'inſtant,
Voltige dans l'aſyle
Decet aimable enfant.
Puiſqu'un ſort nous ſépare,

Sans lui cauſer d'effroi,
Devenez comme un phare,
En l'appellant vers moi.

Arrêtez-vous ſur elle,
Donnez lui dans les yeux;
Pour frapper ſa cervelle
Faites de votre mieux;
Et ſi ſon air farouche
Veut vous en impoſer,
Allumez ſur ſa bouche
La ſoif d'un doux baiſer.

Que votre éclair rapide
Deſcende un peu plus bas,
Sous ce mouchoir perfide
Qui cache tant d'appas.
Juſqu'à ſon cœur timide,
Gliſſez-vous pas à pas.
Las! la main qui vous guide,
Ne vous y ſuivra pas.

Que vois-je! elle me lance
En ſoufflant ſur ſes doigts,

Vingt

Vingt baisers d'espérance
Embarqués à la fois!
Serait-elle rebelle?
Oh! non: dans mon espoir
Je dis: c'est une belle
Que j'ai prise au miroir.

Par M. DE PIIS.

VAUDEVILLE

Composé en 1773 sur les courses de Madame la Dauphine dans sa bonne Ville de Paris, par le Doyen des Chansonniers de cette cité.

AIR : *Cela reviendra.*

SUR vos pas, élégante Dauphine ;
Nous courons ici comme des fous ;
Venez souvent voir Carlin, Argentine,
Arnoud, le Kain, & Corneille & Racine,
C'est bien fait à vous.

Vos regards ont conquis dans la Ville
Tous les cœurs, & c'est bien fait à vous ;
Vous offrant sur l'air d'un Vaudeville,
Un encens pur & qui n'est pas servile,
C'est bien fait à nous.

Nous disons tous, elle est adorable,
Ses yeux sont majestueux & doux :

Ne craignant pas d'être moins respectable,
Vous avez pris le parti d'être aimable,
C'est bien fait à vous.

Des peuples nous sommes le plus tendre,
Nous vous aimons, vous & votre époux,
Vous avez dit: par l'âme on peut les prendre,
Et vos deux cœurs à nous se font entendre,
C'est bien fait à vous.

Pour vous la France s'est enflammée,
Et voit quels sont vos projets sur nous.
Vous desirez d'être un jour surnommée,
Marie Antoinette la bien aimée,
C'est bien fait à vous.

Ce surnom devient héréditaire,
Ce sera celui de votre époux,
Ce fut celui de votre aimable mère,
Et ce sera le votre, je l'espere,
C'est bien fait à vous.

Par feu COLLÉ.

IMPROMPTU

Pour un Nicolas.

AIR : *Et voilà comme, & voilà juſtement.*

VOUS ſavez bien, mes chers amis,
Qu'il faut des coqs pour cocher les poulettes ;
Vous ſavez bien qu'il faut des nids
Pour loger auſſi leurs petits ;
Vous ſavez bien que nos fillettes
Forment des lacs où nous ſommes tous pris,
Et de ces nids, de ces coqs, de ces lacs,
L'amour a formé Nicolas.

Par M. le Ch. DE BOUFLERS.

CONSEILS A Mlle.

AIR : *Je connais un Berger discret.*

PARDONNEZ si, dans mes leçons,
Je prends le ton d'un sage.
Mettre la morale en chansons,
Ce n'est pas trop l'usage.
La flatterie a des appas,
La raison est sévère,
Mais l'une égarerait vos pas,
Et l'autre les éclaire.

On loue en vain votre beauté,
Si vous n'êtes modeste,
Ces attraits, cet éclat vanté,
Sont un présent funeste.
On peut séduire quelques fous
Par un bruyant délire ;
Mais pour vous, Elvire, pour vous,
Il faut un autre empire.

La modeſtie eſt pour vos traits
Un charme ineffaçable,
Qui, ſurvivant à vos attraits,
Vous rend toujours aimable:
Diſcrette & douce, un ſeul coup d'œil
Annonce ſa nobleſſe;
Elle a la fierté ſans orgueil,
La bonté ſans faibleſſe.

Elle donne au teint délicat,
D'une beauté naiſſante,
Ce coloris, ce doux éclat,
Qui la rend plus touchante;
Même en les cachant à nos yeux,
Elle ajoute à ſes charmes;
Mais ſes vertus encor plus qu'eux,
Nous font rendre les armes.

Pour mieux garantir ſes vertus,
Elle y joint la réſerve;
C'eſt elle qui donne à Vénus
La raiſon de Minerve.
Sa fierté même, en repouſſant

Les vœux d'un téméraire,
Vous rendra plus cher à l'Amant
Seul digne de vous plaire.

Comme la rose du printems,
Si brillante & si pure,
Beauté modeste est a quinze ans
L'honneur de la nature.
Son souris, ses moindres discours,
Tout en elle intéresse.
Est-elle esclave des amours?
Non, elle est leur déesse.

Par M. B.

LES SI,

VAUDEVILLE.

AIR : *Du Prévôt des Marchands.*

VOYEZ-VOUS un jeune impudent
Parler de tout insolemment ?
S'il déraisonne & qu'il s'obstine,
S'il affecte un ton de Seigneur,
Messieurs, aisément on devine
Que c'est un Clerc de Procureur.

Un homme est-il en habit noir ?
Parle-t'il avec désespoir ?
S'il veut corriger le Ministre
Et le Gouvernement Français,
Je vois bien à son air sinistre
Que c'est un faiseur de projets.

Dans une Eglise trouve-t'on
Une femme à double menton ?

Si sa démarche est insultante,
Et qu'elle ait un large panier,
Je dis: c'est une Présidente,
Ou la femme d'un Marguillier.

Lucidor est doux & mielleux,
Et tout lui semble merveilleux:
S'il gele sous un vestibule,
S'il vante un Marquis ignorant,
Ou bien un Comte ridicule,
A coup sûr c'est un postulant.

Par ses magnifiques habits,
Dorville brille dans Paris,
Cependant chacun l'abandonne;
Si l'on ne connait pas son rang,
S'il aime une vieille Baronne,
Je le nomme un vil intriguant.

Quand on entend un babillard,
Qui converse d'un ton mignard,
S'il flatte un chien & la maitresse,
S'il protege un Auteur tombé,

Si pour Frontin il s'intéreſſe,
On comprend que c'eſt un Abbé.

Lorſque ſur l'hiſtoire du jour,
Il ſe fait quelque calembourg,
Si c'eſt une pointe mal faite,
Elle vient de nos beaux eſprits;
De quelque prétendu Poëte,
D'un jeune oiſif, ou d'un commis.

Qui parle au ſexe féminin,
En langage grec ou latin;
S'il ne jure que par Horace,
S'il eſt toujours grave & rêveur;
S'il ne ſait rien faire avec grace,
Ne peut-être qu'un vieux Docteur.

Par M. DUCHOSAL.

PROJET D'ATTAQUE.

AIR : *De M. de Piis.* (Noté à la fin, N°. 1.)

NANON
Dit non
Sans ceſſe,
Mais j'entrerai,
Bon gré, malgré,
Avec un peu d'adreſſe,
En vainqueur,
Dans ſon cœur.

Lundi, je la diſpoſe,
En lui frédonnant maint couplet;
Où l'art, à bonne cauſe,
Enchaſſe ſon portrait.
Nanon, &c.

Mardi, je lui propoſe,
Comme par haſard, un œillet,

Voire même une rose,
Ou la fleur qui lui plaît.
Nanon, &c.

Mercredi, je m'impose
La loi de paraître distrait,
Et si Madame cause,
Monsieur reste muet,
Nanon, &c.

Jeudi, c'est autre chose;
C'est le jour où l'aveu se fait;
Et j'y joins une dose
De pleurs à grand effet.
Nanon, &c.

Vendredi, je me pose
Devant l'huis de son jardinet;
Chantant, à la nuit close,
Dessus mon flageolet.
Nanon, &c.

Samedi, je m'expose
A lui députer mon valet,

Avec deux mots de prose,
Qu'on appelle un poulet.
Nanon, &c.

Dimanche, je suppose
Qu'on doit me payer mon billet;
Et par un baiser, j'ose
Mériter un soufflet.
Nanon, &c.

Si Nanon s'indispose,
Voilà huit jours que je perds net;
Mais pour qu'elle compose,
Ce n'est pas un objet.
Nanon, &c.

En amour virtuose,
Suffit qu'avant le mois complet,
Je veux, sans quelle en glose,
Boire à son gobelet.

Nanon,
Dit non
Sans cesse,

Mais j'entrerai,
Bon gré, malgré,
Avec un peu d'adresse,
En vainqueur
Dans son cœur.

Par M. DE PIIS.

LE VISIONNAIRE.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

A GAUDET, le crédule Ariſte
Diſait un jour : le diable exiſte,
Je l'ai vu ſous l'air d'un baudet;
C'était hier dans ce bois ſombre...
Eh ! fi, Monſieur, reprit Gaudet,
Fi ! vous avez peur de votre ombre.

Par M. LALLEMAN.

A DÉLIE.

AIR : *Ce fut par la faute du sort.*

J'ai vu Délie, & chaque instant
Je voudrais ne voir que Délie.
Comme son regard est piquant!
Quelle est belle! quelle est jolie!
A prévenir tous ses souhaits,
Je mettrais mon bonheur suprême,
J'en ignore la cause... mais
On fait ces vœux-là quand on aime.

Lorsque l'astre du jour renaît,
Délie a toute ma pensée,
Dans mon cœur, quand le soir paraît,
Son image encor est tracée:
Le long du jour, dans mille objets,
Je ne retrouve qu'elle même,
J'en ignore la cause... mais
Voilà comme on est quand on aime.

Si le plus tendre sentiment
Peut un jour toucher ma Délie,
De vivre & mourir son amant,
Je ferai toute mon envie;
Si je n'ai rien, dans les regrets,
Il me reste à trainer ma vie.
Je m'égare peut-être... mais
Je ne puis aimer que Délie.

Par M. COLIN.

LA JEUNE FILLE.

AIR : *Dans ces désertes campagnes.*

IL n'eſt rien dans la nature,
De plus beau, de plus enchanteur,
Qu'une fille ſimple & pure,
Dans l'âge heureux de la pudeur :
Sans le ſavoir elle enflâme
Par mille attraits raviſſans,
Son nom ſeul éveille l'ame,
Son aſpect enivre les ſens.

Dans ſes yeux l'amour reſpire,
Sur ſon front ſiege la candeur ;
Sur ſa bouche un doux ſourire
Annonce la paix de ſon cœur.
Des fleurs fraîchement écloſes,
Elle a l'éclat & le prix :
Au pur incarnat des roſes,
Elle unit la blancheur des lys.

Son sein charmant sert d'asile
Et de trône à la volupté ;
Sa taille élégante, agile,
Joint la grace à la majesté:
Sa ceinture est la retraite
Des jeux & du doux plaisir ;
L'Amour y tient en cachette
Tous les traits brûlans du desir.

Au gré du zéphir folâtre,
On voit flotter ses blonds cheveux
Sur ses épaules d'albâtre,
Qu'ils caressent de leurs beaux nœuds ;
Une pudeur naturelle
Lui tient toujours lieu de fard:
Sans parure elle est plus belle
Qu'avec tous les secours de l'art.

Qu'elle parle ou qu'elle chante,
Rien n'est plus tendre que sa voix:
Cette voix douce & touchante,
Soumet tous les cœurs à ses loix.
Son esprit gai, sans malice,

Est vif & plein d'agrément :
Son humeur est sans caprice,
Et son cœur sans déguisement.

Pour remplir sa destinée,
Son Amant devient son époux :
L'Amour avec l'Hyménée
Vient de former des nœuds si doux.
Elle rit avec décence,
Et rougit de son ardeur :
Tendre époux, cette innocence
Est le garant de ton bonheur.

Par M. CROIZETIÈRE, de la Rochelle.

LE BAISER

AD LIBITUM.

AIR: *Daigne écouter.*

DEPUIS huit jours je suis absent, ma belle;
Tu me donnais quatre baisers par jour:
Eh bien, comptons! pour éviter querelle,
Voyons! combien tu dois à mon retour?

Selon Barême, il m'en faut au moins trente;
Suivant l'Amour, on les prend sans compter...;
Mais, qu'as-tu donc? ce nombre t'épouvante;
A ton humeur je veux bien me prêter.

Pour te complaire, oui, ma belle Mélite,
D'un seul baiser je me contenterai....
Un seul baiser & je te tiendrai quitte;
Mais laisse-moi le prendre.... où je voudrai.

Par M. MARÉCHAL.

A ZÉLIS.

AIR : *La foi que vous m'avez promise.* (Des deux Jumeaux.)

ZÉLIS, en vain votre malice
Veut s'égayer à mes dépens,
Et par un excès d'injustice,
Me refuser jusqu'à des sens;
Puisqu'il faut qu'ici je me vante,
Je puis vous jurer, entre nous,
Que mainte belle plus savante,
De moi dit moins de mal que vous.

Pourquoi, dans votre humeur badine,
Contre moi se tant prévenir?
Est-ce parce que sur ma mine
Vous n'avez pas lu le desir?
Desir de plaire est mon partage,
Et quand, dans toute son ardeur,
Il n'est pas peint sur mon visage,
Il faut le lire dans mon cœur.

Souvent, d'ailleurs, on se déguise;
Par-là d'une belle en un jour,
Quelquefois le dépit s'aiguise,
Et de ce dépit nait l'amour;
Pour que sa beauté soit séduite,
Tout Amant mesurant son feu,
Doit donner beaucoup dans la suite,
Mais dans l'abord promettre peu.

Deux roses, quelques violettes,
Peuvent charmer un cœur coquet;
On doit prodiguer les fleurettes,
Avant que d'offrir le bouquet;
C'est ainsi que je sais m'y prendre,
Et, s'il faut vous en avertir,
Je tâche de me faire entendre
Avant de me faire sentir.

Mais sur cette dispute neuve,
Je finis mes raisonnemens,
Et je m'offre à donner la preuve,
Pour remplacer les argumens.

A préſent, Zélis, mieux qu'une autre,
Vous pouvez lire dans mon cœur;
Laiſſez-moi conſulter le vôtre,
Si je dois y voir mon bonheur.

Par M. LALLEMAN.

AUX JEUNES FILLES.

AIR : *Je suis Lindor, &c.*

Dès que du tems la prompte avant-courière,
Fraîches Hébés, a sonné vos quinze ans,
Pliez bagage à l'insçu des mamans;
Prenez la poste & partez pour Cythère.

L'Hymen est là qui vous guette au passage;
Belles, fuyez sa rencontre avec soin;
Mais, s'il vous voit, saluez-le de loin.
C'est un tyran: craignez son esclavage.

Les postillons vous montreront la route:
Vous trouverez des relais deux à deux,
Qui, sans broncher, vous conduiront au mieux
Droit au palais du Dieu qui ne voit goutte.

Vous y verrez dans d'aimables retraites,
L'essaim des ris qui folâtrent toujours:
Vous saurez d'eux les secrets des amours.
Profitez-en; mais, montrez-vous discrettes.

Par M. REGNAULT DE CHAOURCE.

COUPLETS

Chantés à une loge d'adoption.

AIR : *Phillis demande son Portrait.*

LE nombre cinq est en ces lieux
Le nombre qu'on préfère;
Oui, mes sœurs, il offre à nos yeux
Une leçon bien chère;
Il dit en ce temple divin
Où candeur nous rassemble:
« Comme les cinq doigts de la main;
» Soyons unis ensemble. »

Nous avons beau nous concerter
Dans cette conjoncture:
On fait en vain pour vous chanter
Les cinq sens de nature;
Le sens des yeux a tant d'appas
Pour qui fixe les vôtres,

Que nous pourrions, sur ces climats,
Oublier les quatre autres.

Par cinq fois se donne un baiser,
Ce point-ci m'embarrasse ;
Je ne sais comment les placer,
Instruisez-moi de grace.
Sur chaque joue un, c'est bien deux,
Si j'en crois mon barême ;
Deux autres vont chercher les yeux,
Où poser le cinquième ?

Par M. BARRÉ.

COLINETTE,

PASTORALE.

AIR : *De M. de la Bretonniere.* (Note à la fin, N°. 2.)

Ah ! pauvre Colinette !
Loin de l'ingrat qui causa tes malheurs,
Laisse en cachette
Couler tes pleurs.

Sous un berceau tranquille & sombre,
Un jour à l'abri du soleil,
Je m'abandonnais au sommeil ;
Colin survint, & profita de l'ombre,
Ah ! pauvre Colinette ! &c.

Dans mon sommeil doux & paisible,
Je crus sentir, mais sans rien voir,
Colin soulever mon mouchoir :
Moi de dormir du mieux qu'il fut possible,
Ah ! pauvre Colinette ! &c.

Du sein des fleurs sous la verdure,
Bientôt un serpent venimeux
Vint se glisser entre nous deux....
J'eûs beau dormir, j'emportai ma blessure!
Ah! pauvre Colinette! &c.

Jeunes beautés sont bien à plaindre!
Fillettes, craignez les vergers,
Et les serpens & les bergers,
Que n'ai-je, hélas! comme vous tout à craindre!
Ah! pauvre Colinette! &c.

Par M. DE LA BRETONNIERE.

L'ILLUSION DE L'AMOUR.

AIR : *O toi qui n'eus jamais du naître.*

PREMIERS mouvemens de mon âme,
Besoin délicieux d'aimer,
Tendres élans, céleste flâme,
Vous deviez toujours me charmer;
Vaine espérance,
Ta jouissance
Ne m'offrit que de faux attraits.
Douces chimères,
Erreurs trop chères,
Fuyez de mon cœur pour jamais.

Tu promis de sécher mes larmes,
Amour, tu m'offris le bonheur;
Mysis paré de tous tes charmes,
Mysis vint soumettre mon cœur.
Vaine espérance,
Ta jouissance

Ne m'offrit que de faux attraits.
Douces chimères,
Erreurs trop chères,
Fuyez de mon cœur pour jamais.

Lorſque de myrthes couronnée
Je fouriais à mon Amant,
J'étais, hélas! trop fortunée
Pour croire l'amour un tourment;
Vaine eſpérance,
Ta jouiſſance
Ne m'offrit que de faux attraits.
Douces chimères,
Erreurs trop chères,
Fuyez de mon cœur pour jamais.

Amitié, ton auguſte flâme,
Vient enfin conſoler mon cœur;
Eloigne toujours de mon âme
Les traits de ton frère enchanteur.
Douce eſpérance,
Ta jouiſſance

Ne m'offre plus de faux attraits.
Vaines chimères,
Erreurs trop chères,
Fuyez de mon cœur pour jamais.

Par M. DE FRESNEY, de Strasbourg.

L'ÉLOGE DU GAZON.

AIR : *Du haut en bas.*

SUR le gazon,
On rit, on chante, on follichone;
Sur le gazon
Tous les cœurs sont à l'uniſſon,
La gaité jamais n'y détonne,
Car tout s'oublie & ſe pardonne
Sur le gazon.

Sur le gazon,
Iris me pince, je l'embraſſe
Sur le gazon,
Je prétends en avoir raiſon:
Car Filletie qui nous agace,
Vainement nous demande grace
Sur le gazon.

Sur le gazon,
L'autre jour, je vous vis, Glicère.

Sur le gazon,
Prendre Lucas par le menton;
L'Amour qui ſçavait le myſtere,
Me dit ce que vous vouliez faire
Sur le gazon.

Sur le gazon,
Souvent une Agnès ſe façonne;
Sur le gazon
La prude jamais ne dit non;
Et la bruſque rêve & s'étonne,
Comment on peut être ſi bonne
Sur le gazon.

Sur le gazon,
Ne vous endormez point ſeulette
Sur le gazon,
Diſait un jour Liſe à Suzon:
Car je ſai moi que l'Amour guette
Cet inſtant pour notre défaite
Sur le gazon.

Sur le gazon,
Ne crains rien, Bélise, à ton âge;

Sur le gazon
La folie eſt hors de ſaiſon ;
Sur ce front que le tems ravage,
Je lis que tu dois être ſage
Sur le gazon.

Par M. TRI***.

COUPLETS

*Pour la fête de Madame la Comtesse de M***, chantés par Mademoiselle sa Fille.*

AIR : *De M. Dalayrac.* (Noté à la fin, N°. 3.)

JE n'ai point l'avantage
De parler éloquemment,
Je n'ai qu'un seul langage,
Celui du sentiment ;
Quand l'amitié m'inspire,
Pourquoi faut-il donc rimer ?
Qu'un autre sache dire :
Moi, je ne sais qu'aimer.

Le zèle nous rassemble,
Mais mon hommage est sans art ;
C'est pour qu'il lui ressemble,
Qu'il est sans aucun fard.
Quand, &c.

Le bonheur de lui plaire
Serait mon souverain bien:
Mais l'esprit qu'on peut faire,
Vaut-il jamais le sien?
Quand, &c.

Par M. DE LA CHABEAUSSIERE.

LE DANGER DU BAIN,

PASTORALE.

AIR : *Jeune Fillette que l'Amour guette, &c.*

UN soir d'été toute seulette,
Et loin de tout œil indiscret,
La sensible & belle Colette
A la fontaine se baignait.
Jeune Fillette,
Que l'Amour guette,
N'allez jamais seulette.

Sans s'attendre à si bonne aubaine,
Mais plein d'un doux pressentiment,
Colin à la même fontaine,
Se rendit au même moment.
Jeune Fillette, &c.

En voyant Colette, il s'étonne;
Il brûle, il crie en ses transports;

» Si l'heure du Berger me sonne,
» Amour, seconde mes efforts. »
Jeune Fillette, &c.

La Bergère toute interdite
D'être surprise en cet état,
De deux ou trois projets sans suite,
Eut à soutenir le combat.
Jeune Fillette, &c.

Mais, hélas! tandis qu'elle hésite
De s'enfuir ou de s'habiller,
Déja son tendre cœur palpite
Sous l'heureuse main du Berger.
Jeune Fillette, &c.

Amour qui guettait la cruelle,
L'avait empêché de s'enfuir,
Colin qui la voyait si belle,
L'empêcha bien de se vêtir.
Jeune Fillette, &c.

De la honteuse avec souplesse,
Si près, si vite il s'approcha,

Qu'en moins de rien, par ſon adreſſe,
A ſes yeux même il la cacha.
Jeune Fillette, &c.

Ce que dit ou fit l'innocente
Quand elle ſe vit ſans recours,
Pas n'eſt beſoin que je le chante,
C'eſt l'hiſtoire de tous les jours.
Jeune Fillette, &c.

Quand laſſe enfin d'être cachée,
La Belle ſon Amant quitta,
Jugez comme elle fut fâchée:
Corſet, jupon, rien ne trouva.
Jeune Fillette, &c.

Epris des charmes de Colette,
Jaloux du bonheur de Colin,
Le Berger Tircis, en cachette,
Venait d'enlever le butin.
Jeune Fillette, &c.

Allant au bain, Bergère tendre,
Menez un chien de vos troupeaux!

Que si les cœurs il laisse prendre ;
Du moins il garde les manteaux.
Jeune Fillette,
Que l'Amour guette,
N'allez jamais seulette.

Par M. MARTINOT.

A ROSE.

AIR: *De la Baronne.*

LE nom de Rose
A juste droit te fut donné;
L'Amour qui prévoit toute chose,
En naissant t'avait destiné
Le nom de Rose.

Partout, des roses
Sur tes pas fixent le plaisir;
Il en est qui sont lettres closes;
Mais je vois des yeux du desir,
Partout des roses.

C'est une rose
Qui sur ton teint s'épanouit;
Lorsque ta bouche à demi close,
Avec finesse nous sourit,
C'est une rose.

Bouton de rose,
Se débat sous le clair linon,
Si ton sein jamais ne repose,
C'est que tu retiens en prison
Bouton de rose.

Parfum de rose
S'exhale & vient nous effleurer;
Heureux l'Amour, si l'Amour ose;
Presser ta bouche & respirer
Parfum de rose.

C'est une rose
Dont Flore se pare au printems;
Si dans ses bras zéphir repose,
Quel charme a fixé l'inconstant?
C'est une rose.

Le tems des roses
Est aussi le tems de l'Amour;
Si de ton cœur tu ne disposes,
Tu regretteras quelque jour
Le tems des roses.

D'un nœud de rose,
Vénus a le front couronné,
Et Mars qui sa fierté dépose,
Languit mollement enchaîné
D'un nœud de rose.

Couleur de rose,
Etait jadis blancheur de lys;
Quel Dieu fit la métamorphose?
Le premier baiser de Cypris
Couleur de rose.

Par M. GIRAUD.

MON SEUL DESIR.

AIR : *Avec les jeux dans le Village.*

QU'EN vains desirs perdent la vie,
Riches, pauvres, sages & fots;
Qu'à chaque instant de leur folie,
Ils cherchent des plaisirs nouveaux,
Je conçois l'humaine manie,
Mais moi je n'ai point de desirs,
Mon cœur aime une douce amie,
Je ne sais point d'autres plaisirs.

Qu'un Financier dans la richesse,
Mette le suprême bonheur.
Qu'il entasse, entasse sans cesse:
Que ses plaisirs soient son erreur.
Je le plains bien de sa manie,
Moi je n'ai point tous ses desirs,
Pour fortune j'ai mon amie,
J'ai son bonheur pour mes plaisirs.

Que dans les champs de la victoire,
Un Guerrier cherche un beau trépas.
Qu'il ne respire que la gloire,
Que ses plaisirs soient les combats.
Elle est noble cette manie,
Mais je n'ai point tous ces desirs:
Ma gloire est d'aimer mon amie,
Et de vivre pour ses plaisirs.

Que par maint écrit, un Voltaire
Prouve en tout genre ses talens;
Qu'un peuple que le goût éclaire,
Couronne ses succès brillans;
C'est être heureux en sa manie,
Mais je n'aurai point ses desirs,
Mon talent plaît à mon amie,
Mon talent brille en nos plaisirs.

Par M. G.

A UNE DEMOISELLE,

Qui se plaignait de la fortune.

AIR : *Chantez, dansez, amusez-vous.*

DE la nature enfant gâté,
Iris, vous avez en partage,
Esprit, talens, grâces, beauté;
Est-il un plus riche avantage?
Vous possédez certain trésor,
Cent fois plus séduisant encor.

Ce n'est pas ce joli chignon,
Ce n'est pas votre sein d'albâtre,
Ce n'est pas votre pied mignon;
C'est votre main que j'idolâtre,
Cette main douce, faite au tour,
Que l'Hymen envie à l'Amour.

N'accusez donc plus le destin.
Cessez une plainte importune.

Croyez qu'une si belle main,
D'un Crésus ferait la fortune.
Pour la volupté d'un Amant,
Est-il un charme plus touchant?

Par M. DE LA LOUPTIERE.

LE DANGER DES CHANSONS.

AIR : *Iris, vous connaîtrez un jour, &c.* (De M. de la Borde.)

POURQUOI vouloir que mon amour
Ne parle qu'en chanſons Thémire?
Puis-je, en cas d'un tendre retour,
Chanter ce qu'on ne doit pas dire?
Mais, ſi toujours ton regard ment,
Quelque doux roman qu'il promette;
Irai-je annoncer en chantant
Que Thémire eſt une coquette.

Dois-je, honoré de tes faveurs,
Par mes chants l'apprendre à la Ville?
Puis-je, accable de tes rigueurs,
Mettre ma peine en Vaudeville?
Mes vers & toi, des envieux
Auraient trop à craindre la gloſe.
Ah! pour notre honneur à tous deux,
Faiſons, crois-moi, l'amour en proſe.

Par M. B.

LE TROP JEUNE BERGER.

AIR : *Un jour Guillot dit à Lisette.*

Te souvient-il, belle Nicette,
Du tems de nos premiers amours,
De cet âge où sous la coudrette
Nous passions ensemble nos jours?
Trop faible encor, par complaisance,
Aux champs tu dirigeais mes pas:
Je n'avais que mon innocence,
Et je possédais mille appas.

Je sentais une douce ivresse
Couler doucement par mes yeux;
Tu me semblais une Déesse,
J'admirais & j'étais heureux.
Un jour.... ô volupté suprême,
Sans nul dessein, par sentiment,
Je te dis: Nicette, je t'aime....
Et tu riais en m'écoutant.

Ah! me dis-tu, trop jeune encore
Pour sentir le feu des desirs,
Heureux Berger, ton cœur ignore
L'amour, ses peines.... ses plaisirs:
Puisses-tu, dans cette ignorance,
Longtems encor te reposer!
Tu soupiras, & par avance,
Tu me fis le don d'un baiser.

Bientôt, empressés de te plaire,
Nos Bergers te firent la cour:
Tu ne fus pas longtems sévère;
Tu pris & donnas de l'amour.
Je grandis avec ma tendresse,
Et c'est pour la voir mépriser....
Hélas! ma timide jeunesse
Se souvient pourtant du baiser.

Par M. SIMON, de Troyes.

LES FLEURS DE PARIS.

*A Mademoiselle ***, qui avait fait venir des fleurs de Paris pour m'en faire un bouquet.*

AIR : *Des simples jeux de son enfance.*

POURQUOI demander à la Ville
Des fleurs pour me faire un bouquet ?
J'aime bien mieux, tendre Myrtille,
Le rézéda de ton bosquet.
C'est l'ouvrage de la nature :
Simple & modeste en sa fraîcheur,
Il reçut de toi sa culture,
Il est l'emblême de ton cœur.

Ton cœur & ce qui lui ressemble
Sont le plus beau cadeau pour moi,
Et des roses que l'art assemble,
Seraient le gage de ta foi !
Myrtille excuse ma franchise,
Je ne les aime qu'en ton sein ;

Que ton ſein les naturaliſe,
Et j'y porte auſſitôt la main.

Mais que dis-je ? ma bouche ardente
Y cueillera vîte un baiſer :
Je reconnaîtrai mon Amante
Au feu qui viendra m'embrâſer.
C'eſt-là, mon aimable Myrtille,
C'eſt-là qu'il les faut enfermer
Ces roſes qu'on vend à la Ville,
Si tu veux me les faire aimer.

ANONIME.

LE CHANGEMENT.

AIR : *L'Amour est de tout âge.*

VIVE, vive le changement,
Vive tout le bien qu'il procure.
Amis changeons & promptement;
Tel est le vœu de la nature.
Sans doute il faut être amoureux,
Mais en tout tems, mais à tout âge;
C'est recommencer d'être heureux,
Que devenir volage.

Du changement tout fuit les loix;
Amant de toute la prairie,
A l'instant Zéphir fait un choix;
Que dans l'instant même il oublie;
A cent & cent fleurs dans son cours,
Ce ruisseau porte son hommage;
Et, le moyen d'aimer toujours,
Si l'on n'était volage!

Les amours sont comme les fleurs,
Qui ne semblent jamais si belles,
Ni plus suaves par leurs odeurs,
Qu'alors qu'elles sont plus nouvelles;
Le sexe gagne au changement;
L'homme y trouve son avantage,
Et le doux raccommodement
Nait de l'humeur volage.

D'Elise hier j'étais l'amant,
Je n'adore aujourd'hui qu'Elvire;
Je lui jure un attachement....
Dont je ris aux pieds de Zelmire;
Ami, fais de même à l'instant;
Cette leçon est bonne & sage;
Car si c'est bien d'être constant,
C'est mieux d'être volage.

Par M. TRI***.

L'AVEU DÉSIRÉ.

AIR : *Je le tiens ce nid de Fauvettes.*

ELLE est à moi celle que j'aime !
Elle m'a dit ce mot charmant !
Ce oui si doux que l'amour même
N'ose prononcer qu'en tremblant.
Entre ses deux lévres de rose,
De son cœur il s'est élancé,
Et par ma bouche à demi-close,
Jusqu'en mon âme il est passé.

Je le cherchais sous sa paupière,
Sur ce front qui peint sa candeur,
Cet aveu, ce trait de lumière
Qui vient de sceller mon bonheur :
Je l'obtiens, sa langue me nomme
Pour l'amant qu'elle veut choisir....
Par le desir j'étais un homme,
Je suis un Dieu par le plaisir.

Si quelquefois, dans un beau ſonge,
Tu flattais mon cœur agité,
Amour, qu'eſt-ce donc qu'un menſonge,
Au prix de la réalité?
Ah! laiſſe-moi veiller ſans ceſſe,
Quand je jouis de tes préſens:
Pour en bien ſavourer l'ivreſſe,
On a trop peu de tous ſes ſens.

Reſte ſous l'abri du myſtère,
Toi qui rendras mes jours ſi beaux;
En te nommant, je pourrais faire
Le déſeſpoir de mes rivaux.
Doublerai-je ma jouiſſance,
En inſultant à leurs douleurs?
Qu'il leur reſte au moins l'eſpérance;
C'eſt la plus douce des erreurs.

Par M. SIMON, de Troyes.

LA NOUVELLE VÉNUS.

AIR : *De M. de Mignaux* (Noté à la fin, N°. 4)

DE l'amour gouverne l'empire,
Ce Dieu t'a remis son pouvoir
Pour charmer tout ce qui respire,
Il te suffit de le vouloir ;
Hébé devant toi perd ses charmes,
Les Sirènes n'ont plus de voix,
Vénus éprouve des allarmes,
Pâris ferait un nouveau choix.

Par M. FÉLIX-NOGARET.

COUPLETS.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

PHILIS, Eglé, Laure, Zelmire,
Et surtout la tendre Thémire,
Ont vu leur front ceint de mes fleurs;
Mais pour une jeune merveille,
Plus digne de charmer nos cœurs,
Je prétends vuider ma corbeille.

Dire que toujours sur ses traces,
On voit les amours & les graces,
Ces discours la peindraient-ils bien?
Non, le portrait des Grâces-même,
A moins de charmes que le sien,
Il n'en peut offrir que l'emblême.

Ma muse à la brillante Aurore,
Et surtout à l'aimable Flore,
Pourrait encor l'assimiler,
Que servirait ce parallèle?

Il ne faut que lui reſſembler,
Si l'on prétend paſſer pour belle.

Sapho, Deshoulieres, Corinne,
N'ont point ſur la double colline,
Cueilli plus qu'elle des lauriers;
Du fameux temple de mémoire,
Elle a franchi tous les ſentiers,
Et s'y repoſe dans ſa gloire.

Son cœur, ſon eſprit, ſa figure,
Tout charme en elle, je vous jure;
Tout ravit les ſens étonnés;
Vous croyez que je viens de feindre,
Devinez, Meſſieurs, devinez,
C'eſt la nommer que de la peindre.

Par M. le Ch. DE CUBIERES.

A UNE RELIGIEUSE HOSPITALIERE.

AIR : *De Joconde.*

LES seuls malades vous sont chers,
Aimable Séraphine ;
Vos bras leur sont toujours ouverts ;
Ma santé me chagrine ;
Les tourmens les plus douloureux
Me semblent préférables,
Et je ne puis me croire heureux
Qu'au rang des misérables.

Dans le silence & dans la paix,
Chaque jour semble accroître
La fraîcheur que vos doux attraits
Conservent dans le cloître.
Vous verriez souvent les mondains
Ternir cette innocence,
Si vous aviez entre leurs mains
Fait vœu d'obéissance.

Par M. DE LA LOUPTIERE.

MES ADIEUX A PARIS.

AIR : *O ! ma tendre Musette.*

PARIS, qui nous rappelles
Corinthe & Sybaris,
Par des mœurs dignes d'elles ;
Par ton culte à Cypris ;
Reçois un juste hommage
Dans ce nouvel écrit ;
J'y trace ton image,
On peint ce qu'on chérit.

N'attends pas que je chante
Les palais de tes rois,
Dont la beauté m'enchante
Et m'étonne à la fois.
Je ménage ma veine
Et bannis ce projet.
J'aime un vers fait sans peine ;
Sur un léger sujet.

Je passe à ces asiles,
Dont l'attrait libertin,
A des plaisirs faciles,
Nous invite sans fin.
Laïs y sollicite
L'amour toujours nouveau;
Faible enfant qui s'agite
Et meurt dans son berceau.

Il est d'autres retraites
Ouvertes aux desirs.
Nos Plutus les ont faites
Pour cacher leurs plaisirs.
On s'y montre plus sage,
Et le myrthe amoureux
N'y fait pas le partage
De vingt rivaux heureux.

Je n'y pourrai plus faire
Ces soupers clandestins,
Qu'à mon âge on préfère
A l'ennui des festins.
Ces soupers où l'aimable,

La douce liberté
Vient prendre place à table
Avec la volupté.

Et toi que j'idolâtre,
Qui plais auſſi bien mieux
Que ce bruyant théâtre,
Où vont danſer des Dieux;
Scène, où ſouvent Annette
Me fit verſer des pleurs,
Faut-il que je regrette
Tes reſſorts enchanteurs?

Mais quel ſombre délire
A fait changer ma voix,
Et ſoupirer ma lyre
Sous l'effort de mes doigts?
D'une muſe chagrine
Suſpendons ces accords.
Paris eſt où Dorine
Sourit à mes tranſports.

Par M. STOLLENWERCK.

COUPLETS,

*Faits pour la fête de Madame ***, le jour de Sainte Anne.*

AIR : *J'ai perdu mon âne.*

L'UN chante Diane,
L'autre à Bacchus donne le prix,
Un autre eſt aux pieds de Cypris,
Nous, nous fêtons notre Anne.

Je veux qu'on me damne,
Si les ſylphes par tout vantés,
Sont en eſprit, ſont en beautés,
Au-deſſus de notre Anne.

J'y perdrais mon crâne;
Chers amis, le lys eſt bien blanc,
Le ſatin, doux aſſurément,
Mais moins que la peau d'Anne.

Chut : qu'on ne ricane ;
Ceci deviendrait sérieux ;
Son époux seul peut dans ces lieux,
Faire le coq à l'Anne.

Sans qu'on me chicane,
Je préfère aux fleurs du printems
Celles que l'on voit en tout tems,
Naître sous les pas d'Anne.

Que chacun condamne
L'Auteur de ces méchants couplets ;
Il se trouve heureux à jamais,
S'il a l'oreille d'Anne.

Par M. BARRÉ.

CHANSONNETTE PASTORALE.

AIR : *De M. de Pils.* (Noté à la fin, N°. 5.)

UN beau jour que Lubin
Folâtrant sur l'herbette,
D'un sourire malin,
Agaçait Colinette ;
L'Amour en tapinois,
Tendit son arbaléte,
Et dans plusieurs endroits,
Dans plusieurs endroits,
Atteignit la fillette.

Ah ! dit-elle à l'instant,
Faut-il que j'en périsse ?
Tu m'as fait, cher Amant,
Mille offres de service ;
Eh bien, cours cette fois
Chercher, soit à la Ville,
Soit dans plusieurs endroits,
Dans plusieurs endroits,
Un Médecin habile.

Va, reprit le Berger,
Il suffit de mon aide;
De ce mal passager
Je connais le remede.
Soudain, au fond du bois,
Tous deux ils s'en allèrent;
Mais dans plusieurs endroits,
Dans plusieurs endroits,
On dit qu'ils s'arrêterent.

Par M. DE PIIS.

A MON AMI,

Le jour de son Mariage.

AIR : *Ce fut par la faute du sort.*

AMOUR, entends ma faible voix,
L'amitié chante ton ouvrage ;
Elle perdrait ses plus beaux droits,
En négligeant cet avantage.
Mais si sous tes charmantes loix,
Un ami précieux s'engage :
Rappelle-lui bien quelquefois,
Que mon cœur l'aime sans partage.

Mais que doit-il appréhender ?
Non, non, j'abjure cet outrage.
L'Amour ne peut que seconder
Le doux serment qui nous engage.
S'il est vrai qu'il porte un bandeau,
A l'amitié peut-il donc nuire ?

Non, la clarté de son flambeau
Lui sert plutôt à la conduire.

On voit même que cet enfant
Eut toujours mille égards pour elle;
Puisqu'il voudrait qu'à tout instant,
Chacun ici lui fut fidelle.
Car nous voyant ta même ardeur
Pour la compagne qu'il te donne,
Ce Dieu nous renvoie à sa Sœur,
Qui nous sourit & nous pardonne.

Par M. L. H. Dr.

L'AMOUR PEINTRE.

AIR : *Avec les jeux dans le Village.*

L'AMOUR épris de l'art d'Apelle,
Un beau jour voulut en secret,
De la plus parfaite mortelle,
Tracer à son gré le portrait :
A peine a-t'il fini l'ouvrage,
Qu'il court le présenter aux Dieux ;
Chaque Déesse sur l'image,
Promene un regard curieux.

Minerve prétend voir en elle,
Son air & sa noble fierté ;
Junon, qui se croit la plus belle,
Y reconnaît sa majesté :
Flore dit qu'il a peint ses graces,
Hébe réclame sa fraîcheur :
Toutes se pressent sur les traces,
Du Dieu qu'amuse cette erreur.

Enfin, sous les yeux de sa mère,
Il met ce chef-d'œuvre nouveau:
Sitôt que d'un regard sévère,
Elle eut détaillé le tableau:
Non, non, jamais, s'écria-t-elle,
Nulle de nous n'eut tant d'attraits;
Mon fils a pris pour son modèle
L'Auguste Reine des Français.

Par M. T. ROUSSEAU.

CHANSON

CHANSON GRIVOISE.

AIR : *Un soir revenoit Cadet.*

POUR bannir les noirs soucis,
Je sais la recette,
Ayez deux ou trois amis
D'humeur guillerete :
Fuyez surtout un Seigneur ;
On bâille avec la grandeur ;
Si l'on cherche le bonheur,
Foin de l'étiquette.

Tous ces lugubres amans
Qu'on voit dans les Drames,
Par leurs récits larmoyans
Font pleurer les Dames :
J'aime bien mieux Poquelin,
Son ton riant & badin,
Fait oublier le chagrin,
Foin de tous les Drames.

Tous ces vieux calculateurs
Sont dans l'opulence ;
Un triſte eſſaim de flatteurs
Toujours les encenſe.
Ils paſſent toutes les nuits
A compter de gros produits ;
Je les paſſe avec Cloris,
Foin de la finance.

Point ne veux ſuivre vraiment
La triſte chicane ;
D'autrui l'on fait le tourment,
Soi-même on ſe damne :
Je ne réſiſterais pas
A de ſéduiſans appas,
Et j'oublierais mon Cujas ;
Foin de la chicane.

Vingt femmes à force d'art
Sont très-élégantes.
Pompons, mouches, rouge & fard,
Les rendent charmantes ;
Leur beauté trop tôt finit ;

Allez les voir à minuit;
Leur visage est décrépit,
Foin des élégantes.

Bonne chère, vin mousseux,
Naïve allégresse,
Un réduit peu spatieux,
Où l'on rit sans cesse;
Jeune femme sans travers,
Qui ne fasse point de vers;
Voilà, dans tout l'Univers,
Ce qui m'intéresse.

Par M. DUCHOSAL.

ROMANCE.

AIR : *Daphné écoutez, &c.*

COMME j'aimais mon ingrate Maîtresse !
Quoiqu'elle fût sans amour ni pitié,
Quoiqu'elle crut trop payer ma tendresse,
En m'honorant d'une froide amitié.

Je lui disais : cette beauté si rare,
Pour mon tourment tu la reçûs des cieux ;
Et je mourrai, si ton cœur ne répare
Les maux cruels que m'ont fait tes beaux yeux.

Donne au plaisir le printems de ta vie,
Un âge vient où l'on se sent vieillir ;
La fleur d'amour alors nous fait envie,
Les sens glacés ne peuvent la cueillir.

D'Amans, je vois une troupe légère,
Lui prodiguant son encens & ses vœux ;
C'est vainement, son plaisir est de faire
Mille rivaux & pas un seul heureux.

Elle soutient qu'Amour est un délire,
Fils du Desir & de la Vanité,
L'ingrate ainsi veut renverser l'empire,
Qui seul éléve un trône à la beauté.

J'allais mourir, mais la jeune Silvie
Offre à mes vœux jouissance & beauté;
Pardonne, Amour, mon retour à la vie
Sera le fruit d'une infidélité.

Quoi, je la fuis, & je soupire encore,
Pour l'oublier mes soins sont superflus;
A ma douleur je sens que je l'adore,
Même en jurant que je ne l'aime plus.

Par M. DE BEAUMARCHAIS.

A MADEMOISELLE.....

AIR : *Des simples jeux de son enfance.*

De la rose qui vient d'éclore,
Ta bouche égale la fraîcheur ;
Les lys dont s'énorgueillit Flore,
De ton sein n'a pas la blancheur ;
Sur tes traits divins la Nature
A prodigué tous ses appas,
Et ce que l'on voit est l'augure
Des beautés qu'on n'apperçoit pas.

Envierai-je aux Rois leur richesse,
Envierai-je aux Dieux leur grandeur ;
Lorsque ta bouche enchanteresse
Me peint l'ivresse de ton cœur ?
Non, tous les trésors de la terre,
Tous les honneurs rendus aux Dieux,
Ne valent pas, belle Glicère,
Un seul des regards de tes yeux.

Sous ses loix l'Amour ne demande
Que l'hommage d'un pur encens :
Ce Dieu n'exige pour offrande
Que de doux soins, des vœux pressans.
Ce n'est point un temple vulgaire,
Qui sert d'asile à ses autels :
Où le sert mieux sur la fougère,
Que dans les temples immortels.

Que l'Amour soit toujours, Glicère,
Le seul témoin de nos soupirs,
Et sous les voiles du mystère,
Cueillons les roses des plaisirs.
L'indiscret, par son imprudence,
Allarme la plus pure ardeur ;
L'Amant qui se tait, en silence
Arrive au comble du bonheur.

Par M. SIMON, de Troies.

IMPROMPTU

A M. d. S. Floscel.

AIR : *En amour, c'est au Village.*

LA saine philosophie
Respire dans ses écrits,
Et la plus tendre folie
Brille dans ses airs choisis :
Quand il converse au Portique,
On croit entendre Platon ;
S'il prend sa lyre érotique,
On retrouve Anacréon.

Par M. MARÉCHAL.

LE BANDEAU DE L'AMOUR.

AIR : *Je suis une Jardinie e.*

L'AMOUR, le Dieu du délire,
Cet enfant qui fait aimer,
Par qui mon âme respire,
Et qui me fait t'adorer,
Me dit un jour d'un air tendre :
Ah ! Silvandre sois discret,
Quand l'Amour veut bien t'apprendre,
De ton bandeau le secret.

On dit que dans ma jeunesse,
A Cythère badinant,
Une imprudente Déesse
Causa mon aveuglement ;
Qu'elle fut ma compagnie,
Privé du flambeau du jour :
Aussi, dit-on, la Folie
Ne quitte jamais l'Amour.

Ne crois pas à cette fable;
Ecoute ce qu'Amour dit,
La chose est plus véritable,
Parle d'après mon récit;
Crois à cet aveu sincère,
J'ai pris un bandeau, ma foi,
Trop certain que ta Bergere
Aurait l'œil plus beau que moi.

L'Amour, après ce langage,
Me parla de votre teint:
De la rose il est l'image,
Le lys l'est de votre sein;
Vous êtes belle, on l'éprouve,
N'en doutez point en ce jour,
Et les charmes qu'on vous trouve,
Sont redoutés de l'Amour.

Par M. DUMOUCEAUX, de Lyon.

CONSEILS DÉSINTÉRESSÉS,

Donnés à mon Amie le veille de sa Fête.

AIR : *Avec les jeux dans le Village.*

POUR te fêter, charmante Amie,
Que d'aimables vont accourir!
Que de fleurs la Galanterie
Demain se dispose à t'offrir!
Mais prends garde de t'y méprendre;
Galant toujours cherche à tromper:
C'est plus une fleur qu'on veut prendre,
Qu'une fleur qu'on veut te donner.

Dans leurs transports, quelle peinture
Ils vont faire de tes attraits!
« Vénus t'a donné sa ceinture,
» Vénus t'a donné tous ses traits! »
Mais garde de t'y laisser prendre;
Ces propos ne sont vérités,

Car Vénus n'a fait que te rendre
Tes traits qu'elle avait empruntés.

Que tes vertus enchantereſſes,
Vont devant toi les enflammer !
« Les Graces furent tes maîtreſſes ;
» Amour lui-même doit t'aimer : »
Crois moitié d'un propos ſi tendre,
Crois que tu ſais l'art de charmer ;
Mais que c'eſt à moi de t'apprendre
L'art encore plus doux d'aimer.

Par M. G.

LA RÉSISTANCE INUTILE.

Scène Erotique en Duo.

AIR : *Quand vous entendrez le doux Zéphir.*

SILVANDRE.

CÉDEZ, cédez au plus tendre amour;
Si mes soupirs ont touché votre âme;
Cédez, cédez, que cet heureux jour
Me prouve votre flamme.

Mais vos efforts,
Aux plus doux transports;
S'opposent sans cesse!
Dans les plaisirs
Goutons cette ivresse,
Qui, de la tendresse;
Comble les desirs.

ZÉLIS.

Zélis pour vous ressent trop d'amour;

Zélis toujours veut charmer votre âme;
Et vos plaisirs pourraient dès ce jour,
Eteindre votre flamme.

ENSEMBLE.

SILVANDRE. ZÉLIS.

Cédez, cédez, &c. Zélis pour vous, &c.

SILVANDRE.

Non, non, jamais,
C'est à vos attraits
Faire trop d'injure;
Et mes fermens....

ZÉLIS.

Rien ne me rassure:
Souvent le parjure
Suit ceux des Amans.

ENSEMBLE.

SILVANDRE. ZÉLIS.

Cédez, cédez, &c. Zélis pour vous, &c.

ZÉLIS.

L'Amant heureux
Cherche en d'autres nœuds
Des douceurs nouvelles.

SILVANDRE.

Si les faveurs
Font des infidelles;
Combien les cruelles
Font changer de cœurs!

ENSEMBLE.

SILVANDRE. ZÉLIS.
Cédez, cédez, &c. Zélis pour vous, &c.

SILVANDRE.

Ah! dans tes bras...

ZÉLIS.

Non, n'espérez pas...

SILVANDRE.

Zélis!...

ZÉLIS.

Téméraire!

SILVANDRE.

Trop vaine ardeur!
Et j'ai su vous plaire!
Non, l'amour sincère
A moins de rigueur.

ENSEMBLE.

SILVANDRE. ZÉLIS.
Cédez, cédez, &c. Zélis pour vous, &c.

ZÉLIS.

Mais quel courroux!

SILVANDRE.

En des nœuds plus doux,
Mon cœur.....

ZÉLIS.

Quoi! Silvandre...

SILVANDRE.

Un jour, Zélis,

De ce cœur si tendre,
Pourra vous apprendre
Quel était le prix.
Cédez, cédez, &c.

ZÉLIS.

N'abusez point d'un trop tendre amour.
Quel trouble hélas! passe dans mon âme!
Où suis-je?... arrête.... au moins que ce jour
N'éteigne point ta flamme.

Par M. DE MIRAMOND.

A ZULMÉ.

AIR : *La foi que vous m'avez promise.*

QUITTÉ d'une ingrate Maîtresse,
Je retournais à la raison,
Pour moi, l'amour était faiblesse,
Son délire était un poison,
Et dans ma sombre insouciance,
Je regrettais d'avoir aimé;
Adieu projets d'indifférence,
J'ai vu la charmante Zulmé.

Œil étincellant de folie,
Gorge de lys, fraîcheur d'Hébé,
Pied fait au tour, taille jolie,
Tout cela se voit dans Zulmé;
Cette séduisante magie
M'avait bien vivement tenté,
J'en étais à la rêverie....
Mais enfin j'avais résisté.

Tu chantas Zulmé, Philomele
Dans ſes chants à moins de douceur;
Sortant de ta bouche ſi belle,
L'Amour ſe gliſſa dans mon cœur,
L'aveu peut-être t'effarouche,
Mais qu'a-t'il pour t'intimider?
Quand j'ai pris l'Amour ſur ta bouche;
Dois-je être ſeul à le garder.

Par M. COLIN.

LA RÉCONCILIATION

De l'Amour et de l'Hymen.

AIR : *Dodo, l'Enfant do, &c.*

Comme l'Amour est un Enfant
Et qu'il a besoin qu'on l'éclaire,
Jadis pour guide & surveillant,
On lui donna l'Hymen, son frere;
Partout où l'Amour se montrait,
L'Hymen aussitôt paraissait.
L'Amour & l'Hymen
Ne se quittaient pas la main.

Mais l'Hymen aimait trop l'argent;
L'Amour tenait trop de son Père;
Un beau jour l'un devint traitant,
Et l'autre se fit Mousquetaire.
Dans des états si différens,
Ils ne furent amis longtems.
L'Amour de l'Hymen
Eut bientôt quitté la main.

S'ils se cherchaient encor par fois,
C'était pour se faire la guerre :
L'un venait avec son carquois,
L'autre escorté de son Notaire.
Si l'Amour avait un sujet,
L'Hymen soudain s'en emparait ;
Mais le vieil Hymen
N'avait souvent que sa main.

Le Richard à l'Amour disait :
« Mon or a débauché tes belles. »
Le discret Amour se taisait,
Mais allait se glisser près d'elles ;
L'un savait rendre les Amans,
L'autre les Epoux mécontens ;
L'Amour & l'Hymen
Ne se tenaient plus la main.

Qui le croirait ? ce fut l'Amour
Qui parla de paix à son Frère.
» Connais-tu, lui dit-il un jour,
» La charmante & jeune Glicère ?
» Pour triompher de ses appas,

» Un de nous deux ne suffit pas.
» L'Amour & l'Hymen
» Doivent se donner la main. »

L'Hymen avec empressement,
Accepte cette offre charmante ;
Glicère avait un tendre Amant ;
On l'unit à sa tendre Amante.
La raison approuvant ce choix,
Dit que pour eux comme autrefois,
L'Amour & l'Hymen
Vont se tenir par la main.

Par M. B.

AU BOUQUET DE VIOLETTES,

*Envoyé à Mademoiſelle ***.*

AIR : *La foi que vous m'avez promiſe.*

O vous, champêtres violettes
Qui peignez ma timidité,
Dans l'heureux endroit où vous êtes,
Exprimez ma fidélité :
Si l'on vous attache au corſage,
Ah ! penchez du côté du cœur :
Un ſoupir eſt tout ſon langage,
Tâchez d'y trouver mon bonheur.

Des ſoupirs dont ce ſein s'agite,
Suivez toujours les mouvemens,
Voyez, ſi l'amitié l'excite,
De quel côté vont ſes élans :

Pour lors, si l'amitié l'inſpire
A s'agiter un peu pour moi,
Sans crainte vous pouvez lui dire :
« Son cœur s'occupe auſſi de toi. »

ANONIME.

LE

LE MAL D'AMOUR.

AIR : *Chantez, danſez, &c.*

MADELON gardant ſon troupeau,
Sous l'ombre épaiſſe d'un feuillage.
Se demandait quel mal nouveau,
Dans ſon âme faiſait ravage.
Vit-on jamais plus triſte ſort ?
Dame ça la tourmentait fort.

L'on ne me voit plus à nos jeux,
Où toujours j'étais la plus folle.
A préſent tout m'eſt ennuyeux,
Le plaiſir loin de moi s'envole.
Vit-on jamais plus triſte ſort ?
Dame ça me tourmente fort.

Heureux moutons, je fus longtems
Comme vous ſans inquiétude.
D'où peut venir ce que je ſens,
Je n'aime que la ſolitude.

Vit-on jamais plus triſte ſort,
Dame çà me tourmente fort.

Sur ces bords où je viens rêver,
Il eſt vrai qu'un ſoir endormie,
Myſis oſa me réveiller;
Mais il m'appella ſon amie.
Delà ne peut venir mon ſort,
Hélas! çà me tourmente fort.

Il n'avait pas l'air d'un méchant,
Et je n'en fus pas courroucée.
Il l'avait fait ſi doucement,
Quoi! pouvais-je en être offenſée?
Delà ne peut venir mon ſort,
Dame çà me tourmente fort.

D'un baiſer dépend ſon bonheur;
Si je veux le lui laiſſer prendre.
J'embraſſe tous les jours ma ſœur,
Pourquoi refuſer de ſe rendre?
Delà ne peut venir mon ſort,
Dame çà me tourmente fort.

Hélas! c'eſt depuis ce jour-là,
Que je me ſens toute rêveuſe.
Il ne fit pourtant que cela.
Cela rendrait-il malheureuſe?
J'étais contente de mon ſort....
Hélas! çà me tourmente fort.

Par M. BRIAND.

HYMNE A L'ÉTOILE DE VÉNUS.

Imitation de Moschus.

AIR : *Daigne écouter, &c.*

BEL Hespérus, astre de Cythérée ;
Je te salue, ornement de la nuit :
Répands ton feu sur la voûte azurée,
Préside aux Cieux ; voilà Phœbé qui fuit.

Son arc naissant bientôt va disparaître :
Que ton éclat brille & guide mes pas !
Verse ton jour sur le réduit champêtre
Où ma Cloris me garde ses appas.

Je ne sors pas pour attaquer mon Frère ;
Et pour ouvrir sous ses pas un tombeau :
Je suis mon cœur, je cours chez ma Bergère ;
Prête à l'Amour ton trop heureux flambeau.

ANONIME.

CANTIQUE

Chanté par une Sœur, dans une loge d'Adoption.

AIR : *Avec les jeux, dans le Village.*

EST-IL de fête plus charmante
Que celle des bons Francs-Maçons ;
Ailleurs c'eſt le bonheur qu'on vante,
Ici c'eſt lui que nous goûtons ;
A chaque inſtant ce nom ſi tendre,
Le nom de Frère répété,
Avec plaiſir ſe fait entendre,
Et ſe dit avec vérité.

La candeur règne en nos aſiles,
La paix dans nos amuſemens ;
Pour être ſimples & tranquilles,
Les plaiſirs ſont-ils moins piquans ?

Ici le cœur eſt ſans faibleſſe,
Par l'amour il n'eſt point lié ;
Mais s'il ſe ferme à la tendreſſe,
C'eſt pour s'ouvrir à l'amitié.

Par M. LALLEMAND.

LES RUDIMENS DE L'ENFANCE.

AIR : *Que ne fais-je la fougère.*

NE crois pas que ton jeune âge,
De l'Amour brave la loi,
Ton cœur lui doit son hommage,
Il est enfant comme toi.
Vois la colombe timide,
Trop faible encor pour voler,
Déjà son bec est avide
Du plus amoureux baiser.

Le printems de la jeunesse
Est destiné pour les ris,
Il augmente la tendresse
Par son brillant coloris;
Vois la rose, ton image
Qui repose sur ton sein,
Quand plaît-elle davantage?
C'est à son premier matin.

Suis la voix de la nature,
N'attends pas jusqu'à quinze ans;
Rejette une loi trop dure,
Jouis des premiers instans.
Le feu secret de ton âme,
Déja semble te trahir,
Quand ta bouche tait ta flâme;
Tu le dis par un soupir.

Diras-tu que l'innocence,
Prenant soin de tes appas,
Voile encore leur enfance,
Et veut qu'on n'y touche pas?
Un baiser à ton aurore
Les ferait épanouir;
Les fleurs ne sauraient éclore
Sans le baiser du Zéphir.

ANONIME.

COUPLETS

*A MADEMOISELLE J. B**.*

AIR : *La lumière la plus pure.*

OVIDE offrait à Julie
Des vers dictés par l'Amour ;
Ah ! que n'ai-je son génie
Pour l'imiter en ce jour ;
De ma muse téméraire,
Sois l'organe & le soutien,
Et prête-lui l'art de plaire
Que tu possédes si bien.

Ta voix séduisante & tendre,
De mes vers fera le prix,
Chacun voudra les entendre,
Si quelquefois tu les lis.

Ils obtiendront le suffrage
Du plus sévère Auditeur ;
On applaudira l'ouvrage,
Par amour pour le lecteur.

Par M. CROIZETIÈRE, de la Rochelle.

A MA LAITIÈRE,

Qui me demandait un Couplet de Chanson.

AIR : *Gentille Boullangère.*

MA gentille Laitière
Porte deux pots au lait,
Qui fourniraient matière
A bien plus d'un Couplet :
Heureux son ami tendre
Que le soir elle attend,
Heureux qui peut lui rendre
Tout le lait qu'elle vend.

Par M. MARÉCHAL.

L'INCONSTANCE.

AIR : *Il faut aimer, c'est la loi de Cythère.*

COMME Vénus toute belle est légère,
Comme l'Amour il faut être inconstant;
N'aimer jamais qu'une même Bergère,
C'est faire, au reste, un outrage sanglant:
Il faut changer, c'est le moyen de plaire,
La beauté veut que l'on change en aimant.

N'en aimez qu'une, elle sera cruelle,
C'est ce qui fit les maux de Céladon;
Ces tourtereaux qu'on cite pour modèle;
Sont-ils constans? ... Demandez à Buffon.
Il faut changer, l'Histoire Naturelle,
Même aux amans peut servir de leçon.

Dans ces liens où l'on se fait un crime
Du doux plaisir de l'infidélité,
On se déteste, & l'Hymen est victime
Du triste arrêt que lui-même a dicté.

Il faut changer, & quand l'Hymen l'opprime,
C'eſt à l'Amour à venger la Beauté.

L'amour languit & meurt dans l'eſclavage;
Il faut qu'il puiſſe errer en liberté.
Ce jeune enfant, s'il n'eût été volage;
N'eut pas joui de l'immortalité;
Il faut changer, l'inconſtance eſt le gage;
Le ſeul garant de la félicité.

A cet inſtinct ne ſoyons point rebelles;
Suivons gaiement la pente du deſir;
Les plus heureux, ſont les plus infidelles;
En le changeant on accroît ſon plaiſir,
Il faut changer; l'art d'être aimé des Belles,
Eſt quelquefois celui de les trahir.

Le ſentiment ne ſaurait nous défendre,
Ce doux attrait qu'il ſemble redouter.
Qu'on donne un prix à l'Amant le plus tendre,
Au plus conſtant j'irai le diſputer.
Il faut changer, l'amour ne peut attendre,
On doit le ſuivre & jamais l'arrêter.

Par M. B.

ROMANCE.

AIR : *De M. Gluchard.* (Noté à la fin, N°. 6.)

DANS les vallons que la Durance arrose,
D'Adélaïde attendant le retour,
Sur ses pipeaux, le malheureux Fondrose,
Chantait ainsi sa peine & son amour.

Gazons, mouillés des pleurs de ma Bergère,
Echos, témoins de ses regrets cuisans,
Montagnes, bois, asile solitaire,
Ecoutez tous mes douloureux accens.

De son époux, par un amour extrême,
Adélaïde a causé le trépas,
Ce verd gazon couvre celui qu'elle aime,
Et chaque jour elle y porte ses pas.

Fatal objet des pleurs d'Adélaïde,
S'il reste encor un cœur après la mort,
Dans ces vallons, si ton ombre réside,
Vois ton rival s'attendrir sur ton sort.

L'Amour t'ôta le prix de la victoire,
Le désespoir te fit perdre le jour,
Mais si l'Amour avait blessé la Gloire;
La gloire, hélas! couta cher à l'Amour.

De ta fureur justement offensée,
Adélaïde avait reçu ta foi,
Tu fus ingrat & ta gloire insensée,
Trancha des jours qui n'étaient plus à toi.

Pour moi, je meurs victime infortunée
Du même feu qui causa ton malheur;
Je ne veux point hâter ma destinée,
Je saurai bien mourir de ma douleur.

Par M. DE CRILORIS.

A MON MARI,

Qui revenait de Corse.

AIR: *Nous voici donc au rendez-vous (des Vendangeurs.)*

MES regards ne cherchent plus rien,
Ils n'enviaient que ta présence,
Et ton cœur va payer au mien
Les longues dettes de l'absence.
Tu reviens enfin près de moi,
Et les jeux, le bonheur tranquille,
Reviennent encor avec toi,
Habiter ce champêtre asile.

Quitter l'objet de ses amours,
C'est se séparer de soi-même.
Un Héros tient d'autres discours;
Mais je suis épouse & je t'aime:
Sans toi les jours les plus sereins,
Sont obscurcis par la tristesse;

Ils s'éteignent dans les chagrins,
Et sont perdus pour la tendresse.

Je sais bien que du jeune amour,
Le tems jaloux brise les armes,
Je sais que ce Dieu chaque jour
Dérobe à mon front quelques charmes;
Le tems est l'espoir des Guerriers,
Et le tems est l'effroi des belles,
Il rend plus beaux de vieux lauriers,
Et flétrit les roses nouvelles.

Mais s'il a détruit mes appas,
S'il nous ravit l'enfant volage,
L'amitié qui vient sur ses pas,
Des hivers ne craint point l'outrage;
Quelle a de graces & d'attraits,
Oublions l'Amour qui s'envole,
S'il cause en fuyant nos regrets,
Sa sœur nous reste & nous console.

Vois tes enfans à ton côté!
Vois ton épouse satisfaite!
Et dis-nous qu'elle volupté,

Quel autre bien ton cœur souhaite ?
Les Dieux te donnent à la fois,
Tout ce qui flatte & ce qui brille,
La gloire t'attend chez les Rois,
Et l'amitié dans ta famille.

Amitié fais luire sur nous,
Un Ciel pur, des jours sans nuage,
Viens, de tes rayons les plus doux,
Eclairer le soir de notre âge.
Le cœur se nourrit de tes feux,
Il s'use au flambeau de ton frère,
Dans ses bras on meurt plus heureux,
Dans les tiens la vie est plus chère.

Par Madame la Comtesse DE T.

A UNE JOLIE SŒUR,

Jalouſe d'une autre plus jolie.

AIR : *Philis demande ſon Portrait.*

POURQUOI vous fâcher contre moi,
Jeune & belle Julie,
Toutes les fois que je vous voi,
Je vous vois plus jolie.
Si mon amour par trop diſcret,
N'oſe ſe faire entendre,
Songez que l'Amant qui ſe tait,
Eſt toujours le plus tendre.

Dans le même inſtant que mon cœur
Vole & vous rend les armes,
Puis-je de votre aimable ſœur
Ne pas vanter les charmes.

Le Dieu qui vous donna le jour,
Ce Dieu qui fuit vos traces,
Exige qu'on chante à sa cour,
Vénus avant les graces.

Par M. T. ROUSSEAU.

PORTRAIT DE NICE.

AIR : *O souvenir plein de douceur.*

LA gloire n'eſt qu'un bruit trompeur,
La ſageſſe qu'un vrai délire ;
Et ſi Nicette ne l'inſpire,
L'Amour même n'eſt qu'une erreur.

Oui, s'il devient le vrai bonheur,
Ce n'eſt que dans les yeux de Nice ;
Partout ailleurs, enfant du vice,
Il n'eſt vertu que dans ſon cœur.

Près de cet objet raviſſant,
Comme il ſait, variant ſans ceſſe,
Sous une forme enchantereſſe,
Se reproduire à chaque inſtant !

Il faut la voir dès le matin
Plus éclatante que l'aurore ;
De la roſe qui vient d'éclore,
Son front fait pâlir le carmin.

L'or mobile de ſes cheveux,
Sur les lys de ſon col ſerpente,
Ou voltige en treſſe ondoyante,
Au gré des zéphirs amoureux.

Dieux, qu'elle eſt belle en ce moment,
C'eſt Vénus pour le beau corſage,
C'eſt Hébé pour le doux viſage,
Mais c'eſt Nice pour ſon Amant.

Par M. TRI***.

COUPLETS

*Donnés au Bal de l'Opéra à Madame la Comteſſe de F**, qui s'était démaſquée le Bal précédent.*

AIR : *Avec les jeux dans le Village.*

EH ! quoi, charmante Zéneïde,
Vous que l'amour ſuit de ſi près,
Vous voulez d'un carton perfide,
Outrager encor vos attraits !
Le deſir vous a reconnue,
Malgré votre maſque impoſteur,
Vous pouviez bien tromper ma vue,
N'eſpérez pas tromper mon cœur.

Vénus peut bien de ſa figure,
Pour un inſtant cacher les traits ;
Mais ſon eſprit & ſa ceinture
Peuvent-ils ſe maſquer jamais ;

Si vous voulez bien vous soustraire
A nos cœurs d'amour éperdus,
Quelques momens cessez de plaire,
On ne vous reconnaitra plus.

Par M. DE LA CHABEAUSSIERE.

COMPLAINTE

COMPLAINTE

Sur la mort de M. Collé, Lecteur de Mgr. le Duc d'Orléans.

AIR : *Charmante Gabrielle.*

L'AMOUR, dans l'Hypocrène,
Renverse son flambeau ;
Thalie à Melpomène
Emprunte son manteau ;
Les jeux dans leur demeure
Rentrent perclus ;
L'ombre de Henri pleure ;
Collé n'est plus.

Aux injustes critiques
Qui l'ont souvent mordu ;
Ses succès dramatiques
Ont toujours répondu :
Le Ciel voit sans rancune

Un chien, la nuit,
Japper contre la Lune
Qui l'éblouit.

On lui faisait un crime
D'avoir aux villageois,
Dans un sujet sublime,
Fait parler leur patois;
Mais nonobstant la glose
Des ignorans,
Michau (1) gagna sa cause
Avec dépens.

Collé, dans l'entrefaite,
Gai, moral tour à tour,
Mettait en chansonnette
L'anecdote du jour,
Et l'Epigramme jointe
A tout Couplet,
Comme un trait, par la pointe,
Les affilait.

Soudain, nouvel outrage
Des méchans & des sots;

(1) Personnage de la Partie de Chasse de Henri IV.

Ils déchaînent leur rage,
Sur quoi? sur des bons mots,
Qui leur avaient, je gage,
Plû dans *Regnard*,
Dans *Piron*, dans le *Sage*,
Et dans *Pannard*.

Réprimant la faillie,
De la vive *Erato*,
Collé, près de *Thalie*,
Revole incognito (1),
Et tous deux, par caprice,
Sans héſiter,
Deshabillent le vice
Pour le fouetter.

La bonne compagnie
Trouva ces tableaux vrais;
Mais leur plaiſanterie
Offenſa pour jamais
Les oreilles rebelles
De nos Midas,

(1) Il s'agit ici des Pièces de Société de M. Collé, à vérité dans le vin, &c.

Et la pudeur des Belles
Qui n'en ont pas.

D'un Auguſte génie,
Qui protege les arts
Contre la calomnie,
Il brigua les regards.
Bourbon daigna ſourire,
Et l'humble Auteur
Qu'il aimait tant à lire,
Fut ſon Lecteur.

Fou du jus de la tonne
Et d'un ſexe divin,
Il eut l'âme auſſi bonne,
Qu'il avait l'eſprit fin,
Aimant plus que perſonne
Son cher *Saurin*,
Comme on nous dit qu'*Auſone* (1)
Aima *Paulin*.

(1) Auſone, Poëte latin, Bordelois, aima tendrement S. Paulin, comme Horace aima Virgile, & comme parmi nous Favart aima Voiſenon, &c.

Peine & plaisir sur terre,
Tout leur fut si commun,
Que dès qu'un sort contraire
En eût arraché l'un,
Sur son luth taciturne
L'autre a gémi,
Et l'a brisé dans l'urne
De son ami.

Chansonniers, mes confrères,
Partagez mes regrets.
Les drames funéraires
Vont doubler leurs progrès.
De notre chef de file
Adieu l'appui!
Il meurt: le Vaudeville
Meurt avec lui.

Par M. DE PIIS.

LE MAGASIN DU PLAISIR,

Ou l'origine de nos peines.

AIR : *De M. de la Bretonniere.* (Noté à la fin, N°. 7.)

NOUVELLEMENT débarqué de Cythère,
Certain plaisir vif & galant,
Chez le Français, protecteur du talent,
Cherchait un jour fortune à faire.
Il s'associa le Desir,
Et pour attirer la pratique,
Il écrivit sur sa boutique :
Au rafinement du plaisir.

Zulmé sourit en lisant la devise,
Et le Marchand s'en apperçut.
Eglé survint : le Plaisir les reçut,
Et leur fit voir sa marchandise.
Chacun, dit-il, a son ballot.
Aimez le blanc, aimez le rose :

J'ai gazes ſimples pour la choſe,
Et gazes doubles pour le mot.

Chaque paquet ſe vend en conſcience,
Et, pour plus de facilité,
Tout, à mes frais, chez vous ſera porté,
Sous le couvert de la décence.
Si vous aviez beſoin de fard,
J'en ai de la bonne facture.
Il fut broyé par la Nature,
Et ne doit preſque rien à l'art.

En vous offrant mon petit miniſtère,
Meſdames, j'ai l'attention
D'envelopper, avec précaution,
Le tout des voiles du myſtère.
J'offre enfin d'un autre côté,
Tant ma boutique eſt aſſortie,
Les gazes de la modeſtie,
Pour les talens & la beauté.

Ainſi parlait le Marchand Philoſophe,
Et cependant taillant toujours,
Il habilla la Ville & les Fauxbourgs

De ſa myſtérieuſe étoffe.
Le Sentiment vint renchérir
Sur les détails de l'entrepriſe ;
Mais, en fardant la marchandiſe,
Il gâta l'œuvre du plaiſir.

ETRENNES D'UN MARI A SA FEMME.

AIR : *Je suis Lindor.*

HIER au soir en entrant dans ta couche,
Je t'ai donné le plus tendre baiser ;
Comme aujourd'hui chacun peut tout oser,
Je ne veux pas qu'il reste sur ta bouche.

Par M. CUINET D'ORBEIL.

L'ORIGINE DES COUPS DE SOLEIL.

AIR : *Du Serin qui te fait envie.*

PHŒBUS par Jupin en colère,
Privé de la Divinité,
S'en vint oublier sur la terre
Sa brillante immortalité.
Rarement le malheur nous change :
Phœbus était un Dieu coquet,
Et sa métamorphose étrange
N'en fit qu'un joli fréluquet.

Voilà mon galant petit-maître,
Méditant d'heureuses noirceurs,
Et pensant qu'il n'a qu'à paraître
Pour se soumettre tous les cœurs.
Malheur à vous, faibles mortelles,
Dit-il, qui voudrez m'échapper !
Je saurai, sans avoir ses ailes,
Mieux que l'Amour vous attraper.

Il crut d'abord les moins dociles
Parmi les Dames de la Cour ;

Mais il les trouva si faciles,
Qu'il s'en dégoûta sans retour.
Quoi, dit-il, avec les Duchesses
Pas même l'instant du desir !
Suis-je encore avec nos Déesses ?
Ai-je aussi perdu le plaisir ?

La Ville obtient donc sa présence ;
Mais la Ville est comme la Cour,
Et la plus honteuse licence
Y siége au trône de l'Amour.
Eh ! qu'eut fait alors aux ruelles,
Pallas sous les traits de Vénus ?
Un Fat, pour trouver des cruelles,
N'en croit pas plus à leurs vertus.

Là, cependant plus d'une belle
Repousse Phœbus étonné :
Là, malgré lui chaque rebelle
Lui rappelle hélas ! sa Daphné :
Souvenir fâcheux qui l'offense
Et redouble encor sa fierté ;
Mais bientôt la douce espérance
Vient consoler sa vanité.

Il entend dire qu'au Village
La Pudeur règne avec l'Amour:
Le voilà, Berger qui s'engage
Parmi les Bergers d'alentour....
Raſſurez-vous, honneur, décence;
Vous êtes chers aux Immortels;
S'ils abandonnaient l'innocence,
Qui voudrait parer leurs autels?

Apollon traitait les Bergères
En Petit-Maître, en Grand Seigneur;
Et ces Meſſieurs ne ſavent guères
L'art d'être galans ſans fadeur.
Qu'arriva-t-il? au lieu de plaire,
Il n'éprouva que des refus:
Le pâtre heureux qu'on lui préfère,
Ne changerait pas pour Phœbus.

Mais les Dieux aiment la vengeance;
Hélas, tremblez ſexe charmant,
Celui que votre orgueil offenſe
A repris ſes droits & ſon rang.
Jupiter enfin le rappelle:
Son fils revient tout éclairer,

Brillant d'une gloire immortelle,
Mais trop puiſſant pour pardonner.

Son cœur s'eſt ouvert à la haine:
Ses traits pourſuivent la beauté,
Aux champs ſurtout & dans la plaine;
Malheur au teint le plus vanté!
Il frappe, il brûle en ſa colère,
Le plus beau ſein, le plus beau front...
Phœbus, qu'y gagnes-tu? La terre
N'en rit pas moins de ton affront.

O ma Zulmé! celui qui t'aime,
Coupable & Dieu comme Apollon,
N'eut voulu devoir qu'à toi-même,
Ou ton amour ou ſon pardon:
Et du mépris de ſon hommage,
Loin d'oſer punir ſon vainqueur,
Il eut, plein de ta douce image,
Adoré juſqu'à ta rigueur.

Par M. DU CREST.

A HENRIETTE F**.

AIR : *Ton humeur eſt Catherine.*

VOTRE nom, belle Henriette,
Rappelle ce nom chéri,
Que tout bon Français repete
Le nom, le doux nom d'Henri;
Vous brillez ſans diadême
De mille attraits ſéducteurs,
Comme lui chacun vous aime;
Vous regnez ſur tous les cœurs.

Plus heureuſe qu'Henri Quatre,
Dans ſes plus fameux exploits,
Vous triomphez ſans combattre,
Tout céde à vos douces loix:
En jurant d'être fidelle,
De vivre & mourir pour vous,
Le ligueur, le plus rebelle,
Tomberait à vos genoux.

Ce qu'Henri fit pour la gloire,
Faites-le donc pour l'amour ;
Et des fruits de la victoire,
Usez même à votre tour.
Il sçut après ses conquêtes,
Rendre heureux tous ses sujets,
Ah ! les captifs que vous faites,
Ne le feront-ils jamais ?

Ce Roi partout invincible,
Fut vaincu par la beauté,
Et son cœur né si sensible,
Lui dût sa félicité.
Il n'eut des yeux que pour elle ;
Ah ! sans doute en vous voyant,
Il eut quitté Gabrielle
Et vous fut resté constant.

Prenez pour votre modèle,
Henri que nous aimons tous ;
S'il fut Roi, vous êtes belle,
Comme lui régnez sur nous.

Souffrez qu'en ce jour de Fête,
Notre refrein favori,
Soit toujours vive Henriette,
Et vive le bon Henri.

Par M. CROIZETIERE, de la Rochelle.

IMITATION D'ANACRÉON.

AIR : *On compterait les diamans.*

VERSEZ-MOI, charmantes beautés,
Versez du vin à taſſe pleine :
Puiſſent mes maux être domptés !
Je le boirai tout d'une haleine ;
Mais quoi, mon front n'a point de fleurs !
Que votre main auſſi m'en donne !
Mes feux flétriſſent leurs couleurs,
Mon front deſſéche ſa couronne.

Hélas ! une ſecrette ardeur
Agite & tourmente mon âme :
Amour eſt au fond de mon cœur,
Et tout mon être n'eſt que flâme.
Qui pourra jamais rafraîchir,
Le cœur que feu d'amour dévore ?
Beautés, bien loin de l'adoucir,
Vous le rendrez plus vif encore.

ANONIME.

LE DÉPART.

ROMANCE.

AIR : *De M. de la Bretonniere.* (Noté à la fin, *N°.* 8.)

IL faut quitter tout ce que j'aime,
Il faut renoncer au bonheur,
O toi qui fis mon bien suprême,
Viens me voir expirer de ma sombre douleur;
Reçois mon cœur, reçois ma vie,
Ce n'est plus qu'un fardeau pour moi,
Comment pourrais-je ma Silvie,
Comment pourrai-je hélas! le porter loin de toi.

N'écoute point les tristes plaintes
De ton Amant désespéré,
Je sens doublement les atteintes
Que portent mes sanglots à ton cœur déchiré,
Bannis à jamais de ton âme
Le souvenir de mes malheurs,

Je meurs victime de ma flâme,
C'eſt peu de mes tourmens ; mais c'eſt trop de tes pleurs.

Adieu, bocage ſolitaire,
Témoin de mes premiers deſirs,
Sois le dernier dépoſitaire
De mes derniers regrets, de mes derniers ſoupirs.
Adieu douce & brillante aurore,
Je dois finir avant le jour,
Je meurs pour celle que j'adore ;
Mais qui lui portera les adieux de l'amour ?

Par M. DE LA BRETONNIERE.

LE TREMBLEMENT DE TERRE DE MESSINE,

Ou la mort de la Marquise de Spadara, Poëme Lyrique sur différens airs.

AIR : *Vous qui du vulgaire stupide.*

IL est des Héros poétiques,
Dont on aime le souvenir,
Mais de leurs malheurs chimériques
Faut-il toujours s'entretenir?
Hélas! environnés d'allarmes,
Nés pour souffrir & soupirer,
Sur nous-mêmes versons nos larmes;
Nous aurons assez à pleurer.

AIR : *Né dans un camp parmi les armes.*

L'horrible démon de la guerre,
Dompté par les soins de Louis,
De deuil ne couvrait plus la terre,

Et n'enfanglantait plus les plaines de Thétis.
De Pallas l'arbre fymbolique,
Arbre chéri dans nos fimples hameaux,
Voyait fon ombre pacifique,
Sur l'Angleterre & l'Amérique,
S'étendre avec fes verds rameaux.

RÉCITATIF OBLIGÉ.

Quel fubit changement!... les défordres, la poudre,
Sous les monts fourcilleux
Où les précipita la foudre;
Du vieux Titan les fils audacieux,
Soulevent tout à coup vers le père des Dieux
Leurs fronts cicatrifés, difformes,
Et brifant leurs chaines énormes,
Menacent de nouveau d'efcalader les Cieux.
La paix, l'aimable paix, revenait fur la terre;
Dans les flancs de l'Ethna, du démon de la guerre,
Entendez-vous déjà le char impérieux,
Imiter en roulant l'affreux bruit du tonnerre?
Et les Cyclopes furieux,
Heurtant leur noir cachot de leurs fronts odieux;
Aux efforts rédoublés de ces géants terribles,

Le monde eſt ébranlé ſous les pas des humains ;
L'Enfer s'ouvre, & du fond de ſes gouffres horribles
S'élancent à l'envi tous les feux ſouterreins,
Qu'en ſes flancs invifibles,
Cacherent les décrets divins.
La mer même a briſé l'éternelle barrière,
Qu'oppoſe la nature à ſes flots vagabonds,
Elle court inonder les fertiles moiſſons,
Et noyer la fleur printanière.

AIR : *Menuet d'Exaudet.*

A l'inſtant,
On entend
Les montagnes,
Se heurtant, s'entrechoquant,
Et puis ſe détachant,
Rouler dans les campagnes.

Des coteaux,
Des hameaux,
Tout s'exile,
Le Paſteur pour ſe ſauver,
Ne peut même trouver
D'aſile.

Que de cris vers les nuages,
Partent du sein des bocages?
Cris perdus!
Superflus!
La mort vole,
Et sans entendre, ni voir;
Elle rend tout espoir
Frivole.

O malheur!
O douleur
Sans seconde!
Pour perdre les Messinois,
S'uniſſent à la fois,
Les feux, les vents & l'onde;

Qui pourrait,
Qui croirait
S'en défendre?
Ah! par ce triple fléau,
Messine est un monceau
De cendre.

AIR : *Un Soldat par un coup funeſte.*

Malgré cet horrible ravage,
Une Epouſe & ſon tendre Epoux,
De la mer gagnent le rivage,
Pour fuir le céleſte courroux.
L'Epouſe infortunée,
Dont rien ne calme les eſprits,
S'écrie alors, de ſes larmes baignée,
Helas ! je ne vois point mon fils !

AIR : *O ! ma tendre Muſette.*

Juſtement allarmée
D'un péril trop certain,
Dans la Ville enflammée
Elle rentra ſoudain.
Providence éternelle,
Ah ! veillez ſur ſes jours !
Qui mérite plus qu'elle
Vos généreux ſecours ?

AIR : *Dans nos Hameaux la paix & l'innocence.*

Le jeune Enfant tranquillement repoſe,
Les yeux fermés par la main du ſommeil,

Son

Son souffle épand les odeurs de la rose,
Et son visage en a l'éclat vermeil.
La mère approche, entre ses bras le presse,
L'enleve aux feux qui gagnaient son berceau,
Et lui donnant la dernière caresse,
Elle s'enfuit avec ce doux fardeau.

AIR : *Toujours, toujours, &c.*

Il n'est plus tems de sauver l'innocence;
Tout au travers
Des flammes, des éclairs,
Par le milieu des airs
La mère en vain s'élance;
Les gouffres du trépas
S'ouvrent tous sous ses pas;
Il n'est plus tems de sauver l'innocence.

AIR : *De la Romance de Florine.*

Une tour s'offre à ses regards,
Dernier asile qui lui reste,
Elle y monte, & de toutes parts
Fait signe des yeux & du geste,
Mais hélas! pour la secourir,
Peut-on lui montrer quelque zele?

Elle voit, elle entend mourir,
Tous les Meſſinois autour d'elle.

AIR : *Du haut en bas.*

O mon cher fils!
Dit-elle alors d'une voix tendre,
O mon cher fils!
Le trépas interrompt ſes cris,
La tour s'écroule, elle eſt en cendre;
Et chacun encor croit entendre:
O mon cher fils!

Par M. le Ch. DE CUBIERES.

LA PRÉCAUTION INUTILE.

AIR : *Nous sommes Précepteurs d'amour.*

FAITE pour connaître l'Amour
Et pour inspirer la tendresse,
Pourquoi combattre tour à tour,
Et vos desirs, & son ivresse.

Du trouble qu'il fait éprouver
Aux cœurs soumis à sa puissance,
Croyez-vous donc vous préserver
Dans le sein de l'indifférence ?

Ah ! sur elle mal à propos,
Votre tranquillité se fonde ;
Peut-on gouter quelque repos,
Quand on en prive tout le monde !

Par M. DE CHASTAUGIRON.

COUPLETS

Faits dans un dejeûner de Garçon, où il y avait quatre Femmes & huit Hommes.

AIR : *Ah ! le bel oiseau, Maman.*

POUR que tout ça s'fasse au mieux,
C'n'est pas trop de deux pour une ;
Pour que tout ça s'fasse au mieux,
C'est assez d'une pour deux.

On dit qu'c'est le nombre heureux,
Quand chacun a sa chacune ;
Mais quand le Galant est vieux,
Ou que la Princesse est brune.
Pour que tout, &c.

Un Roi sage (on le connait)
Eut des femmes par centaine ;
Mais combien il s'en fallait
Que chacune eût son étrenne.
Pour que tout, &c.

Un Turc en ſuivant ſa loi,
Peut en prendre juſqu'à quatre;
Mais un Français, ſur ma foi,
Doit diablement en rabattre.
Pour que tout, &c.

Chacun le ſien n'eſt pas trop;
Dit un mari d'ordinaire;
Mais le Mari n'eſt qu'un ſot,
L'Amant ne s'en emeut guerre.
Pour que tout, &c.

Comme une autre, avec chagrin
J'ai vu naître cet uſage,
Mais j'ai conſulté Tronchin,
Qui m'a dit en homme ſage:
Pour que tout, &c.

ANONIME.

PLAINTES D'UNE AMANTE.

Romance Espagnole.

AIR : *Du Vaudeville des deux Jumeaux.*

QUOI ! tu fuis tourtereau perfide !
Tu laisses dans le fond des bois
Ton amante seule & timide,
Traîner sa douloureuse voix.
Mais tu reviendras auprès d'elle,
Enflammé de tes premiers feux,
Aimez, constante tourterelle,
Jouis tourtereau trop heureux.

La tourterelle, sans contrainte,
Exhale du moins ses soupirs.
Le rameau, témoin de sa plainte,
Est le témoin de ses plaisirs !
Ah ! moins que nous infortunée,
Rien ne lui défend le bonheur ;

Et toujours le lit d'Hyménée,
Remplace son lit de douleur.

Oiseaux, mon âme est attendrie
Quand j'entends vos plaintes d'amour!
Mais que j'écoute avec envie
Vos doux baisers cachés au jour!
Amour! à ta volupté pure,
N'avons-nous pas les mêmes droits;
Pourquoi les rois de la Nature,
Sont-ils victimes de tes loix?

La tourterelle solitaire
Déja n'attriste plus son chant:
Sans regrets elle sera mère,
Elle a ramené son Amant.
Ah! pour moi qu'un ingrat délaisse,
Leurs plaisirs causent ma douleur;
Dans leur retraite enchantereſſe,
Je ne trouve plus l'enchanteur.

Par UNE DAME.

VAUDEVILLE

A M. Saurin. (1)

AIR : *En amour on ne rend point raiſon.*

MON vieux ami, tu m'as adreſſé
Ton Vaudeville Anacréontique,
Des gens du beau monde m'ont preſſé
De t'y faire deux mots de réplique :
Mon cher Saurin, vous avez bleſſé
Par votre critique,
Joyeuſe & cauſtique,
Ce ſiècle lumineux & ſenſé ;
Souffrez qu'on défende ſon ſiècle offenſé?

Le ton noble & triſte : le bon ton
Exerce d'abord votre ſatyre :
Mais d'abord vous ſavez que Platon

(1) Ce Vaudeville eſt en réponſe à celui intitulé : *Jadis entre les Pots, &c.* Que M. Saurin avait adreſſé à M. Collé.

Faisait raisonner & non pas rire :
Aussi combien dans ce siècle a-t-on
De gens pour instruire,
Conduire un empire,
Et d'y voir ces singes de Newton,
Qui vivent en cyniques & parlent en Caton.

Le Vaudeville était trop gaillard,
Vous en regrettez trop l'indécence !
Notre pudeur l'a proscrit trop tard ;
C'est depuis peu qu'on est chaste en France;
L'Ariette plus simple & sans fard,
A plus d'innocence,
Plus de bienséance ;
Tout esprit, tout sentiment à part,
La musique en fait un chef d'œuvre de l'art.

Tâchez de vous plier à nos mœurs;
Prêtez-vous à notre faiblesse ;
Que peuvent servir vos clameurs,
Pour l'honneur & contre la richesse ?
Sans argent peut-on vivre ; & d'ailleurs
Votre âpre sagesse
Manque de justesse.

Quand on voit, d'après nos raisonneurs,
Que le deshonneur nous conduit aux honneurs.

Le sage va se moquer de vous,
De plaisanter sur le suicide;
Mon cher ami, chacun a ses goûts;
Faut-il que le vôtre le décide?
Ne gênez personne, & croyez nous:
Une mort rapide
Est moins insipide;
N'ôtez point à l'orgueil ses ragoûts,
Laissez leur le plaisir de se tuer tous.

Ce n'est pas pour moi que je parle, car:

J'ai deux raisons pour ne mourir pas,
Et ces deux raisons sont décisives:
L'une est que j'aime encore ces climats;
Mes amis & leurs chansons naïves;
L'autre, est qu'on peut avant mon trépas
Par des tentatives
Régénératives,
Trouver le secret dont je fais cas,
De rendre la vie éternelle ici bas.

Par feu COLLÉ.

LES COULEURS.

AIR : *D'un Bouquet de Romarin.*

SANS avoir le prisme en main,
Amis, je veux faire
Une Chanson ce matin,
Qui puisse vous plaire.
Pour définir les couleurs
Et leurs attributs flatteurs,
Je dois paraître aux railleurs
Un peu téméraire.

Commençons par la couleur
Qu'aime l'innocence,
Par le blanc, qui, dans le cœur,
Fait sa résidence;
Par le blanc, qui, d'un beau sein,
Embellissant le satin,
Sait nuancer le carmin;
Fard de la décence.

Le noir, qui, de la gaieté,
Fait fuir le cortege,
Le louer, en vérité,
Serait sacrilege;
D'effaroucher la beauté
Et la sensibilité,
Il a, je crois, mérité
Le seul privilege.

Le bleu, suivant l'Amoureux,
A la préférence;
Car, des rivaux orgueilleux,
Il chasse l'engeance,
D'un jour brillant & serein,
Il est l'emblême certain,
Et dans deux beaux yeux, enfin,
Place la prudence.

Non moins répandu, le verd
Rend à la nature,
Qui languissait dans l'hyver,
Toute sa parure;
L'arbre devient plus épais,

Et sous son ombrage frais,
Néris que j'y mene exprès,
Aime la verdure.

Mais toi qui tires ton nom
D'une fleur timide,
Pour égayer ma Chanson,
Couleur trop perfide,
Tu dois donner au Prélat,
Toujours frais & délicat,
Cet ambitieux éclat
Qui dans toi réside.

Beautés dont le jeune cœur
Est tranquille encore,
Approchez, votre couleur
Va bientôt éclore;
L'Amour, ce Dieu libertin,
D'une couche de carmin,
Pour colorer votre teint,
S'accorde avec Flore.

Après le jaune, pourtant
Le pinceau je quitte,

On connaît communément
Son joli mérite;
Moi, je n'en suis point surpris,
Cette couleur à Paris,
Des jaloux & des maris,
Est la favorite.

En aveugle des couleurs,
Amis, je raisonne,
Mes Couplets seraient meilleurs,
La raison est bonne;
Si j'avais du grand Newton,
Et la science & le ton,
Et pouvais, dans ma Chanson,
N'ennuyer personne.

Par M. SAINTERRE DE MAGNY.

LA ROSE VOLÉE ET LE BOUQUET REPRIS.

VAUDEVILLE MORAL.

AIR : *Pour héritage je n'eus de mes parens, &c.*

BABET peu sage,
La rose à son côté,
Quoiqu'au bocage,
Se croit en sûreté.
Crains le voleur:
Le beau Colin te guette.
Cache bien surtout, Bergerette;
Cache bien ta fleur.

Contre la rose
Qui pare ton corset,
Il se propose
De troquer son bouquet.
Crains le voleur,
Soit qu'il ôte ou qu'il mette;
Cache bien surtout, Bergerette;
Cache bien ta fleur.

Avec audace,
Colin d'un peu trop près,
Touche à la place
Où l'on prend les bouquets.
Crains le voleur,
Déjà ta collerette....
Cache bien surtout, Bergerette,
Cache bien ta fleur.

A l'ordinaire
L'on se défend d'abord.
Mais comment faire?
Ce Colin est si fort!
Crains le voleur,
Tu glisses sur l'herbette....
Cache bien surtout, Bergerette,
Cache bien ta fleur.

Malgré l'entorse
Dont tu te plains, Babet,
Il met de force,
Dans ton sein son œillet.
Crains le voleur,

Au fond de la cachette,
Il te prend de plus, Bergerette;
Il te prend ta fleur.

Babet soupire;
Mais rien n'émeut Colin;
Qui se retire
Tout fier de son larcin.
O le voleur!
Bien loin qu'il le remette,
Il reprend encor, Bergerette,
Il reprend sa fleur.

Par M. B.

LE POUVOIR DE LA BEAUTÉ.

*A Madame de ***, qui demeure à l'Hôtel des Invalides.*

AIR : *Avec les jeux dans le Village.*

A-T-ON besoin d'art pour nous plaire?
Faut-il un code pour aimer?
Non, par un charme involontaire
La Beauté vient nous enflammer.
De Lisette suivez les traces;
Tout est marqué de son pouvoir.
L'Amour lui donna tant de graces,
Que l'Amitié craint de la voir.

Pour la peindre d'après nature,
Wanlo, prête-moi tes couleurs.
Vénus m'a promis sa ceinture;
Le Printems sa robe de fleurs.
C'est peu de rassembler pour elle,
Elégance, enjouement, fraîcheur;

Eſt-il un plus parfait modele
Que ſon eſprit & que ſon cœur?

L'Amour épris de ſon image,
De ſes faveurs fut la combler.
Admirons de loin ſon ouvrage;
Il n'eſt permis que d'en parler.
D'un feu charmant ſon œil pétille:
C'eſt Hébé, quand elle ſourit.
Dans tous ſes jeux la gaieté brille;
Elle a ſon cœur dans ſon eſprit.

La Beauté n'eſt que la bordure
De ce joli tableau mouvant.
Domine au fonds la vertu pure,
Et la grace ſur le devant.
Avec l'Amour elle badine;
Mais l'Hymen ſeul en eſt vainqueur.
Son air eſt doux, ſa bonté fine:
Elle a ſon eſprit dans ſon cœur.

Le goût, ce vrai Mentor de l'ame,
Partage noblement ſes jours.
La ſageſſe en main tient la trame,

Que le plaisir ourdit toujours.
Le bonheur pur, aux nœuds solides,
Couronne l'époux dans ses bras.
Si Vénus loge aux Invalides,
Chacun sait bien qu'il ne l'est pas.

Par feu M. LE MERCIER.

L'ŒIL PERDU ET RETROUVÉ,

Conte mis en Chanson.

AIR : *Malbrough s'en va t'en guerre.*

D'UN Chevalier aimable,
Ecoutez l'aventure incroyable:
Elle est très-véritable,
Je la tiens d'un Normand.

Le jeune & bel Argan,
Dans un combat galant,
Perdit, Dieux quel dommage!
Ce qui plaît, ce qui plaît davantage,
A la fleur de son âge,
Argan perdit un œil.

Argan perdit un œil,
L'Amour en fut en deuil:
Dans cette conjoncture

L'art voulut imiter la nature,
Par une mignature
D'un émail bien uni.

Un criſtal fort poli,
En ovale arrondi,
Vint occuper la place,
Qui montrait, qui montrait trop la trace;
De l'affreuſe diſgrace
Du Chevalier galant.

Le Chevalier galant,
Le ſoir en ſe couchant,
Quittait ſon luminaire,
Qu'il plaçait, qu'il plaçait dans un verre;
Luſtrant avec l'eau claire
Ses poſtiches appas.

Or, il advint hélas!
Un étrange embarras,
Par une nuit brûlante,
Oh! que cette avanture eſt plaiſante;
Dans ſa ſoif imprudente
Son œil il avala.

Son œil il avala,
L'autre seul en pleura ;
Nous touchions au solstice,
Regne affreux de l'ardente Ecréviſſe,
Où les jours (quel supplice !)
Sont trop longs de moitié,

S'il fut pétrifié,
Autant que mortifié,
On eut dit que Meduſe....
Mais allons, allons au fait ma Muſe,
Comparaiſon amuſe,
Courons au dénouement.

De calmer ſon tourment,
Il tente vainement :
Pour que ſon œil s'échappe,
Du goſier ſe preſſant la ſoupape,
Il fait de trape en trape,
Gliſſer l'émail au fond.

Que réſoudra-t-il donc,
Faut-il mourir? Oh ! non.
Il mande Mortifère,

Prend la plume, écrit à ſon Notaire;
Mais le plus néceſſaire
Arriva le dernier.

Notre preux Chevalier,
Jurait comme un ſorcier,
L'eſculape enfin ſonne,
Prend le poulx, voit la langue & raiſonne;
Puis à grands mots, ordonne
Un petit lavement.

Un frater à l'inſtant
Se préſente humblement;
Puis un genouil en terre,
Avec art dirigeant ſon cliſtère;
Il ſe jette en arrière,
Le cœur glacé d'effroi.

Le cœur glacé d'effroi,
Il dit: c'eſt fait de moi,
Et crie à ſa voiſine:
Je vois quelqu'un qui m'examine.
Jamais, dit la voiſine,
Je ne vis des yeux-là.

« Qui

« Qui vous fit des yeux-là?
» Expliquez-moi cela? »
— Hélas! mon œil de verre
Se trouve sans doute à la portiere.
« Monsieur l'Apoticaire,
» Votre clef l'ouvrira. »

Par M. C. de Lyon.

A MADEMOISELLE BAT....

AIR : *Daigne écouter, &c.*

Si quelque jour je fais choix d'une Amie,
Je veux qu'elle ait ton sourire & tes yeux :
Que par esprit sa figure embellie
Plaise aujourd'hui, demain plaise encor mieux.

Je veux qu'elle ait ton heureux caractere,
Et ta belle âme & tes jolis propos ;
Je la voudrais seulement moins sévere ;
Mais il faut bien qu'elle ait de tes défauts.

Je veux qu'elle ait ces graces, cet ensemble,
Tous ces talens dont je suis enchanté ;
Et pour qu'en tout le Portrait te ressemble,
Qu'il soit charmant & ne soit point flatté.

Par M. MARSOLLIER DES VIVETIERS

A M. DE S. ANGE,

Traducteur des Métamorphoses d'Ovide.

AIR : *Daigne écouter.*

Tes heureux vers que ta Muse publie,
Auront toujours mille beautés pour moi :
Charmant Auteur, laisse crier l'envie :
Va, pour t'atteindre, elle est trop loin de toi.

A ton travail, le Dieu du goût préside ;
Et tes efforts sont autant de succès.
C'est posséder deux fois l'aimable Ovide,
Que de l'avoir avec tes vers français.

Le doux printems voit moins de fleurs écloses,
Que tu n'en fais épanouir chez lui.
Il célébra mille métamorphoses ;
Mais la plus belle il l'éprouve aujourd'hui.

Par Mlle DE MALECOSTE.

ÉLOGE DE LA PLUIE.

AIR : *On compterait les diamans.*

On célèbre assez les beaux jours ;
Moi, je veux célébrer la pluie :
Qu'elle est favorable aux amours !
Il m'en souvient, ô ma Silvie !
On ne voyait pas le soleil
Dorer les coteaux, la prairie ;
Quand j'obtins ce baiser vermeil,
Qui fit le charme de ma vie.

Le Ciel noirciſſait ſon azur
D'une vapeur univerſelle ;
Mais, las ! que ſous ce voile obſcur ;
La nature me parut belle !
Ta mere eut dit une autre fois :
« Colin, va-t'en, peut-être on gronde : »
Je crois entendre encor ſa voix,
« Reſte Colin, l'eau nous inonde. »

Je reſtai, Dieu ! quel beau ſéjour
Que le ſéjour de la chaumière
Où Sylvie a, du Dieu d'Amour,
Reçu, donné leçon première !
Le Soleil vaudrait-il les yeux
De cette belle que j'adore ?
Son regard embellit ces lieux,
Plus que Phœbus ne les colore.

Et qui ne connaît le bonheur
Qui ſur nous tombe avec la pluie ?
Elle donne aux fruits la couleur :
Aux près elle donne la vie :
Elle fait mûrir nos raiſins :
C'eſt la mere de la verdure :
Elle fournit les eaux des bains,
Qui rajeuniſſent la nature.

Si nous croyons, de tous nos Dieux,
Les faits mis dans la liturgie :
Combien de fois vit-on, pour eux,
Le Ciel, ſi bon, ſe fondre en pluie ?
De Didon on connaît le ſort,

Dans la grotte myſtérieuſe :
La pluye excitait le tranſport
D'une ivreſſe voluptueuſe.

Venez, venez moutons chéris,
Près de moi, bondiſſez enſemble !
Comme, d'avance, je ſouris
A l'orage qui vous raſſemble ! (1)
Fonds nuage, & peins moi l'inſtant,
Où, grace à l'Amour, à la pluie,
Sous l'œil même de ſa maman,
J'obtins le cœur de ma Silvie.

ANONIME.

(1) A l'approche de l'orage & de la pluie, on ſait que les moutons ſautent & ſe raſſemblent.

LE VOYAGE EN L'AIR.

AIR : *De M. de la Bretouniere.* (Noté à la fin, N°. 9.)

POUR voyager au Royaume d'Eole,
Sur aucun char je n'osai me fier ;
Mais dans celui de Montgolfier,
Enfin j'ai voltigé de l'un à l'autre pôle ;
O mes amis,
Mes chers amis,
La belle chose que l'audace,
La grande chose que l'espace ;
Mais que les hommes sont petits !

En traversant les plaines éthérées,
De farfadets mille grouppes nouveaux ;
Frais émanés de vos cerveaux,
M'ont d'abord promené dans leurs vastes contrées.
Chemin faisant,
J'allais disant :
Hélas ! pauvres gens que nous sommes !

Le voilà donc l'esprit des hommes,
Autant en emporte le vent.

Mes chers amis, vous auriez peine à croire
Tout ce que l'air offre de merveilleux :
Châteaux, projets, fortune, aveux,
Volent par-ci, par-là, comme feuillets d'histoire;
Et des Amans,
Tant de sermens,
Qui vont poursuivant la chimère
Que chacun adopta pour mère ;
Dieux, que cette mère a d'enfans.

Du haut des airs, en observant la terre,
Je vis vers moi ne sais quoi s'élever;
Et là-dessus, moi de rêver,
Lorsqu'un sylphe savant m'expliqua le mystère;
C'est, me dit-il,
L'esprit subtil,
Que l'on appelle renommée.
C'est un cerf-volant de fumée,
Que l'on conduit avec un fil.

Je vis de près ce lumineux phantôme;
Mais son éclat m'éblouit tellement

Que, pour le fuir en ce moment,
Je devins tout à coup plus léger qu'un atôme.
Il voit mon char,
S'élance & part ;
Mais dans ma course vagabonde,
J'avais franchi le tour du monde ;
Avant qu'il en eût fait le quart.

Par M. DE LA BRETONNIERE.

A MADEMOISELLE D**,

En lui offrant un Recueil de Chanſons.

AIR : *Chanſons, chanſons.*

VOICI le code de Cythère,
Vous le lirez ſouvent j'eſpere,
Ces doux ſermons
Ne prêchent qu'amoureux délire;
De tous les autres l'on peut dire :
Chanſons, chanſons.

Chantez ce que je viens décrire;
Et ſouvenez-vous, ma Thémire,
De mes leçons;
Et ſi quelqu'autre Amant vous preſſe,
Ne dites point de ma tendreſſe:
Chanſons, chanſons.

Par M. FRANÇOIS, Peintre.

LA BERGERE INGÉNUE,

ROMANCE.

AIR : *Des simples jeux de son enfance.*

SI je recherche la parure,
Ce n'est que pour charmer Colin;
Si je me plais sur la verdure,
C'est quand j'y suis près de Colin.
Si mon cœur se plaint & murmure,
C'est dans l'absence de Colin;
Enfin, dans toute la nature,
Lisette ne voit que Colin.

Ce Colin chéri de Lisette,
Pour elle seule a de l'amour;
Triste & chagrin sans sa Lisette;
Il ne sourit qu'à son retour:
C'est toujours pour parer Lisette,
Qu'il cueille la plus belle fleur;
Enfin, sans moi, sans sa Lisette,
Colin n'espere aucun bonheur.

Comment pourrai-je me défendre
D'aimer un Amant si parfait ?
Ses yeux surtout, d'un air si tendre,
Me peignent l'amour trait pour trait.
Oui, j'aime Colin qui m'adore,
Je ne puis le dissimuler....
Jugez, au feu qui me colore,
Du plaisir que j'ai d'en parler.

Par M. T. ROUSSEAU.

BACARIOLE.

AIR : *A faire.*

QUE cet asile
Tranquile
Nourit mes douleurs !
De ce feuillage,
L'ombrage
Marrache des pleurs.
Les près, les bois, la verdure,
L'onde vive & pure,
Tout en ces lieux me rappelle
Mon Amant infidelle ;
Oui, mais l'ingrat, hélas!
Je ne l'y vois pas.
Larmes que tant d'ardeur
N'a pu tarir encore.
Eteignez donc en mon cœur
La flamme qui me dévore.
Et vous d'un fol amour,

Témoins secrets,
Cachez au jour
Mon trouble & mes regrets.

Dans cette plaine
Philène
S'offrit a mes yeux;
Ici tremblante,
Mourante,
Je reçus ses vœux.
De nos nœuds, je vois l'emblême
Qu'il grava lui-même;
Ces gazons portent la trace,
D'un instant que rien n'efface,
Non, je n'en puis sortir,
Je me sens mourir.

Par M. DE BEAUMARCHAIS.

IMPROMPTU

A Mademoiselle de Saint-Léger, Reine de la Feve.

AIR : *Philis demande son Portrait.*

QU'UNE Princesse dans sa Cour
Regne par l'étiquette ;
Par les talens & par l'amour,
Ici regne Minette.
Phœbus du laurier des neuf sœurs
A couronné sa tête ;
Et l'Amour lui soumet les cœurs
Par le droit de conquête.

Par M. DE SAINT-ANGE.

LES DEUX AMOURS.

AIR : *Ma Doris un jour s'égara.*

Si j'en crois tous nos voyageurs,
Il est deux Amours à Cythère :
Tous deux ils regnent sur les cœurs,
Mais d'une diverse manière ;
L'un est sans art, plein de douceur,
L'autre, est bien le meilleur Apôtre !
L'air de l'un promet le bonheur,
Le plaisir est l'appat de l'autre.

On m'écrit de ce beau pays,
Où j'ai quelques amis en place,
Que les deux frères sont partis,
Sans qu'on ait pu suivre leur trace.
On soupçonne un déguisement,
Et Vénus promet récompense :
Denonçons un couple charmant,
A raison de la ressemblance.

Il n'offre ni flambeau, ni dards,
Mais il a des armes plus fûres :
Ciel ! que de feu dans ſes regards !
Pour tous nos cœurs que de bleſſures !
Les amours vont nuds au hameau....
Il n'a pas beſoin de parure,
Les amours portent un bandeau....
Il en a fait une ceinture.

D'un ſouris, d'un de ſes regards,
Zilla plairait ſans être belle.
N'eſt-ce pas l'aîné des fuyards ?
Amour n'eſt-il pas fait comme elle ?
Zilla rendrait les ſages foux....
A ce trait j'ai ſu le connaître.
Zilla baiſſe deux yeux ſi doux....
Il craint d'être connu le traître !

Du plus jeune des deux frippons,
Cloé ſerait mieux le modèle.
C'eſt le plus vif des papillons :
Le plaiſir agite ſon aile.
Cloé bleſſe en offrant des fleurs....

On sait qu'Amour vit de malice.
Elle a l'art d'engager les cœurs....
Il est enrôleur de milice.

Si Vénus cédait l'un des deux
A celui qui trouverait l'autre;
S'il vous fallait choisir entre eux,
Messieurs, quel choix ferait le vôtre?
Moi.... mais faut-il en venir-là?
L'œil doute, & le cœur se partage!
Eh! bien.... j'aimerais mieux Zilla;
Cloé me plairait davantage.

ENVOI.

Vous, dont les payens dans leurs cœurs
Auraient consacré les images,
Sous quels noms, séduisantes sœurs,
Faut-il vous rendre nos hommages?
De nos esprits irrésolus,
Fixez l'ignorance docile!
Si vous étiez une de plus,
Le nom serait moins difficile.

Par M. le Ch. DE L'ŒUIL ***.

ÉPITHALAME.

AIR: *On compterait les diamens.*

LE Dieu d'Amour, le Dieu d'Hymen,
Sont rarement unis enſemble,
Mais aujourd'hui votre lien
Les réunit & les raſſemble;
Que toujours fixé parmi vous,
L'Amour embelliſſe vos chaînes;
Le bon accord de deux époux
Change en plaiſir toutes les peines.

Si l'Hymen eſt bien exigeant,
L'Amour eſt rempli d'indulgence:
Il obéit au ſentiment,
Plus qu'il ne céde à la puiſſance.
C'eſt à l'Amour à prévenir
D'Hymen la volonté ſuprême,
Rien n'eſt devoir, tout eſt plaiſir,
Quand c'eſt pour plaire à ce qu'on aime.

Jouissez longtems des douceurs
Que vous promet cet Hymenée,
Que les plaisirs sement de fleurs
Votre carrière fortunée ;
Mais, de peur que dans ces douceurs,
Notre souvenir ne s'efface,
Pour vos amis, dans vos deux cœurs,
Gardez toujours un peu de place.

Par M. LABLEMAN.

PRIERE A L'AMOUR.

AIR : *Si vous avez aimé.*

SI Rose moins amoureuse,
Plus légere que trompeuse,
Pour un nouvel Amant
Oubliait son serment,
Amour venge moi d'elle :
Que son cœur qui m'osa trahir,
Loin du mien ne puisse jouir ;
Mais fut-elle plus criminelle,
Apprends-moi, Dieu du plaisir,
A ramener l'infidelle.

Par M. DE BEAUMARCHAIS.

A MADAME F**,

Qui avait fait une partie de Reversis sans parler.

AIR : *Lisette est faite pour Colin.*

LE Reversis est amusant,
Et Glicère m'enchante;
Il n'est pas de jeu plus piquant,
De belle plus piquante;
Mais gagnant même à chaque coup
Et retirant la bête,
On y perdra toujours beaucoup
Si Glicère est muette.

Glicère on va vous persiffler,
Une femme se taire!
C'est ma foi le cas d'en parler,
La regle est trop austère;
De ce silence rigoureux,
Le plaisir est frivole,

Il n'eſt doux qu'à de certain jeux
De perdre la parole.

Votre bouche avait de l'eſprit,
Et n'a plus que des graces,
Mais à ce jeu l'Amour m'a dit
Qu'il faut choiſir ſes places;
L'heureux vis-à-vis dans ce cas
A beaucoup d'avantage,
Si ſon oreille n'entend pas,
Son œil le dédommage.

A ces propos que nous perdons,
Prêtant toujours l'oreille,
En attendant nous regardons
Votre bouche vermeille:
Au premier coup chacun croit bien,
La voir s'ouvrir, ſans doute,
Même quand vous ne dites rien
Glycère on vous écoute.

Lorſque l'Amour, à vos genoux,
Vous fait ſa confidence,
Vous ſavez dire: taiſez-vous,

Vous impoſez ſilence;
Mais, pour moi, bien loin d'imiter
Votre aimable myſtère,
Quand il s'agit de vous chanter,
Je ne ſais pas me taire.

Par M. DE CHOISI.

LE

LE VRAI TRÉSOR.

AIR : *Du Vaudeville des deux Jumeaux.*

TANT que brille notre jeuneſſe,
Les ris folâtrent ſur nos pas :
Les jeux, la naïve allégreſſe,
Parent nos fronts de leurs appas :
C'eſt à ſeize ans que la Bergere,
Doit tout ſon fard à la gaîté :
C'eſt à ſeize ans que l'art de plaire
Donne le ſceptre à la beauté.

Aux approches de la vieilleſſe,
On voit s'envoler les amours :
L'aſtre brûlant de la tendreſſe,
Ceſſe d'éclairer nos beaux jours :
Mais qui conſacre au badinage,
L'heureuſe ſaiſon des deſirs,
Jouit encore au dernier âge,
Du ſouvenir de ſes plaiſirs.

Ami, le tems eſt trop rapide,
Pour le perdre en ſoins ſuperflus:
Sois heureux, prends l'Amour pour guide,
Offre-lui tes plus doux tributs.
A ſon deſtin quand il ſuccombe,
Un riche emporte-t-il ſon or?
Mais l'Amour ſous une humble tombe,
Revit, s'enflamme & brûle encor!

Par M. T. ROUSSEAU.

LES QUATORZE ANS.

A Mademoiselle D. L. P., alors âgée de quatorze ans.

AIR : *M'en revenant au Village.*

DE l'innocence heureux âge!
Age des tendres penchans!
Reçois mon naif hommage,
Bel âge de quatorze ans!
De ma Muse, il est l'image!
Et ma Muse a quatorze ans.

C'est le printems de notre âge,
C'est la fleur de nos beaux ans:
La saison du badinage,
Des ris, des jeux innocens:
De l'Amour, c'est l'heureux âge,
L'Amour même a quatorze ans.

Un nouveau charme, à cet âge,
Se glisse dans tous les sens.

A douze ans l'on eſt ſauvage,
L'on repouſſe les amans;
Mais le cœur change avec l'âge:
Il en faut a quatorze ans.

A l'automne de ſon âge
Daphné pleure ſon printems:
Ses yeux, couverts d'un nuage,
Semblent dire à tous momens:
Quatorze ans! Dieu! le bel âge!
Revenez mes quatorze ans!

Liſe attend cet heureux âge,
Liſe à peine a ſes treize ans:
C'eſt un oiſeau dans la cage,
Elle compte les inſtans:
Ah! dit-elle, l'heureux âge!
Hâtez-vous, mes quatorze ans!

Roſe touche à ce bel âge,
Demain Roſe a quatorze ans:
Le plaiſir, ſur ſon viſage,
Trahit ſes deſirs naiſſans.
Ah! dit-elle, heureux âge!
Enfin, j'ai mes quatorze ans.

Toi qui pares ce bel âge,
Toi qui comptes quatorze ans,
Toi dont la voix m'encourage,
Et daigne inſpirer mes chants,
Ah ! crois-moi, fais bon uſage,
Eglé, de tes quatorze ans.

Par M. le Ch. DE L'ŒUIL.

A UNE BELLE AUX YEUX NOIRS,

Qui chantait une Chanson en l'honneur de yeux bleus.

AIR : *Du Vaudeville de la Rosière.*

Les yeux bleus toujours délicats,
Ne lancent qu'une douce flâme ;
Leurs rayons ne vont qu'à deux pas,
Et les noirs vont au fond de l'âme,
Pour bien aimer, pour bien y voir,
Le bleu doit le céder au noir.

Malgré qu'Amour porte un flambeau,
Nous croyons tous qu'il n'y voit goutte ;
S'il voit à travers son bandeau,
C'est que ses yeux sont noirs sans doute ;
Prenez Eglé votre miroir,
Vous verrez que son œil est noir.

Plus sereins & plus radieux,
Les yeux noirs brillent davantage ;

Les bleus ont la couleur des Cieux,
Mais ils ont auſſi leur nuage;
L'œil noir, d'accord avec le cœur,
Promet & peint mieux le bonheur.

L'œil bleu moins beau dans les douleurs,
Se laiſſe obſcurcir par les larmes;
Mais un œil noir mouillé de pleurs,
A plus de feux, a plus de charmes;
Il a le don de s'embellir
Par la triſteſſe ou le plaiſir.

Vous qui chantez pour les yeux bleus,
Nymphe modeſte autant que belle,
Votre voix plaide bien pour eux,
Mais votre œil noir parle contre elle;
Il faut pour oublier l'œil noir,
Vous entendre & ne pas vous voir.

Par M. DE CHOISI.

LA BONNE MERE.

AIR : *Ce fut par la faute du sort.*

VIENS reposer contre mon cœur,
O mon aimable Césarine ;
A faire longtems mon bonheur,
Sans doute le Ciel te destine.
M'arrivent-t'ils quelques chagrins ?
En t'embrassant je les oublie ;
Je n'aurai que des jours sereins,
Si j'ai ma fille pour amie.

Déja docile à la leçon,
Que je regle sur ta faiblesse ;
Si tu méconnais la raison,
Tu connais au moins la tendresse.
Un baiser, un air sérieux
Te punit ou te récompense ;
Mais tu dois lire dans mes yeux
Combien je crains la pénitence.

Que tous les Dieux jonchent de fleurs
Ta longue & pénible carrière ;
Mais si tu versais quelques pleurs,
Ne les cache pas à ta mère :
Garde-toi de dissimuler !
Me priver, quand je t'en conjure,
Du plaisir de te consoler,
C'est un vol fait à la nature.

Si d'avoir quelques légers torts,
Tu te sentais jamais capable,
Pourquoi me taire tes remords ?
Qui se repent est moins coupable.
Songe que mon unique bien,
C'est ton entiere confiance,
Que chez une mère il n'est rien
Qui ne soit pardonné d'avance.

Peut-être l'Amour une fois
Soumettra ton âme novice ;
C'est surtout l'instant où je dois
Te préserver d'un long supplice.
A son cœur plutôt qu'à ses traits,
Choisis celui qui te mérite ;

Les vertus ne passent jamais,
Et la beauté passe si vite !

Si par raison ou par devoir,
Il fallait étouffer ta flâme ;
S'il fallait céder au pouvoir,
D'un Public, Tyran qui nous blâme,
Qui mieux que moi peut t'écouter ?
Un cœur tendre sent par lui-même,
Combien il doit nous en couter,
Pour ne pas aimer qui nous aime.

Des chagrins qu'offre l'avenir,
Eloignons le triste présage ;
Hâte-toi plutôt de jouir
Des plaisirs que promet ton âge ;
Mais pour prix des soins que je prends,
Mere à ton tour, qu'il te souvienne
De répéter à tes enfans
Combien tu chérissais la tienne !

ENVOI.

Exprimer ce qu'un autre sent,

Ce que surtout sent une mère!....
Mais Julie, en vous connoissant,
Ce sujet seul pouvait vous plaire.
Ah! si mon cœur, pour un moment,
Eût parlé pour lui ... je vous jure
Qu'il eût mieux peint le sentiment,
Qu'il n'a su peindre la nature.

Par M. MARSOLLIER DES VIVETIERES.

LES AGES.

AIR : *Des Tambours.*

VANTE qui voudra l'enfance,
Sa précieuse ignorance,
Sa candeur, son innocence,
Et qu'on nous la peigne en beau ;
Moi, ce n'est pas au bas âge,
Qu'en ce jour je rends hommage ;
Et je donne l'avantage
A la suite du tableau.

Mais parlez de la jeunesse,
Cet âge de la tendresse,
Auquel le cœur s'intéresse,
De nos jours c'est le printems ;
L'Amour commence d'éclore ;
Au moment de son aurore,
De rouge un front se colore,
Faisons-le durer longtems.

L'âge de l'expérience,
Du flambeau de la prudence,
S'éclairant avec conſtance,
S'oppoſe à tous nos deſirs;
Reprenez votre tendreſſe,
Nous dit-il avec rudeſſe,
Et triomphez d'une ivreſſe
Où nous plongent les plaiſirs.

D'une robe doctorale,
S'attriſtant avec ſcandale,
La vieilleſſe pour morale,
Donne d'ennuyeux propos,
Et s'en va ſous une treille,
Avec la liqueur vermeille,
Que renferme la bouteille,
Boire l'oubli de ſes maux.

C'eſt ainſi que de la vie,
Homme, ma philoſophie,
Eſquiſſa de fantaiſie
Le trop mobile tableau;

L'enfance eſt trop innocente,
La virilité prudente,
La vieilleſſe chagrinante;
Mais à quinze ans tout eſt beau.

Par M. SANTERRE DE MAGNY.

LE MOYEN DE PARVENIR,

VAUDEVILLE.

AIR : *La jeune Elvire à quatorze ans.*

Vous qui cherchez à réussir,
Apprenez l'art de parvenir :
Soyez d'un souple caractère,
Chez les Grands vous êtes admis :
Tous les emplois vous sont promis;
Obtenir, c'est une autre affaire.
Conjurez,
Suppliez
Vingt Phrinés,
Et tâchez
De leur plaire,
Enfin, vous serez Sécretaire.

Quand vous connaîtrez la maison,
Feignez d'être un grand Harpagon :

Cette ressource est toujours sure,
Et trompe un Seigneur aisément.
On devient Monsieur l'Intendant,
On pille, on pille sans mesure.
L'Intendant
S'enrichit,
Puis Argant
S'appauvrit
Et murmure;
N'importe, l'on roule voiture.

Pour faire oublier votre rang,
Alors devenez insolent,
On vous croira de haut parage,
C'est le ton chez tous nos Seigneurs;
Quand on affecte des hauteurs,
On vous respecte davantage.
Air poli,
Tout uni,
Prévenant,
Cela sent
La Province,
Est-ce ainsi qu'en use un grand Prince?

Quand on en a tant imposé,
On est bien Monseigneurisé;
On s'allie avec la Noblesse,
On achete des Marquisats:
Clorinde apporte des ducats
Que l'on prodigue à sa maîtresse;
A Paris
Les maris
Ont toujours
Des détours
Fort peu sages,
Qui forment les mauvais ménages.

Par M. DUCHOSAL.

LES PYTHAGORICIENS DU CAFÉ ***.

AIR : *Nanon do mait.*

» ON sortirait
» Tandis qu'il pleut encore !
» Non, s'il vous plaît ;
» Parlons de Pythagore, ...
» Eh quoi ! chacun se tait ?
» C'était, c'était,
» Ah ! quel Philosophe c'était.

» Il raisonnait,
» Et sa métempsycose
» Nous prouvait net
» Qu'on était autre chose
» Avant ce que l'on est :
» C'était, c'était,
» Ah ! quel Philosophe c'était !

» Moi, dans le fait,
» Je fus, lorsque j'y pense,

» Moineau coquet,
» Puis changeant d'exiſtence,
» Tourtereau bien diſcret;
» C'était, c'était,
» C'était autrefois que c'était.

» Par ce ſeul trait,
» Je remplis l'auditoire
» De mon ſujet,
» Je vis qu'à ſa mémoire,
» Déjà chacun fouillait:
» C'était, c'était,
» C'était à qui ſe ſouviendrait.

Moi, dans le fait,
Et j'ai troqué ma huppe
Contre un plumet,
Paon, j'admirais en dupe,
Mes pieds & mon fauſſet....
C'était, c'était,
C'était un Seigneur qui parlait.

Moi, dans le fait,
J'ai toujours eu des ailes;

On me voyait
Raser les fleurs nouvelles,
Papillon dameret....
C'était, c'était,
C'était un Abbé qui parlait.

Moi, dans le fait,
Toujours armé de ſerres
A long crochet,
Je fus chez vos grands peres,
Milan & Tiercelet....
C'était, c'était,
C'était un Greffier qui parlait.

Moi, dans le fait,
Et, ſi je le confeſſe,
C'eſt à regret,
Je fus, pour mon eſpèce,
Un fort joli baudet....
C'était, c'était,
C'était un Traitant qui parlait.

Moi, dans le fait,
Et je n'ai perdu guères

De mon caquet,
Je fus, soyons sincères,
Geai, merle & perroquet....
C'était, c'était,
C'était un Acteur qui parlait.

Moi, dans le fait,
Je fus, à la sourdine,
Adroit furet,
Puis renard, puis hermine,
Puis bienheureux minet,
C'était, c'était....
C'était un Cagot qui parlait.

Moi, dans le fait,
Je fus jadis vipere
Et sans déchet,
Je rampe encor sur terre;
Voilà mon dard tout prêt;
C'était, c'était....
C'était Zoïle qui parlait.

» Moi, dans le fait,
» Messieurs, ai-je été bête?

Dit Claudinet (1)
En se grattant la tête.
La pendule sonnait....
C'était, c'était,
C'était coucou qu'elle disait.

Par M. DE PIIS.

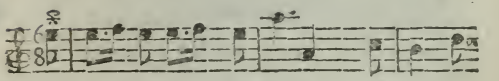
(1) Maître du Café.

FIN.

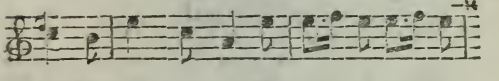
N°. 1.

PROJET D'ATTAQUE.

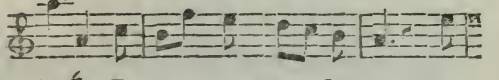
Paroles & Musique de M. DE PITS.



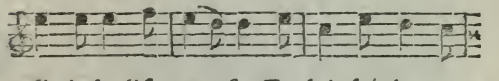
NA-NON Dit non Sans ces-se, Mais j'entre-



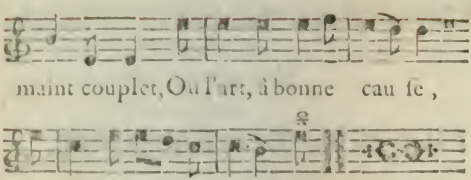
rai, Bon gré, malgré, A- vec un peu d'a-



dresse, En vainqueur, Dans son cœur. Lun-



di, je la dis- po- se, En lui fré-donnant

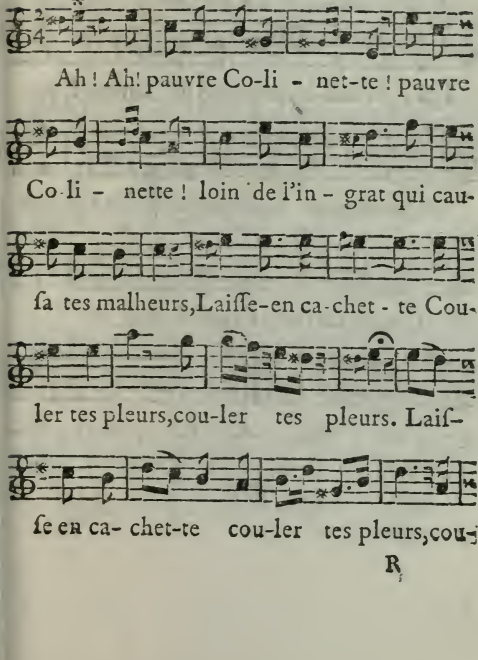

maint couplet, Ou l'art, à bonne cau se,
Enchaſ ſe ſon por trait. Nanon, &c.

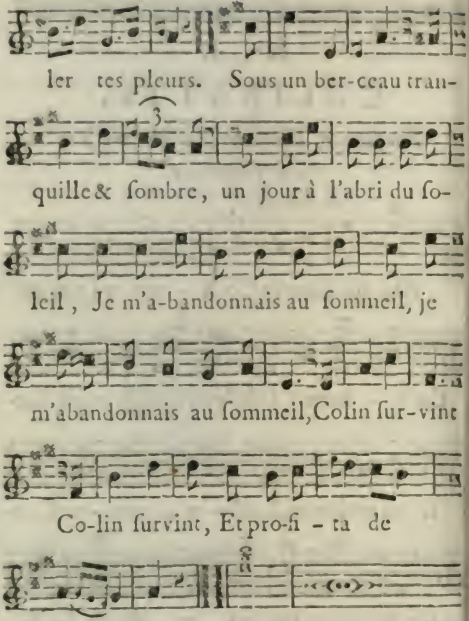
COLINETTE,

N°. 2.

COLINETTE,

Paroles & Musique de M. DE LA BRETONNIERE.

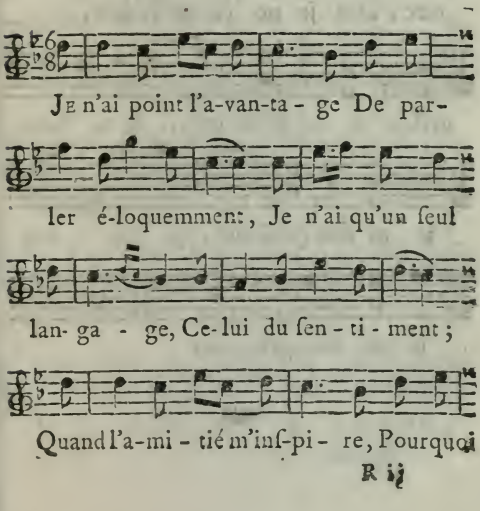


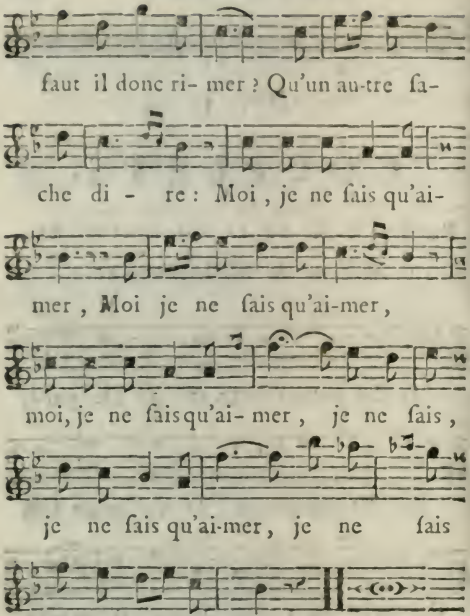

ler tes pleurs. Sous un ber-ceau tran-
quille & ſombre, un jour à l'abri du ſo-
leil, Je m'a-bandonnais au ſommeil, je
m'abandonnais au ſommeil, Colin ſur-vint
Co-lin ſurvint, Et pro-fi - ta de
l'om - bre. Ah! Ah! pauvre, &c.

N°. 3.

COUPLETS,

Paroles de M. DE LA CHABEAUSSIERE,
Musique de M. DALAYRAC.



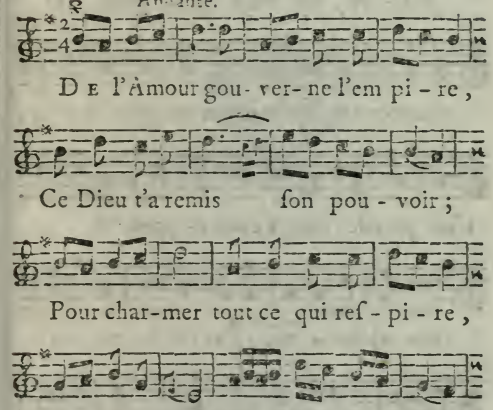

faut il donc ri- mer ? Qu'un au-tre fa-
che di - re : Moi , je ne fais qu'ai-
mer , Moi je ne fais qu'ai-mer ,
moi, je ne fais qu'ai- mer , je ne fais ,
je ne fais qu'ai-mer , je ne fais
je ne fais qu'ai- mer.

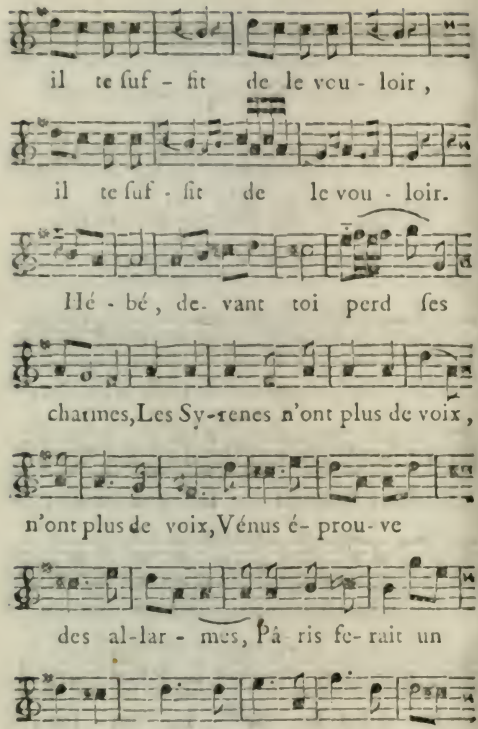
N°. 4.

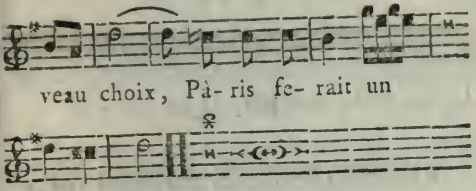
LA NOUVELLE VÉNUS,

Paroles de M. FELIX-NOGARET,

Musique de M. MIGNAUX.



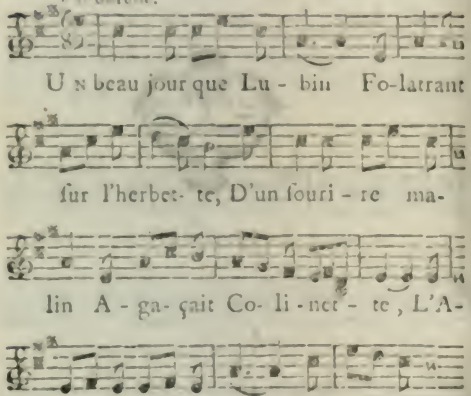

il te ſuf - fit de le vou - loir,
il te ſuf - fit de le vou - loir.
Hé - bé, de- vant toi perd ſes
charmes, Les Sy-renes n'ont plus de voix,
n'ont plus de voix, Vénus é- prou- ve
des al-lar - mes, Pâ ris fe- rait un
nouveau choix, Pâ- ris fe - rait un nou-


veau choix, Pa- ris fe- rait un
nouveau choix.

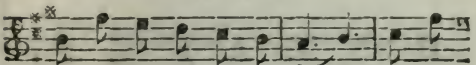
N°. 5.

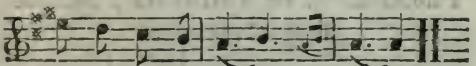
CHANSONNETTE PASTORALE,

Paroles & Musique de M. DE PIIS.



ar - ba- let-te, Et dans pluſieurs en-

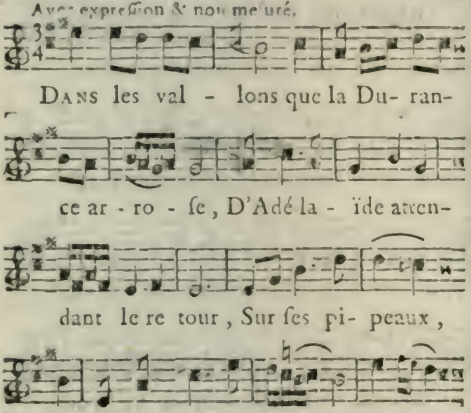

droits Atteignit la fil - let - - te, at-

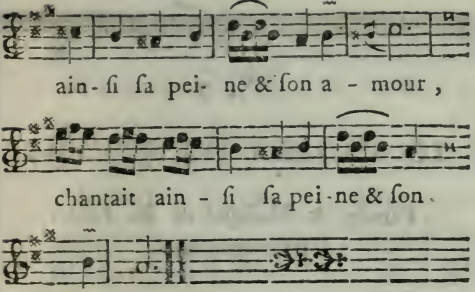

teignit la fil - let - - - - te.

Nº. 6.

ROMANCE,

Paroles de M. DE THILORIER, Musique de M. GUICHARD.

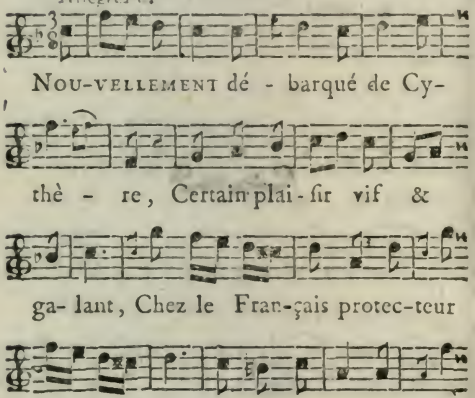


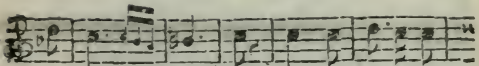

ain-ſi ſa pei- ne & ſon a - mour,
chantait ain - ſi ſa pei-ne & ſon
a- mour.

N°. 7.

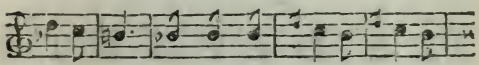
LE MAGASIN DU PLAISIR;

Paroles & Musique de M. DE LA BRETONNIERE.



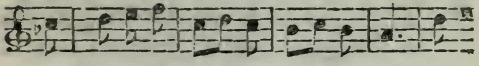


ne à fai - - - - - re, Il s'aſ-ſo-ci-a

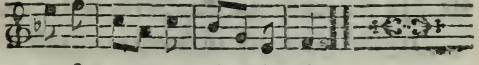


le de-ſir; Et pour at - tirer la pra-

ti-que, Il écri - vit ſur ſa bou - ti-



que Au ra fi- ne-ment du plai-ſir, Au

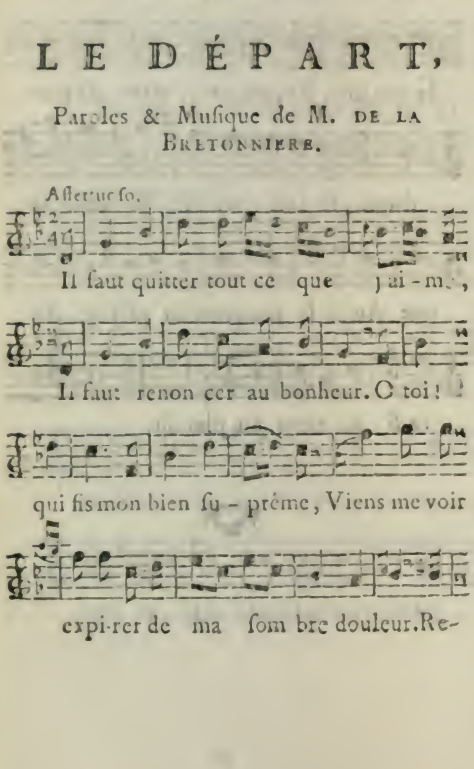


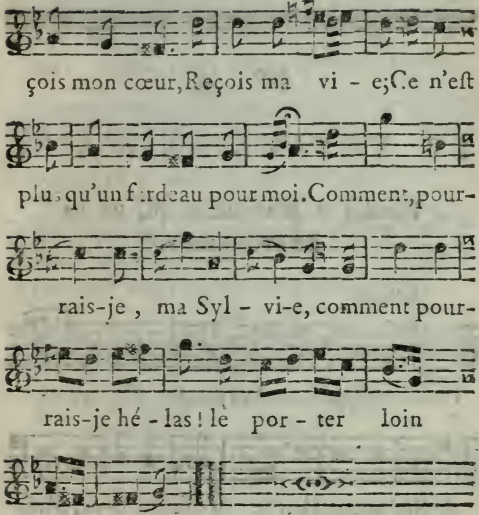
ra-ſi - ne-ment du plai-ſir.

N°. 8.

LE DÉPART,

Paroles & Musique de M. DE LA BRETONNIERE.



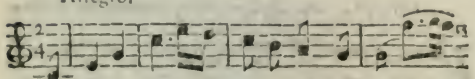

çois mon cœur, Reçois ma vi - e; Ce n'eſt
plus qu'un fardeau pour moi. Comment, pour-
rais-je, ma Syl - vi-e, comment pour-
rais-je hé - las! le por - ter loin
de toi?

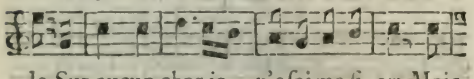
N°. 9.

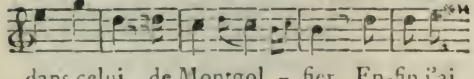
LE VOYAGE EN L'AIR,

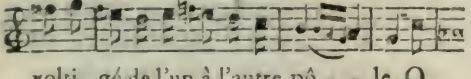
Paroles & Musique de M. DE LA BRETONNIERE.

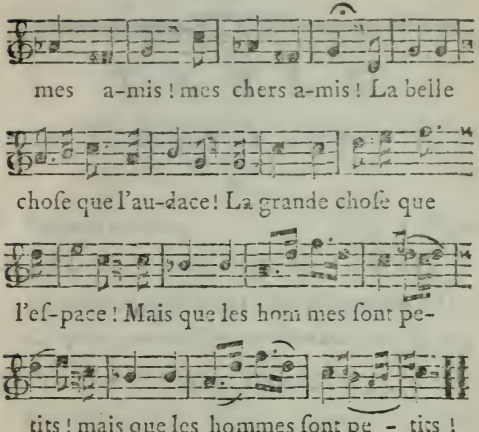
Allegro.










mes a-mis ! mes chers a-mis ! La belle
choſe que l'au-dace ! La grande choſe que
l'eſ-pace ! Mais que les hom mes ſont pe-
tits ! mais que les hommes ſont pe - tits !

FIN.

TABLE
DES ÉTRENNES LYRIQUES.

B.

MESSIEURS,	Pages
BARRÉ.	
Couplets chantés à une loge d'Adoption.	194
Couplets pour la Fête de Madame de **.	233
BEAUMARCHAIS. (de)	
Bacariole.	349
L'éloge du Regard.	97
Prière à l'Amour.	357
Romance.	244
BEAUNIER.	
Couplet au Ruisseau.	31
B. ***.	
Conseils à Mlle ***.	173
Invocation à l'Amour.	150
La réconciliation de l'Amour & de l'Hymen.	260

MM. Pages

Le danger des Chanſons. 217
L'Inconſtance. 276
La Roſe volée & le Bouquet repris. 327

BODKIN.

Jadis & Maintenant. 110

BOUFLERS. (le Chevalier de)

Impromptu à un Nicolas. 172

BOURDON.

A Aurélie, le jour de ſa Fête. 64

BOURIGNON, de Saintes.

Les caractères de l'Amour. 131

BRETONNIERE. (de la)

Colinette. 196
Le départ. 306
Le Magaſin du Plaiſir. 294
Le voyage en l'air. 343

BRIAND.

Au trou de ma Bouteille. 155

MM. Pages

Le mal d'Amour. 265

C.

CHABEAUSSIERE. (de la) Ecuyer.

Couplets pour la Fête de Madame la Comteſſe de M. ***. 204

Couplets, donnés au Bal de l'Opéra à Mme la Comteſſe de F. 287

La choſe & le mot. 71

Les deux ſiècles. 126

CHASTEAUGIRON, (de) Capitaine au Régiment de Normandie.

La précaution inutile. 315

CHOISI. (de)

A Mme F., qui avait fait une partie de Reverſis ſans parler. 358

A une Belle aux yeux noirs. 366

C. ***. de Lyon.

Le Menton. 145

L'Œil perdu & retrouvé. 333

MM.	Pages
COLLÉ. (feu)	
L'Impatiente & l'Impatientée.	73
Vaudeville.	170
Vaudeville à M. Saurin.	320
COLIN.	
A Délie.	184
A mon Ami, le jour de son Mariage.	69
A Zulmé.	258
COURTOIS DE LONGUION.	
Eloge d'Iris.	54
CRAMAYEL. (de)	
C'est sitôt fait.	62
CROIZETIERES, de la Rochelle.	
A Henriette F.	303
Couplets à Mlle J. B.	273
La jeune Fille.	186
Les Cœurs.	39
Les Rondeurs.	8
Romance.	117

MM. Pages

CUBIERES, (le Chevalier de) Ecuyer de Madame, Comteſſe D'ARTOIS.

Couplets. 227
Les regrets de Lamech. 123
Le Tremblement de Terre de Meſſine. 308

CUINET D'ORBEIL.

Boutade contre la raiſon. 100
Etrennes d'un mari à ſa femme. 297

D.

DAVESNE.

Le Nigaud. 46

DEVILLE.

Amphigoury. 59

DOURNEAU. (l'Abbé)

Couplets au Roi. 120

DUAULT.

Le Triomphe du Sentiment. 86

DUCHOSAL.

L'Apologie du Siècle. 14

MM. Pages

Chanson grivoise. 241
Le lendemain. 34
Le moyen de parvenir. 369
Les Si. 176

DUCREST.

L'heureuse ressemblance. 23
L'origine des coups de Soleil. 298

DUMOUSSEAU, de Lyon.

Le bandeau de l'Amour. 249

F.

FÉLIX NOGARET.

La Pomme du Clos Toutain. 136
La nouvelle Vénus. 226

FRANÇOIS, Peintre.

A Mlle D. en lui offrant un Recueil de Chansons. 346

FRESNEY, (de) de Strasbourg.

L'illusion de l'Amour, 198
Romance, 129

G.

MM. Pages

GAR***.

L'Accident. 75

GIRAUD.

A Rose. 210

Le Buveur de vin au Buveur d'eau. 133

G. **.

Conseils désintéressés. 251

Mon seul desir. 213

J.

JAME.

La colère de Lise. 163

Le bonheur des champs. 65

L.

LABLÉE, Avocat.

Le rendez-vous nocturne. 25

LA GRANGE. (de)

Le Printems. 37

MM. Pages

LALLEMAN.

A la Rose. 138
A Zélis. 190
Cantique chanté dans une Loge d'Adoption. 269
Epithalame. 355
Le Bac. 115
Le Chalumeau volé. 67
Le Visionnaire. 183

LOUPTIERE. (de la)

A une Dlle qui se plaignait de la fortune. 215
A une Religieuse Hospitalière. 229
Le demi-scrupule. 84
Le train de vie d'un Campagnard. 105

L. H. DY.

A mon Ami, le jour de son Mariage. 237

LE CAT D'ABBEVILLE.

Mes Insouciances. 92

LE GAY ***.

La parfaite indifférence. 78

MM. Pages

LE GROS.

L'Amour Portier. 28

LE MERCIER.

Le pouvoir de la Beauté. 330

L'ŒUIL **. (le Chevalier de)

Le deux Amours. 352

Les quatorze ans. 363

M.

MALECOSTE. (Mlle.)

A M. de Saint-Ange. 339

MARÉCHAL.

A ma Laitière. 275

L'Amour au Collège. 20

L'Amour & les Parques. 154

La Différence. 114

Impromptu à M. de S. Flofcel. 248

Le baiſer, *id libitum*. 189

Le Roi de la Feve. 32

Le tombeau de l'Amour. 1

MM. Pages

MARSSOLLIER DES VIVETIERES.

A Mlle Bat..... 338
La bonne Mere. 363

MARTINOT.

Le danger du bain. 206
Les trois Ivreſſes. 88

M. ***. (Mme la Comteſſe de)

Regrets. 102

MIRAMOND. (de)

La réſiſtance inutile. 253

P.

PECARD, d'Avignon.

Les vrais plaiſirs. 139

PIIS. (de) Ecuyer, Sécretaire de S. A. R. Mgr. Comte d'Artois.

Chanſonnette Paſtorale. 235
Complainte ſur la mort de M. Collé. 289
La réſignation epicurienne. 142
La réverbération du Miroir. 166

MM. Pages

Les premiers desirs de Pulcherie. 157
Les Pythagoriciens du Café ***. 378
Projet d'attaque, 179

R.

REGNAULT DE CHAOURCE.

Aux jeunes Filles. 193
La généalogie des lanternes. 9

ROUSSEAU. (T.)

A une jolie Sœur, jalouse d'une autre plus jolie. 283
La Bergere ingénue. 347
L'Amour Peintre. 239
Le vrai tréfor. 361

ROZANCOURT. (de)

Les trois infortunes. 43

S.

SANTERRE DE MAGNY.

Les Ages. 372
Les Couleurs. 323

MM. Pages

SIMON, de Troyes.

A Mlle **. 246

A une Coquette. 94

L'aveu défiré. 224

Le trop jeune Berger. 218

Les baiſers. 107

S. C. R. à Provins.

Couplets Bacchiques. 17

SAINT-ANGE. (de)

Impromptu à Mlle de S. Léger. 351

SAINT-FLOSCEL. (de)

Le boſquet chéri. 5

La Tourterelle indiſcrette. 49

STOLLENWERCK.

Mes adieux à Paris. 230

T.

TARTERON, Contrôleur Ambulant des Domaines du Roi.

L'Epreuve de la Roſe. 56

MM. Pages

THILORIER.

Romance. 287

TRI **.

Le changement. 222

L'éloge du gazon. 201

Portrait de Nice. 285

T. ***. (Mme. la Comteſſe de)

A mon Mari, qui revenait de Corſe. 280

ANONIMES.

A ma Cloris. 149

A Mlle. B, qui, dans une partie de Campagne, s'était habillée en Cavalier. 102

Au Bouquet de Violettes. 263

Couplets faits dans un déjeûner de garçons, où il y avait quatre femmes & huit hommes. 316

Eloge de la pluie. 340

Hymme à l'Etoile de Vénus. 268

Imitation d'Anacréon. 305

	Page.
La grande nichée.	160
Le silence.	52
Les fleurs de Paris.	220
Les Rudimens de l'Enfance.	271
Plaintes d'une Amante, par une Dame.	318

Le Privilége se trouve à la fin des Etrennes Lyriques de 1781.

De L'Imprimerie de QUILLAU., Imprimeur de S. A. S. Mgr. le Prince de CONTI, rue du Fouarre, près la Place Maubert, 1784. N°. 3.